

LA REVANCHE DE NYSETTE

de **André VERTIOL**



PRIX :

1^{fr.}
1-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C92712

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION**

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALAÏC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
Pierre ALCIETIE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Lisienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
Claude AKILZARA : 256. *Printemps d'amour*.
Sonia du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rever et Viore*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Mandroz*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*. — 23. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
Cécile-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Aida CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux
Roses*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
— 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CAMPCL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
— 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Aigle d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *'In ant à escarboucle*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 24. *La comtesse Edith*.
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Herolt, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
— 261. *Au-dessus de l'amour*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FELL : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de l'adultère*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Désolation*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Richesse ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
63. *Carmenita*. — 83. *Meurtrie par la vie* — 100. *Dernier
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé de parus*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardennes*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 111. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
Paul JUNKA : 196. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Marriages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoûle.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
 T. TRILRY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pallote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filie moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé francs contre 0 fr. 25.

Andrée VERTIOL

La Revanche de Nysette

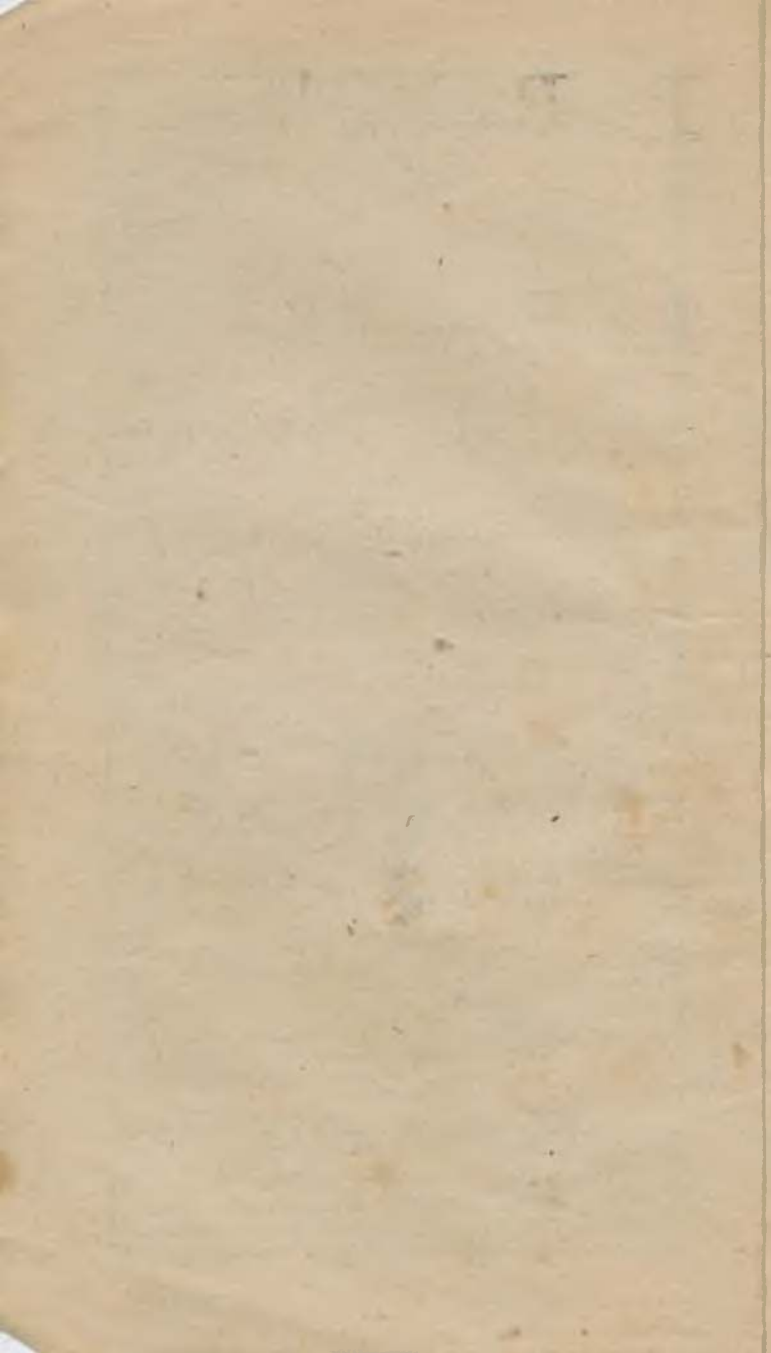
Roman inédit



COLLECTION STELLA

Editions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



La Revanche de Nysette

PREMIÈRE PARTIE

I

Beau soir d'été, si doux qu'on ne peut s'endormir!...
On se relève, on pousse un volet... on regarde!...
L'âme est comme une abeille heureuse qui s'attarde
À sentir dans le vent ses deux ailes frémir.

Debout devant la fenêtre ouverte d'où elle dominait le parc inondé de clarté lunaire, gémissant du murmure d'un jet d'eau, empli de subtils parfums, Denise Mornacq, après s'être bercée de la musique des vers qui la hantaient, se retourna vers le salon. Comme chaque soir, le docteur Claude Neuviat lisait, tandis que sa femme tricotait au tic tac monotone d'une grande pendule gainée de laque rouge et or.

Le cadre était harmonieux avec ses tentures doucement fanées et ses vieux meubles cossus ;

les maîtres de céans sympathiques à souhait ; lui grand, robuste, avec un beau front de penseur, des yeux intelligents, le regard franc ; elle petite, gracieuse, le visage encore jeune sous des cheveux joliment argentés.

Denise, une fois de plus, eut un élan de reconnaissance pour ceux qui, en lui donnant une place de fille à leur foyer, lui avaient fait une enfance choyée, une jeunesse heureuse.

Cette soirée, comme tant d'autres en la chère vieille maison, était infiniment douce et reposante.

Alors, tout haut, cette fois, pour traduire sa pensée, la jeune fille déclama une autre strophe de la chanson éternelle :

Plein d'un désir immense et que rien n'assouvît,
On voudrait arrêter, au moins, parmi l'espace,
L'instant, le vague instant divin, l'instant qui passe...
Et c'est pour quelques soirs semblables que l'on vit...

Pour éconter leur nièce, dont la voix chaude, vibrante, bien timbrée, donnait aux vers un charme particulier, le docteur avait fermé son livre, et M^{me} Cécile posé son austère tricot gris.

Les yeux bleus de l'aimable femme, comme le regard scrutateur de son mari, demeurèrent attachés un moment sur la fine silhouette de la jeune fille.

Celle-ci, de son allure à la fois légère et décidée, venait de regagner ce qu'elle se plaisait à nommer son coin favori, un fauteuil petit et bas, voisinant avec une miniature de bureau Louis XVI, et une travailleuse en osier, dans l'encadrement réduit d'un paravent noir, semé de chrysanthèmes de féerie.

Une fois de plus, ceux qui lui avaient servi de père et de mère admirèrent la taille mince, sans fragilité, de l'enfant si chère, ses cheveux sombres moirés de larges ondulations, son visage bien modelé et, sous les sourcils hautement arqués, les yeux clairs ciliés de noir.

Comme elle incarnait bien le type de la Béar-

naïve, cette fille gracieuse, à la physionomie intelligente, aux mouvements aisés, souples et en même temps assurés, révélateurs d'une nature décidée, impulsive, prompte, aux jugements absolus.

Denise avait pris son ouvrage — un pull-over au dessin compliqué, — et M. Neuval jugeant venu le moment d'avoir, avec sa nièce, une conversation sérieuse qui s'imposait depuis le courrier du matin, dit simplement :

— Nysette, ne t'absorbe pas encore dans ton travail et tes points à compter ; j'ai à te parler !

La jeune fille sourit en disant :

— Je m'en doutais !...

— Vraiment !

— Oui !... vous avez tous deux, aujourd'hui, ce que j'appelle vos airs de demande en mariage... me trompé-je ?...

— Mais non, petite sorcière !

— Eh bien ! je suis tout oreilles !

— Il s'agit d'Hugues Le Mancier... Tu vois qui je veux dire ?

— Parfaitement... On s'est toujours rencontré partout..., ne fait-il pas partie, avec sa famille, des gens qu'on voit dans notre monde ?... Tenez, je vais vous rédiger leur fiche : « Mancier de Doyet, famille des plus honorablement connues du pays, belle fortune terrienne, respect des traditions ; Hugues lui-même, digne continuateur de sa lignée, garçon sérieux, bien élevé, bien pensant, doté d'un physique banal, agronome compétent, culture générale médiocre, aucun goût artistique, ne se récréait qu'à la chasse à courre, n'est à l'aise que sur son cheval ou au volant de sa torpédo, ne casse rien comme esprit, en dépit d'un ensemble que je reconnais sympathique et acceptable aux yeux de beaucoup... » Cette fois encore, mon cher oncle... ce sera non !...

M^{me} Neuval soupira.

— Sais-tu que tu deviens de plus en plus difficile, ma petite Denise... Tu veux donc rester fille ?

— Je n'ai jamais dit cela !... J'attends mon heure, voilà tout. J'attends celui qui fera battre mon cœur, jusqu'à ce jour rebelle...

— Rebelle! ah! oui, tu peux le dire!... impossible à enthousiasmer parce que trop accomplie toi-même, ô moderne! savante, indépendante, intelligente, petite fille!

— Taisez-vous, Cécile, intervint le docteur, vous allez lui donner de l'orgueil.

— C'est déjà fait, mon pauvre oncle, riposta Nysette en riant... Je suis pétrie d'orgueil, du moins si vous appelez ainsi ce désir impérieux de ne vouloir vivre qu'avec des gens de ma culture, de mes idées, de ma mentalité..., j'ai l'horreur des esprits médiocres avant tout! Je suis peut-être plus cérébrale que sentimentale, car je ne rêve point de l'amour avec un grand A, à la façon d'une pensionnaire d'avant-guerre; mais, je l'avoue, pour me décider à faire le saut dans l'inconnu qui m'effraie, je voudrais au moins éprouver une sympathie admirative pour celui auquel je donnerai ma vie!... Je veux qu'il me soit égal, sinon supérieur... d'ailleurs, tout cela un peu par votre faute, mes excellents parents!...

— Comment, par notre faute! Ah! tu en as de bonnes! proteste le savant, demeuré patient jusqu'à là.

— Mais oui, par votre faute, je le maintiens, parce que, cette impression de supériorité, je l'ai toujours trouvée près de vous deux, et puis parce qu'à la base de mon éducation moderne vous avez mis des principes qui font considérer le mariage comme un lien intangible... Sans ces principes, eh bien! je me serais lancée plus facilement dans une aventure peut-être passagère...

— Ah! mais cette enfant dit des folies! s'écrie M. Neuvial, l'air désespéré.

— Elle les dit, mais ne les pense pas! opine la bonne tante!

— Mais si, elle les pense, continue le docteur. Voyons, ma petite fille, si le brave garçon, dont nous parlons, t'aimait sincèrement, est-ce que cela ne te toucherait pas un peu? L'amour appelle l'amour.

— Ah! mais où voyez-vous qu'il soit question d'amour, mon cher oncle? Ce monsieur ne me

connaît pas beaucoup..., il sait simplement que je ne suis pas « à faire peur » ! Mais ce qu'il n'ignore pas, surtout, c'est le chiffre de ma dot..., il connaît ce que je tiens de ma chère maman, et se doute bien que mon père, ayant réalisé une belle fortune en Extrême-Orient, sera généreux pour moi...

Le docteur sourit.

— On ne m'a posé, à ce sujet, aucune question ; mais il est bien certain que le notaire de Souvigny connaît les intentions de ta famille.

— Je pensais bien ! ils sont terriblement pratiques, les Mancier... et ils ont raison ! En cette année 1927 d'après-guerre, il faut beaucoup d'argent pour vivre, tantinette ! Je sais ce que vous allez dire : « Quand le beurre, en pays d'élevage, vaut douze francs la livre, si l'époux apporte à dîner, il faut que l'épouse apporte à souper... Je ne nie pas le bien-fondé de cet axiome... mais, hélas ! ces considérations d'ordre pratique n'influenceront jamais mes décisions... Je ne deviendrai sûrement pas baronne Le Mancier.

Et, poussée autant par le désir d'atténuer la déception visible de Mme Neuval que par celui d'exprimer une fois de plus la tendre gratitude dont débordait son cœur, Denise alla embrasser son oncle et sa tante.

— Je vous en supplie, implora-t-elle, ne vous faites point de souci à cause de moi ! près de vous, mon enfance, ma jeunesse furent si chovées, si douces, que cela me rend difficile... Je redoute la médiocrité des sentiments, la banalité d'une vie trop terre à terre... Rien ne m'incite à la changer si tôt... Je suis si bien chez vous !

— Chez toi, tu peux dire, mon enfant, répondit le docteur la voix émue ; mais il faut bien que tu saches, pourtant, si dur que cela me soit, que, même en écartant le projet qui se présente, ta vie, par ailleurs, peut être bouleversée d'un moment à l'autre...

La jeune fille se redressa vivement :

— Pourquoi insinuez-vous cela ? Auriez-vous reçu, par hasard, une lettre de mon père ?

Le docteur fit un signe d'acquiescement.

— Eh bien ? demanda Nysette, frémissante d'impatience, qu'écrit-il ?

— Il est installé dans sa nouvelle demeure de Saint-Bertrand et te réclame.

Elle eut un sourire ironique et amer.

— Vraiment ! Eh bien ! soit, j'irai lui faire une petite visite ! je peux cela pour l'auteur de mes jours.

— Oui, mais il ne cache pas que c'est au moins pour l'été qu'il t'attend.

Et, tout de suite, elle se rebiffa :

— Ça ! c'est autre chose, par exemple ! Ce sera pour le temps que je voudrai ! Que dirait d'ailleurs, de ce projet, la belle M^{me} Mornacq ?

— Il paraît que c'est elle qui insiste pour t'avoir. Sa santé, devenue délicate, ne lui permet plus de mener cette vie de reine de la mode et des élégances qui fut la sienne jusqu'à ce jour.

— Peut-être aussi que la mort de sa petite fille et la maladie de son fils ont modifié ses goûts... Je le souhaiterais... et cela atténuerait, peut-être, mes façons de penser...

— Je le savais bien, ma chérie, déclara M^{me} Cécile à son tour... Tu ne crois peut-être pas si bien dire !... Moi aussi, j'ai eu, ce matin même, une lettre de ta belle-mère, elle me confie que son foyer est devenu lamentable, car il est dépourvu de cette gaieté, de cet entrain brillant dont son mari a besoin pour le reposer de ses travaux absorbants. Liliane ne peut plus l'accompagner dans le monde ni dans ses excursions...

— Et, continua Denise, la mondaine fêtée dont la santé est atteinte, par conséquent dont les charmes s'envolent, a sans doute une peur atroce qu'on lui ravisse son brillant époux... alors... avec une inconscience ou un égoïsme invraisemblable, on me convie, moi, à devenir l'ange gardien de mon père... moi, qui, sans vous et grâce à elle... eusse été deux fois orpheline !...

Le ton de M^{lle} Mornacq était âpre, douloureux ; son joli visage exprimait, en ce moment, une amertume profonde.

Le docteur examinait sa nièce avec une surprise mêlée de tristesse ; il avait bien pressenti la profondeur d'une plaie à laquelle, par une sorte de pudeur filiale, Denise ne faisait jamais allusion... Aujourd'hui le rappel égoïste de ce triste ménage réveillait le secret douloureux qui avait été l'ombre de cette heureuse vie d'enfant.

M^{me} Cécile, elle aussi, contemplait sa nièce ; il y avait des larmes dans ses yeux lorsque, lui tendant les bras, elle murmura : « Pauvre chérie ! »

— Je comprends, maintenant, pourquoi vous vouliez tant me voir épouser le baron Hugues, petite tante... Excellent prétexte pour ne pas aller là-bas... mais, tout de même... prétexte à conséquences par trop définitives!... Entre deux maux, je préfère le moindre.

— Tu as raison, fillette, fit l'oncle qui ne pouvait s'empêcher de sourire de l'air tragi-comique de Nysette... Pour esquiver un devoir pénible, mais qui peut être d'une durée passagère, aller engager toute sa vie vers une destinée qui ne te sourit pas... non ! mille fois non !... et c'est d'ailleurs pour cela que je t'ai fait connaître avant tout la démarche des Le Mancier.

— Vous estimez donc, mon oncle, s'écrie Nysette en se levant l'air excédé, qu'avant rejeté cette demande en mariage, il me faut, pour expliquer ce geste désinvolte, accepter d'être la consolation d'un foyer où, jusqu'à ce jour, je n'ai point trouvé ma place ? devenir comme qui dirait la protectrice de cette femme qui m'a exclue de son bonheur, de cette femme qui, aujourd'hui, ne craint pas de m'implorer par votre intermédiaire...

— Un beau, un noble rôle à jouer, ma petite Nysette, répondit le docteur d'une voix grave et convaincue... Evidemment tu invoques là de justes griefs... mais où serait alors la différence de vos deux âmes si tu prétendais pratiquer la terrible loi du talion ?... Que non pas !... Songe à ce que tu as appris chez nous... tandis qu'elle élevée sans mère, auprès d'un père libertin qui n'a demandé qu'à s'en débarrasser, au milieu de cette atmosphère dissolvante de la société cosmopolite colo-

niale... quel sentiment du devoir pourrait-elle posséder, cette Liliane? Quant à ton père, pouvait-il t'emmener, toi, si petite, lorsque, désespéré par la mort de sa première femme, ma pauvre sœur, il est parti pour le Laos, édifier sa fortune?...

— Evidemment, mon oncle, je lui pardonne de m'avoir laissée, surtout à vous!... Mais au moins aurait-il dû ne pas cesser de s'occuper de moi, m'écrire plus souvent.

— Il était pris par ses grandes affaires, absorbé...

— Par des affections nouvelles! Rappelez-vous ses retours en France où nos relations se bornaient à de brèves rencontres...

— Oui, mais souviens-toi aussi comme il se montrait tendre et séduisant alors...

— Ah! oui, certes, je me souviens. On aurait juré qu'il souhaitait me faire regretter un peu plus le papa Mich' de mon enfance...

M^{me} Neuviel remarqua :

— Ça! c'est un fait que Michel a toujours aimé à plaire! c'est le type né du séducteur.

— Peine bien inutile vis-à-vis de sa petite fille, il me semble!...

— Alors, toi, devenue grandette, tu as boudé...

— Dame! il fallait bien lui faire comprendre que je sentais son indifférence; d'ailleurs, il n'a rien tenté pour me reconquérir... c'était fatal! Liliane le voulait ainsi, afin de garder pour elle et ses enfants un mari riche et généreux.

— Aimé aussi, peut-être, assura M^{me} Cécile, toujours bienveillante.

Mais sa nièce restait butée, l'évocation de tous ces souvenirs faisait revivre ses rancunes d'enfant; elle rétorqua aussitôt :

— Aimé, dites-vous! triste manière d'aimer que d'amoindrir l'objet de sa flamme! car, en sa compagnie, avouez-le, mon père a perdu... mais n'a rien gagné.

— Comment veux-tu qu'il soit conscient de ce que tu affirmes là, ma petite! intervint le docteur... Ne te montre pas plus sévère que tu ne l'es en réalité... souviens-toi de la lettre touchante que

t'a inspirée la mort de leur petite fille, et comme ils t'ont répondu avec émotion...

— Oui !... et puis, de nouveau, cela a été presque le silence !... Après tout, je ne les oblige pas à m'aimer ; seulement, maintenant, qu'ils n'émettent pas la prétention, après ce quasi-abandon, de me voir devenir leur chose et de penser qu'ils ont le droit de disposer de moi... Je suis majeure... par conséquent, maîtresse de mes actes, libre d'agir à ma guise, de ne point aliéner ma liberté des mois durant...

— Chérie, tu resteras volontiers si tu te sens utile, cela, j'en jurerais !...

— Mais, ma tante, sans me flatter, je suis utile ici ; je vous secoude..., je vous distrais, je donne des leçons à l'école libre, je soigne les malades du village... Que va-t-on devenir sans la bachelière-infirmière-violoniste-pianiste-artiste peintre...

— Ah ! tu vas nous manquer beaucoup, certes ! s'écria tante Cécile, moitié riant, moitié pleurant..., mais rappelle-toi, enfant, qu'avant d'accomplir les obligations aimables choisies par soi-même, il faut d'abord se sacrifier aux devoirs familiaux.

— Et ne pas s'énervier, et dormir bien sagement, petite Nysette, observa le docteur en levant la séance ; sinon, je te connais, demain tu sera tellement énervée que tu prendras le contre-pied de tout ce qu'on te conseillera.

Nysette rit, convint que c'était vrai, embrassa ses parents avec une tendresse inaccoutumée, et se retira, le front barré d'un pli soucieux.

II

Nysette a mal dormi.

Févreuse, agitée, elle a vu, tour à tour, défiler dans ses rêves le visage joli et fardé de sa belle-mère, celui de Maurice, le petit frère covalgique, pâle et mince, son père enfin, le papa Mich' très tendre de jadis... Comme il lui apparaît mieux

maintenant qu'elle est éveillée... : de taille moyenne et bien découplé, noir de cheveux la moustache mi-rasée, le menton nettement carré, les yeux clairs et vifs, intelligents, reflétant tour à tour la tendresse, l'enthousiasme, mais le plus souvent une volonté implacable qui n'exclut pas une certaine dureté ; allure décidée, sportive, aisée et souple, celle qu'on prête volontiers au travailleur moderne, bien arrivé, plus pratique qu'idéaliste, autoritaire, certes, et, cependant, facile à dominer car, absorbé uniquement par son besoin de conquêtes de toutes sortes, il ne s'est point attardé à faire de la psychologie et à rechercher la raison de bien des attitudes ou la cause de bien des agissements.

« C'est pour cela, songe Denise, que la seconde femme, superficielle, sans culture, bien moins intelligente que lui, mais douée au dernier point de cette ruse féminine redoutable qui est la seule arme de tant de créatures médiocres, est parvenue à prendre de l'empire sur lui.

« En a-t-elle assez usé de ce pouvoir, jadis, pour éloigner « la fille de l'autre », et tout ce qui pouvait rappeler un passé dont, jalouse, elle aurait voulu effacer jusqu'au souvenir... Puis, après tout, tante Cécile a-t-elle raison, cette Liliane ne s'est pas seulement fait épouser par ambition?... peut-être aimait-elle aussi ?

« Riche, du fait de l'héritage de son père, déçue par son premier mariage avec un vieillard de réputation douteuse, comment n'aurait-elle pas répondu à la flamme de ce séduisant Mornacq, lequel, avec son amour, lui offrait la grande honorabilité de son nom et les faveurs de son heureuse fortune ?

« Donc, pensait Nysette bien éveillée, il se pourrait maintenant que son étoile pâlisse. Son pouvoir serait-il ébranlé ? car, enfin, comment expliquer qu'elle me réclame, elle aussi ? N'a-t-elle donc jamais imaginé ce que j'ai pu souffrir, moi, du fait de son égoïsme coupable?... Que cache sa démarche ? de quoi tant-il se méfier ? »

Puis, soudain, une idée surgissant dans sa pensée :

« Un mariage, peut-être ! un mariage selon son gré, qui, tout en la débarrassant de moi à tout jamais, servirait aussi sa petite ambition ! Cela, belle Liliane, rien à faire ! vous ne connaissez pas Nysette et les raisons qu'elle a de suspecter tous vos agissements !

Et, à flots pressés, toute sa rancune, tous les motifs qu'elle a de ne point aimer ni estimer sa belle-mère, affluent douloureusement au cœur de la jeune fille.

Comment jamais pourrait-elle oublier que, du fait de cette femme, son père vivant a été, pour elle, à peu près aussi perdu que sa mère morte ?

Une faible voix plaide en elle que la preuve n'est point faite encore que ce père soit tellement détaché d'elle ; qui sait si l'occasion de le reconquérir n'est pas toute proche ? Mais Nysette se cabre à cette pensée ; puis elle n'aime point à avoir tort, même vis-à-vis d'elle-même, et riposte qu'on ne devrait pas avoir besoin de conquérir des tendresses aussi naturelles que celles de la famille.

« Certains sentiments sommeillent souvent », répond la petite voix bienveillante.

Et tout le reste du jour se passe à ressasser des pensées amères, vraiment pénibles. A sa douce tante Cécile qui vient la supplier de ne pas demeurer ainsi enfermée, elle répond, avec une tendre lassitude, qu'elle a besoin de demeurer seule afin de mieux réfléchir.

Cependant, à la fin du jour, vers les six heures, n'en pouvant plus, lasse de remuer des idées obsédantes, elle se décide à sortir, traverse une place ombreuse et gagne la célèbre basilique de Souvigny qui fut le Saint-Denis des Bourbons avant leur ascension au trône des lys.

Elle aime le beau placage de cette façade romane, qu'encadrent deux tours qui rappellent le temps où l'Abbé de Souvigny battait monnaie ; elle s'attarde parmi les tombeaux de ces ducs de Bourbon, résidant jadis aux portes de Moulins, avant qu'Antoine ne devienne roi de Navarre et Henri IV roi de France, mais elle s'indigne devant le vandalisme imbécile des révolutionnaires qui, en 93, se

sont acharnés contre les statues magnifiques, les attributs princiers dont il ne demeure seulement que de beaux vestiges ; en passant devant la sépulture d'Anne de Beaujeu, la moderne Denise évoque le génie de la célèbre princesse, créature d'élection qui, dans le recul du temps, donna raison à la conception du féminisme ! N'a-t-on pas dit de cette fille de Louis XI, régente pendant la minorité de son frère, Charles VIII, qu'elle avait été « un des plus grands rois de France » ?...

Enfin, Nysette termine sa randonnée artistique dans le passé par un pieux agenouillement devant une vieille Piéta dont elle a soin d'orner l'autel vétuste des fleurs de la saison... Depuis sa tendre enfance, elle a pris l'habitude de venir prier là, à la tombée du jour.

Et elle demeure longtemps agenouillée, éprouvant cet apaisement promis aux âmes de bonne volonté, ce détachement des sentiments trop humains, dont les vestiges d'un passé évanoui font mesurer le néant.

Oui, elle tâchera d'oublier... elle essaiera d'être bonne, elle ira à Suz-Sainte-Marie, se montrera, non seulement aimable visiteuse, mais aussi fille dévouée et respectueuse... Cependant elle continue à faire des restrictions sur la durée de son séjour, elle veut rester libre et garder une indépendance entière...

Alors, c'est presque d'un cœur léger qu'elle s'arrache à la nécropole silencieuse et recueillie et qu'elle rejoint la demeure des Neuvial, au moment où l'horloge du vestibule sonne sept coups solennels... Dans une demi-heure le dîner la réunira aux siens, elle n'a que le temps de regagner sa chambre.

C'est une pièce de belles dimensions, lumineuse et gaie, où demeurent de précieuses épaves du mobilier maternel.

Elle est là, la délicieuse Marguerite-Marie, la jeune morte, dont le pastel domine la cheminée de marbre blanc ; longuement, ce soir, sa fille la contemple... toujours sous l'empire de l'idée fixe, Nysette songe que, si l'autre, la remplaçante, a été

plus jolie, celle-là, du moins, avec son front noble et pur, ses grands yeux lustrés, son sourire triste, est tellement plus attrayante !

Et du fait de cette jalousie, dont parfois sont saisis les enfants des « remplacées », Denise éprouve une sorte de rancœur contre celui qui l'a si vite oubliée.

Juste à ce moment, son regard courroucé, errant machinalement autour d'elle, s'accroche au carré blanc d'une grande enveloppe posée bien en évidence sur un petit plateau de cuivre rouge.

— Mon père ! murmure-t-elle.

Et, courant à sa table de travail, elle a vite reconnu, en effet, l'écriture très nette, aux finales appuyées, marquant bien la suite des idées, la volonté immuable de l'ingénieur, doublé de l'homme d'affaires expert.

L'enveloppe prestement déchirée, voici ce qu'elle lit...

C'est comme un plaidoyer immédiat, répondant à l'accusation portée contre lui à l'instant même.

Tu dois savoir, à l'heure qu'il est, ma Nysette, que tous ici, nous soupirons après ta venue... Je dis bien « nous », car Liliane a voulu elle-même exprimer, sur ce point, notre espoir à Cécile, cette femme exquise, parfaite, à laquelle tu dois d'avoir été élevée comme ta mère aurait voulu que tu le fusses.

Je n'aime point à m'attendrir en évoquant les tristesses d'un passé que rien ne peut faire revivre... Cependant, avant que tu viennes, je tiens à te dire ceci : Tu m'as certainement fait un grief de t'avoir quasiment abandonnée depuis la mort de ta maman. Je l'ai compris dans tes courtes lettres, pleines de réticences, dans tes longs silences, plus encore dans les rares journées où il nous a été donné de nous revoir au cours de ces dernières années... Sans doute n'avais-tu pas tout à fait tort ; cependant voici ce que j'invoque à ma décharge :

Ta mère, si semblable de caractère à son frère, le Dr Claude, n'aurait jamais admis, pour sa fille, l'éducation qui t'attendait à mon foyer colonial ; voilà pourquoi je me suis séparé de toi. J'ai tenu à respecter la volonté de celle qui, venant vers moi, alors que je n'étais qu'un petit ingénieur, sans fortune, issu d'une famille très inférieure à la sienne,

me donna une magnifique preuve d'amour dont je reste encore fier, et à jamais reconnaissant.

Lorsque, après tant d'années, je me laisse aller à évoquer cette créature d'élite, si cultivée, si charmante, et surtout si véritablement bonne, je souhaiterais te voir plus semblable à elle!... Tu me ressembles trop, ma petite! J'aurais tellement voulu la retrouver en toi!... Sa mort brutale, imprévue, a été vraiment la trop dure rançon de la fortune que je devais acquérir en fuyant la France, dépourvue de charmes du jour où elle m'a quitté...

Me voilà maintenant définitivement de retour dans la Mère Patrie, ne t'étonne pas de m'entendre souhaiter alors la présence de l'enfant qui ne cessera de rappeler à mon souvenir celle que je n'ai pu oublier.

Ceci dit, laissons nos pauvres disparus dormir en paix, et vivons notre vie. Je ne mets pas en doute ta réponse.

Je t'ai fait pressentir par l'intermédiaire de ces parents parfaits, incapables de t'enseigner autre chose que la soumission à ma volonté.

Viens donc, ma fille! tu trouveras notre foyer bien morne pour avoir été visité par la mort et la souffrance.

Ce château de Saint-Bertrand est affreusement triste! J'ai beaucoup voulu en devenir le seigneur et maître, cependant! Peut-être, parce que le gamin que j'ai été, jadis, errant, presque pauvre, dans les rues de Suz-Sainte-Marie, trouvait enviable et magnifique cet imposant vestige du passé.

J'ai réalisé mon rêve, en l'achetant, le réparant, le meublant à mon goût... mais l'égayer... ah! non pas! Mon désir accompli me laisse, somme toute, fort déçu... Cependant nous ne voulons pas... nous ne pouvons même pas quitter Saint-Bertrand... Tâchons donc d'y faire pénétrer quelques rayons de soleil... Si tu le veux, ce soleil, ce sera toi!... Ta mère, si généreuse, l'aurait voulu ainsi!

Comme elle l'aurait fait, tu consentiras à ce que je te demande, et moi, je tâcherai, en dépit de mes multiples occupations, que le temps ne te paraisse pas trop long dans cette austère demeure.

Ma petite fille! ton papa Mich', comme tu disais jadis, te dit au revoir en t'embrassant bien fort.

Michel MORNACQ.

Denise relut plusieurs fois les lignes serrées de cette lettre à la fois affectueuse et impérative.

Lorsqu'elle eut terminé, elle ne put s'empêcher de songer en se laissant tomber sur un fauteuil, vaincue, mais désenchantée.

« Comme le voilà bien tout entier !... tendre et tyrannique, domptant son horreur des regrets pénibles et inutiles, pour évoquer des souvenirs susceptibles de m'émouvoir : estimant donner les raisons suffisantes de son abandon, il m'ordonne quasiment de venir.

« Mon oncle dirait que c'est son droit ! N'est-il pas mon père ? et Dieu, plus exigeant que les hommes, est sévère sur le chapitre du devoir filial. J'irai donc ! sans grandes illusions... un peu sceptique même, convaincue de trouver là-bas bien des surprises pénibles, sans doute, peut-être des froissements... certainement de la souffrance... Mais à quoi bon récriminer, il le faut !... »

Et d'un geste résolu, saisissant un indicateur, Denise, avec son esprit pratique, prompt à la décision, établit rapidement son horaire et, pour éviter une réponse embarrassante, rédigea une dépêche par laquelle elle annonçait son arrivée pour le surlendemain.

III

Denise, habitant l'Allier depuis la mort de sa mère, ne connaissait guère que les villes d'eaux auvergnates et quelques plages normandes, visitées en touriste lors des rares séjours de son père en France.

Bien que née dans le Béarn, elle n'avait gardé aucun souvenir des Pyrénées ; aussi, arrivée au terme de son long voyage, regardait-elle, ce soir, dès l'approche de Lourdes, le paysage inconnu qui se déroulait devant ses yeux.

Le pays, depuis un moment, prenait un aspect sévère, devenait sauvage, abrupt, sur les pentes,

le roc se hérissait, perçant l'herbe rare ; la vallée d'Argelès, si riante, lui fut une vision de charme et de douceur, mais, tout de suite, la plaine se faisant plus étroite, la jeune fille eut l'impression qu'une barrière naturelle peu à peu l'isolait du reste du monde ; elle en éprouva un vague sentiment d'angoisse.

Cependant le train ralentissait son allure ; Nysette, s'arrachant à sa contemplation, réunit hâtivement ses élégants bagages, puis, de nouveau à la portière, elle chercha d'un regard anxieux, sur le quai de la gare, la silhouette de son père.

Elle n'arrivait pas à le découvrir et s'énervait un peu de cette déception. Voyons, ... elle se trompait... il n'était pas possible qu'il ne fût pas là ! ... Mais non... elle ne le voyait pas ! Quelle pénible impression pour son arrivée de se trouver ainsi seule, désorientée, entourée d'inconnus dans un pays qui lui était totalement étranger.

Elle sentit son cœur se serrer jusqu'à l'angoisse.

Cependant les employés s'évertuaient à avertir les voyageurs qu'à Pierrefitte tout le monde descendait de voiture ; la portière de son wagon de 1^{re} classe fut ouverte avec violence ; elle se hâta, avec un dernier regard de recherche autour d'elle.

Soudain, son nom, prononcé d'une voix toute proche, la fit se retourner brusquement.

Un homme d'allure élégante, respectueusement découvert devant elle, disait :

— Mademoiselle Mornacq, sans nul doute ! ... votre ressemblance avec Mornacq est tellement frappante !

Tout en parlant, il s'emparait des menus bagages de la jeune fille ! Un peu interdite, Denise demanda pourquoi son père n'était pas là... Serait-il souffrant par hasard ?

L'ombre d'un sourire éclaira le visage de l'inconnu...

— Mornacq souffrant ? ... oh ! non, Mademoiselle ! c'est un inconvénient qui ne doit pas lui arriver souvent, que je sache ! Non, rassurez-vous ! Au moment de partir vous chercher, un coup de téléphone l'a mandé d'urgence aux Eaux-Bonnes... Je suis

chargé de vous exprimer ses regrets et de le remplacer, dans la mesure du possible, auprès de vous.

Et, se présentant avec aisance :

— Bernard Darrens !

A ce nom, les sourcils de la voyageuse se froncèrent, son front pur se barra d'un pli.

— Vous êtes parent de ma belle-mère ? demanda-t-elle, la voix involontairement rude.

— Son neveu, plus dévoué que respectueux, car nous sommes de la même génération et avons été élevés ensemble...

— N'êtes-vous pas aussi l'associé de mon père ?

Il eut un geste évasif :

— Quelque chose dans ce genre. C'est-à-dire que nous avons laissé au Laos des intérêts communs, et que nous voilà ici, occupés des mêmes entreprises... Votre père est non seulement un parent, mais un ami pour moi, Mademoiselle !

Le visage de la jeune fille ne se détendit pas ; elle demanda cependant, pour dire quelque chose, l'air poli :

— Et... elle va bien, Liliane ?

Elle avait pris l'habitude de nommer ainsi la seconde femme qu'une autre appellation eût pu vieillir.

— Jamais brillante, depuis quelques années... vous devez le savoir, elle a toujours quelques misères, la pauvre femme ! Aujourd'hui c'est une migraine atroce qui la cloue sur son lit, les volets clos... Elle avait pourtant formé le projet de venir au-devant de vous, Mademoiselle.

Denise ne sourcilla pas... elle se sentait agacée par le récit de ces projets charmants, subitement avortés ; son père, sa belle-mère devaient aller la prendre à la descente du train, finalement elle n'y trouvait personne que cet inconnu, évidemment là pour influencer sa première impression.

— Et Maurice ? demanda-t-elle encore, cette fois sincèrement intéressée.

Le jeune homme, ralentissant le pas, prit l'air soucieux, murmurant presque à voix basse :

— Ah ! Maurice, lui, le pauvre enfant, toujours pitoyable.

— On a des inquiétudes sur sa santé?

— De sérieuses inquiétudes.

Tout en parlant, M. Darrens guidait la jeune fille hors de la gare et la menait devant une magnifique *Hispano-Suiza*, qui n'était certainement pas la voiture de course des deux industriels.

« On me traite en visiteuse de marque! songea la voyageuse, somme toute, rien de moins cordial que cette réception.. Ah! mon père, vous continuez à voir en moi une étrangère.. ce n'est pas le moyen de me retenir longtemps près de vous... Je suis habituée à plus d'affection et à moins de cérémonie... vous ne savez pas prendre le chemin de mon cœur. »

Cependant, le chauffeur, ayant mis au petit train les bagages de M^{lle} Mornico, prenait place maintenant au côté de Bernard Darrens déjà au volant.

Malgré le dépit de la route accidentée, des tournants brusques, le jeune homme menait à vive allure.

— Vous avez peur? jeta-t-il à Denise sans tourner la tête.

— Non, Monsieur, je n'ai pas peur, répondit-elle, la voix très calme, volontairement un peu distante.

Ce neveu, délégué dès la première heure, c'était lui, incontestablement, le héros du complot ourdi par la belle Liliane. Vraiment, elle ne ménageait pas ses effets et démasquait vite ses batteries.

Heureusement qu'elle. Nysette, se tenait sur ses gardes, grâce au Ciel! Comme s'il était déjà si sympathique, ce garçon, avec son air sans gêne, sa façon délibérée de se substituer à son père, ne mettant pas en doute que sa présence lui procurerait, à peu de chose près, le même plaisir... ah! il ne devait pas s'embarrasser de préjugés inutiles, celui-là... Il incarnait bien le type du célibataire moderne, dépourvu de toute sentimentalité... un véritable businessman.

Seule au fond de l'auto, dédaignant les coussins moelleux, la jeune fille le buste droit, pouvait observer à son aise son compagnon de route; elle le voyait de profil, un profil de médaille, net et beau, montrant un œil allongé, arque d'un sourcil noir,

le nez droit, bien fait, les lèvres soigneusement rasées, tandis que les cheveux, collés et repoussés en arrière, d'un noir bleu, encadraient un front bas et volontaire.

« Un gâs solide ! se disait Denise, on peut affirmer que lui a échappé à l'anémie des pays tropicaux... Liliane a pensé que sa vue m'impressionnerait du premier coup ; comme elle se trompe ! elle ne fait qu'accentuer ma méfiance... ce n'est pas mon type, non, vraiment, ce bellâtre énergique... correct d'ailleurs, on ne peut lui refuser ça, ne manquant même pas d'usage, mais sans rien d'aimable ni de délicat...

« Est-il jeune seulement ? de la génération de Liliane, dit-il... à sept ou huit ans près, tout de même... c'est-à-dire un peu plus de la trentaine. »

Ainsi monologuait-elle, en elle-même, méfiante, irritée, douloureuse de se sentir telle, alors que par habitude elle vivait dans une atmosphère de sécurité si indulgente !... mais ne devait-elle pas se défendre, échapper aux embûches qu'elle devenait tendues de toutes parts... sans aucun allié, car son père avait bien d'autres soucis...

Elle s'efforça de distraire sa pensée, en regardant le paysage qui fuyait rapidement derrière elle.

Maintenant, toute trace de culture disparaissait ; la montagne régnait, exclusive et despote ; une usine électrique montra ses hautes cheminées, les bâtiments trapus, auxquels arrivait, par un formidable tuyautage, l'onde claire des hauts sommets, puissance longtemps libre, fantaisiste et vagabonde, captée maintenant par la main des hommes.

Bernard consentit alors à se retourner à demi.

— Une des affaires importantes auxquelles nous nous intéressons, annonça-t-il.

Et, comme Nysette ne faisait aucune réflexion et ne marquait nul enthousiasme, le jeune homme s'absorba de nouveau en son rôle de conducteur !

La route longeait le gave qui, peu à peu, se rapprochait du pied des monts ; il roulait son eau claire, écumeuse, sur de gros cailloux luisants, reppaires des truites savoureuses.

La gorge se rétrécissait de plus en plus, laissait tout juste, par endroits, passage à l'auto et au torrent tumultueux ; le site se montrait sauvage, désolé, mais la brise légère, tombant des cimes glacées, était bienfaisante à respirer.

L'Hispano passa sous des voûtes profondes, escalada une côte raide, dépassa le tramway garé, croisa un autocar bondé de touristes. Soudain, d'autres bâtiments gris et ternes surgirent d'une échancrure de rocher.

— Une mine de zinc, d'étain et d'argent ; trois semblables sont sur le même filon, à peu de distance les unes des autres... Votre père et moi sommes les principaux actionnaires de cette affaire, expliqua encore le consciencieux chauffeur.

— Marquis de Carabas de l'industrie alors ! jeta Denise railleusement.

— Le jeune homme daigna sourire et de nouveau se confina dans le silence.

La voyageuse admirait le site toujours sauvage, mais moins austère, presque romantique... Un peu de végétation, quelques fleurs même s'efforçaient de jaillir parmi les pierrailles ; de minces filets d'eau, clairs comme du cristal liquide, se glissaient dans les failles du rocher et tombaient dans le gaïe avec un doux murmure ; quelques maisons apparurent, des lambeaux de prairies, des champs minuscules, maigres morceaux de terre que l'homme dispute à la montagne. La vallée s'élargit, formant une sorte de cirque très vert, jalonné de routes blanches que bordaient des chênes et des peupliers.. A mi-coteau, une chapelle profila ses clochetons inégaux, des agglomérations surgirent :

— Suz et Sainte-Marie ! annonça encore le cicérone.

« Un parfait guide pour Anglaise en voyage ! » songea l'impitoyable Nysette, tandis que, pratiquant un virage savant, l'auto tournait dans un chemin étroit, et que le conducteur annonçait :

— *Saint-Bertrand !*

Alors Denise fut tout yeux !

Au sommet d'un « tuc », une masse sombre se détachait sur un fond de montagne en grisaille,

avec, très en avant, juchée sur une sorte d'esplanade formée par le roc, une statue de marbre blanc qui, tout de suite, attirait l'attention.

La jeune fille s'attendait à une explication, mais, à ce moment même, la voiture frôla la muraille de granit, ralentissant son allure pour éviter un piéton qui venait vers eux, en sens inverse.

— Nous avons failli écraser le baron Vivien de Saint-Bertrand ! annonça Bernard, lorsqu'ils eurent dépassé le promeneur... C'est l'ancien propriétaire du château, dépossédé de sa seigneurie par un mauvais tour du destin.

Curieuse, la jeune fille se retourna. Ce malchanceux, en tout cas, lui avait paru favorablement traité par dame nature : si rapidement qu'elle eût pu le voir, elle l'avait trouvé élégant, distingué, bien découplé ; son salut était celui d'un homme courtois, il sentait la bonne race et portait beau.

— Il est bien, ce seigneur dépossédé ! remarquait-elle à haute voix.

— Il paraît, rétorqua Darrens, laconiquement.

Puis, se ravisant :

— C'est un type qui en général plaît aux femmes... Des goûts et des couleurs... Il a incontestablement des succès...

Nysette ne releva point l'ironie de ces paroles, ce M. de Saint-Bertrand lui était absolument indifférent, toute son attention se concentrait désormais sur les virages fréquents de l'auto qui gravissait un chemin en lacet ; tout à coup, la voiture s'immobilisa, après avoir parcouru une courte avenue, au milieu d'une cour, encadrée de trois côtés par des garages du dernier modèle et des villières luxueuses.

— Nous voici arrivés, Mademoiselle, fit le conducteur, tout en ouvrant la portière et aidant Denise à descendre... Ou plutôt, non... je m'exprime mal... La route, permettant de poursuivre en voiture jusqu'au château, est à l'étude, mais pas encore commencée. Force nous est de gravir à pied le dernier raidillon, je suppose que ce n'est pas pour vous effrayer.

— Dieu, non ! s'écria la jeune fille sautant légè-

rement à terre ; cela, au contraire, me dégourdira les jambes... Depuis ce matin que je roule, je ne suis pas fâchée de marcher un peu.

Deux serviteurs de race étrangère, surgis on ne sait d'où, se présentaient en ce moment pour s'emparer silencieusement du sac et des menus bagages de la voyageuse qui, un peu stupéfaite, les observait avec intérêt ; leurs têtes étaient entièrement rasées, sauf sur le sommet, où leurs cheveux courts et droits ressemblaient aux crins d'une brosse. Des langoutis de soie s'attachaient à leurs ceintures et leurs vestes de toile blanche contrastaient nettement avec le ton cuivré de leurs visages aux yeux allongés.

— Moneï et Khas, deux membres de la petite colonie laotienne amenée de Luang-Prahang (capitale du Laos), en prévision de la crise domestique qui sévit en France... expliquait encore M. Darrens ; ils vont vous guider vers le château, tandis que je prendrai congé de vous, Mademoiselle, car ici se termine la mission de confiance dont M. Mornacq m'a honoré.

Pendant que Nysette balbutiait quelques vagues remerciements, le jeune homme, après s'être incliné, sautait dans une petite torpédo et s'éloignait à vive allure.

« Décidément, songeait Nysette, ce jeune homme ponctuel et pressé s'acquitte bien de ce à quoi il s'est engagé, mais sans plus ! »

Et, haussant les épaules d'un geste indifférent, elle hâta le pas pour rejoindre ses guides qui s'éloignaient, rapides et silencieux.

Le chemin étroit passait sous des acacias touffus ; on longeait un potager plantureux, arrosé par des jets d'eau tournoyants ; l'eau, dans ce pays, jaillissait à chaque pas, et la végétation en profitait pour croître en une espèce de furie sauvage.

Soudain, brusquement, le sentier déboucha sur un terrain soutenu par des remparts mi-rasés ; là, de magnifiques massifs multicolores encadraient le château, masse de granit sombre, flanquée par un haut donjon carré et une imposante tour ronde.

Au milieu de la façade, dans une niche encadrée

de sculptures finement fouillées, une statue de marbre se détachait, éclatante de blancheur : elle représentait un évêque, crossé et mitré : c'était monseigneur saint Bertrand, le magnifique et glorieux prélat, dont la petite et curieuse ville de Comminges célèbre toujours le culte avec éclat.

Denise regarda le saint dont, après des siècles, on vante encore la charité.

Elle éprouvait une douceur à la pensée que c'était son père qui, tout récemment, sans nul doute, avait ainsi honoré celui dont sa demeure portait le nom béni.

« Grand saint ! murmure-t-elle, accueillez-moi dans cette maison dont nulle main amie n'est venue m'ouvrir la porte. »

Cette porte, cloutée et large, qui dominait un perron à arêtes vives, fut poussée cependant par les Annamites qui la précédaient, et sur le seuil d'un vestibule, à belles dimensions, deux femmes apparurent.

L'une d'elles, protocolaire et rigide, se nomma tout de suite :

— Miss Gladys Cherchül, ex-gouvernante de M^{me} Mornacq... Je suis chargée de vous exprimer ses regrets... elle est vraiment aujourd'hui très souffrante, et ne peut quitter sa chambre...

— Je sais, répondit Nysette avec l'air contrit qui convenait.

— Je dois vous conduire dans vos appartements et mettre à votre disposition la jeune Siva attachée spécialement à votre service.

Le contraste était grand entre la petite Laotienne, menue, gracieuse, enjouée, et l'Anglaise, longue, osseuse, aussi jaune de visage que de chevelure.

La voyageuse ne put maîtriser un sourire qu'elle accompagna d'une parole aimable, avec cette simplicité naturelle qui était un de ses charmes.

Cette Asiatique l'intéressait, vraiment ; quel charmant costume était le sien : une jupe de soie rayée, une tunique écarlate, et dans les cheveux, relevés très haut, un ruban de même couleur, le tout accompagné de multiples bijoux : bracelets.

colliers, boucles d'oreilles formées par une fleur ciselée dans cet or de teinte orange que les Laotiens obtiennent par un procédé chimique dont ils font grand mystère, et qui s'harmonise admirablement avec le teint des indigènes.

Denise croyait rêver en suivant, le long des escaliers de marbre et des couloirs interminables, cette petite servante habillée comme une fée et qui semblait à peine effleurer le sol de ses bauchoues silencieuses.

Siva s'arrêta devant une porte ouverte donnant accès dans une immense pièce somptueusement meublée, avec un mélange de mobilier bizarre.

Les tapis d'Extrême-Orient étaient merveilleux; mais les tentures qui ornaient les murailles venaient du *Bon Marché*, les fauteuils *Moria* confortables, les chaises anglaises, au dossier inhospitalier, juraient affreusement avec un lit Louis XIII authentique et une chaise longue du plus pur Directoire. Sur une table en bois des Iles, un plateau de cuivre étincelant offrait un encas composé de pâtisseries, de gelées et de fruits de la saison. M^{lle} Mornacq fit signe qu'elle n'avait pas faim, qu'on pouvait emporter, et, seule enfin, ses bagages pas encore arrivés, elle alla s'accouder à la fenêtre à meneaux, devant la vue magnifique qui s'étendait d'un côté sur le cirque et de l'autre sur les cités jumelles : Suz et Sainte-Marie, à peine dissimulées par un rideau d'arbres très verts.

Peu à peu, le jour baissait, le soleil disparaissait derrière les montagnes qui se firent mystérieuses, presque menaçantes; la vallée elle-même sombra dans l'ombre violette du crépuscule, tandis qu'au murmure du gave grossi par les pluies du printemps se mêlaient les sons lugubres d'un *Angélus* triste et lointain, les cris plaintifs d'un chat-huant. La vaillante Denise ne put retenir un tressaillement douloureux; de sa vie, elle ne devait jamais oublier la sensation de pénible isolement qui l'avait angoissée en cette demeure fastueuse qui était celle de son père, cependant... mais si peu siennas.

Soudain, un coup fut frappé à sa porte, ouverte

tout aussitôt par une main impatiente qui tourna le commutateur, une voix à la fois impérieuse et tendre appela :

— Nysette!

Un homme de taille moyenne — déagée s'avancait vers elle, les bras tendus.

Alors, obéissant — un lan nve. ntaire de sa nature affectueuse, à une impulsion de son cœur ardent qui n'avait pu oublier le passé, la jeune fille courut se jeter contre ce père qui l'avait trop longtemps méconnue, et, sentant se resserrer l'étreinte paternelle, un sanglot monta à ses lèvres avec la puérile appellation de son enfance ; elle murmura :

— Papa. Mich'!... papa. Mich'!

Mornacq, véritablement ému lui aussi, après avoir embrassé sa fille, passait maintenant une main affectueuse, apaisante, sur les boucles soyeuses...

— Ma Nysette!... ma Nysette! répéta-t-il, tu es donc contente d'avoir retrouvé ton papa?...

Elle fit oui, de la tête, un peu honteuse de ses larmes vite refoulées, et comme il l'éloignait un peu pour la mieux voir, la regarder attentivement :

— Fatiguée par le voyage, peut-être? s'inquiéta-t-il avec sollicitude.

Elle retrouva son rire joyeux pour protester :

— Moi, père, fatiguée! je ne le suis jamais!

Il eut un sourire de satisfaction.

— Bien, ça! j'étais ainsi à ton âge et, maintenant encore, j'en remontrerais à bien des jeunes... Ah! nous sommes de solides montagnards... de Couarrez comme le Béarnais, nous!

Puis sa verve s'éteignant brusquement :

— Et, cependant, il est des tares contre lesquelles notre sang, si riche soit-il, n'a pu prévaloir, hélas!

Le ton était douloureux, mais surtout amer.

Nysette pensa à la petite morte, au fils actuellement si menacé, épreuves cruelles qui, sans nul doute, avaient dû faire souhaiter son retour au foyer décimé : alors, pour la première fois, elle se

réjouit d'être venue et souhaita se montrer consolante et bonne.

— Pauvre père, murmura-t-elle, tandis que, silencieusement, il l'étreignait de nouveau contre lui.

Mais il ne s'étendit pas davantage sur les raisons de sa souffrance : cet orgueilleux, un peu grisé par la réussite, auquel, pour ainsi dire, rien n'avait résisté dans la vie, ne tenait pas à s'appesantir sur ses déceptions.

Tout de suite, il créa une diversion en parlant de Darrens, de ce collaborateur précieux que de communs intérêts unissaient si intimement à sa vie, ce garçon lui devenait de plus en plus indispensable.

— C'est un second moi-même, ajouta-t-il, et c'est pour cette raison, qu'empêché, je te l'ai envoyé aujourd'hui en mon lieu et place... Cela ne t'a pas contrariée, n'est-ce pas ? la jeunesse a vite fait de se lier promptement... Je suis sûr même que tu l'as trouvé charmant ?

Mais Denise, trop sincère pour ne pas dire ce qu'elle pensait, avoua :

— Mon Dieu ! père, à vrai dire, je ne l'ai pas trouvé du tout, étant donné que, le long du voyage, il me tournait le dos, tout aux difficultés de la conduite, bien entendu ! Quant à prétendre que sa présence ait remplacé la vôtre... non ! vous ne voudriez pas, tout de même ?..

L'industriel devina le timide reproche dans la phrase pourtant évasive ; il esquissa un geste légèrement embarrassé :

— Que veux-tu, ma chérie, je ne pouvais absolument pas... il n'est pas toujours possible de se rendre libre dans les affaires.

— Vous êtes là maintenant, c'est l'essentiel, fit-elle joyeuse, pour faire passer son petit mouvement d'humeur.

Tout en causant, Mornacq continuait d'examiner sa fille avec une satisfaction évidente.

— Tu es charmante, Nysette, fit-il au bout d'un instant... mais, de ta mère, je ne retrouve que le teint éclatant et la bouche petite...

Elle sourit, laissant voir une double rangée de perles.

— Me feriez-vous un grief de trop vous ressembler, papa ?

— A Dieu ne plaise !... j'aurais mauvaise grâce !

A cet instant, la petite Laotienne, aux joyaux couleur d'orange, reparut, frôlant les tapis de haute laine de son pas silencieux. En un français un peu guttural, mais très correct, elle expliqua que Madame, se sentant un peu mieux, serait désireuse de souhaiter la bienvenue à Mademoiselle avant que celle-ci descende dîner...

— Comment ? quoi ? gronda le maître de céans, tu n'as encore vu personne ! Ça c'est trop fort ! Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il, bourru, en se retournant vers la servante.

Celle-ci, vraisemblablement blasée sur les fréquents orages de l'intérieur, susurra avec suavité que « Madame avait eu sa migraine ».

— Maladie commode, facile à invoquer, murmura entre ses dents le mari impatienté...

Puis à sa fille :

— Viens ! puisque nous sommes admis, profitons-en, la migraine n'aurait qu'à faire une nouvelle apparition...

Guidée par son père, Denise pénétra dans la chambre de celle qui avait pris la place de sa mère.

Le luxe en était écrasant ; ce n'étaient, aux murailles, dans les encadrements des portes et des fenêtres, que broderies, chamarrures, boiseries incrustées, laques précieuses, meubles aux formes compliquées.

Sur un lit cambodgien, tendu de soieries roses lamées d'or, chargé d'ornements de nacre et d'argent, Liliane reposait, parmi une multitude de coussins.

Ses cheveux courts et ondulés, nimbés d'une gaze légère, encadraient l'ovale encore pur d'un visage trop fardé qui eût été beau sans l'abus du kohl bleu, entre les cils, la couche de poudre ocrée, le rouge sanglant des lèvres. Le déshabillé, orné de broderies et de dentelles admirables, s'harmonisait avec les tentures du lit.

Denise pensa que toute cette mise en scène devait avoir pris bien du temps, et que c'étaient,

vraisemblablement, ces soins laborieux qui avaient empêché sa belle-mère de l'accueillir dès son arrivée. Et cette jeune intellectuelle, à l'âme tendre, mais à l'esprit viril, trouva méprisante une préoccupation de ce genre.

Cependant, une chose la frappa : les yeux veloutés, les yeux d'Andalouse de M^{me} Mornacq, qu'elle avait connus jadis exprimant le triomphe et la fierté, révélaient maintenant un sentiment de lassitude douloureuse qui apitoya le cœur de la tendre jeune fille.

L'entrevue fut de courte durée.

Le gong venait de résonner pour la seconde fois, et, s'excusant de la faire dîner aussi tard, l'homme d'affaires entraîna sa fille vers la salle à manger, immense pièce du rez-de-chaussée, dont les murs étaient entièrement revêtus de boiseries Louis XV en acajou, vraiment d'une très belle allure. Dernier vestige d'un passé que Mornacq, qui n'était point artiste, avait tout de même eu l'instinct de faire respecter.

Ils trouvèrent là M. Darrens.

Cependant le dîner fut d'abord silencieux : une sorte de contrainte régnait entre les convives ; Bernard avait l'air gêné, tout comme s'il eût compris que ce père et cette fille eussent désiré se retrouver dans l'intimité.

Nysette se recueillait et observait. Cette maison, sans direction suivie, puisque Liliane se trouvait souvent malade, était cependant bien tenue ; la chère était excellente, la table ornée avec goût, le service, assuré par les Laotiens, impeccable.

Bientôt, grâce aux efforts et à la bonhomie du maître de maison, la conversation s'anima, devint plus enjouée. Denise loua la beauté du pays, s'informa des excursions à faire, tandis que son père énumérait tous les sports de la montagne, y compris ceux de l'hiver que Mornacq goûtait particulièrement ; ski et luge, tout lui était bon.

Puis il en vint à raconter comment il avait acheté *Saint-Bertrand* et fait réparer le château, véritable ruine, livrée depuis longtemps aux oiseaux de nuit, car les anciens propriétaires de ce tief

important avaient eu grand'peine à s'y maintenir, et ne pouvaient s'accorder le luxe des plus urgentes réparations... C'était le manoir de la misère!..

Dans le regard de son père, qui lançait ces assertions d'un air léger, Denise crut lire la satisfaction orgueilleuse de l'homme arrivé, par son intelligence et son travail, à la réalisation d'un de ses rêves d'enfant pauvre!... C'était incontestablement une manifestation tangible de la puissance nouvelle qu'il représentait.

Sentiments excusables, après tout, mais en aucun souci d'idéal supérieur, soit moral, soit même artistique, ne venait relever.

Elle ne put s'empêcher de remarquer à haute voix que les de Saint-Bertrand étaient bien à plaindre d'avoir été contraints de se séparer de ce fief qui portait leur nom, à quoi Mornacq haussa les épaules, avec l'air de dire qu'il n'y pouvait rien, tandis que Bernard attachait sur la jeune fille un regard sceptique et légèrement railleur.

Mon Dieu! comme de nouveau, à ce moment-là, Nysette se sentit seule! Ce père auquel, sur tant de points, elle se sentait semblable, comme il était loin d'elle par ailleurs!

Elle tâcha de prendre sur elle, de ne rien laisser voir de ses impressions intimes; avec effort, elle arriva à faire dévier l'entretien sur les grandes Bientôt elle put constater que ce sujet même lui paraissait captivant; elle prit goût aux explications claires, précises, que lui donnait son père; son esprit de femme moderne, vif, avide de savoir, s'adaptait facilement à tout ce qui offrait un intérêt réel. Mornacq, enchanté de ses questions, y répondait avec entrain et vivacité.

Quant à M. Darrens, il parlait peu, juste pour répondre aux questions directes que lui posait entreprises dont s'occupaient les deux associés. fréquemment son associé et parent.

Il parlait peu, mais observait beaucoup.

A différentes reprises, Denise surprit son regard attaché sur elle.

Ce regard e primait une sorte d'étonnement qui touchait presque à la stupeur.

IV

Denise à sa tante Cécile

Saint-Bertrand, juin 1927.

Non ! je ne peux rien vous dire encore, tante chérie !

Certes, il me serait loisible de vous mentionner chaque jour, ou presque, les menus faits de mon existence... mais quant à en tirer des déductions... impossible !... je marche encore dans l'inconnu... je ne peux juger que des apparences... tout le monde ici joue peut-être un rôle destiné à me leurrer... J'exagère sans doute... L'affection que me témoigne mon père est sincère... cela je n'en peux douter. Incontestablement, je ne suis pas tout dans sa vie, cette vie si active que les heures ne sont pas assez longues pour lui permettre d'accomplir ce qu'il a entrepris, car il est resté l'homme ardent, le travailleur actif que vous savez... Je le vois à peine, mais les instants qui nous réunissent nous sont précieux à l'un et à l'autre... Il est excessivement intéressant ; je l'écoute parler, discuter avec un plaisir extrême ; malheureusement, nous sommes rarement en tête à tête. Non du fait de Liliane, souvent absente aux moments des repas, à cause de sa santé délicate, mais il y a presque toujours, entre mon père et moi, ce M. Darrens, qui s'est rendu à tel point indispensable qu'on ne peut pas se passer de lui. Ma belle-mère le considère comme son jeune frère et son meilleur appui... Alors vous voyez d'ici ce que je redoute du personnage qui, incontestablement, tient le premier rôle dans la maison... sans vouloir en avoir l'air d'ailleurs, et avec une certaine modestie... Je dois reconnaître que son attitude est réservée, très réservée, et que si ma famille a des intentions sur lui... vis-à-vis de moi... il n'a nullement l'air de les seconder... ce qui est d'ailleurs fort habile... Pour le moment, il ne fait aucun frais... Juste poli, il m'ignore, ou tout au moins feint de m'ignorer, bien que je me sente secrètement observée par lui.

Quand mon père est là et que nous causons ensemble, Darrens affecte de ne point se mêler à notre conversation.. il a même l'air gêné quelquefois de se trouver entre nous

Il prend tous les repas du soir à notre table.

Un d s tout premiers jours de mon arrivée à *Saint-Bertrand*, je n'ai pu m'empêcher de vouloir tirer la question au clair

— M. Darrens habite donc le château? ai-je demandé à mon père.

— Mais non, m'a-t-il répondu, étonné; il loge dans le village où je lui ai déniché une gentille garçonière.

— En principe, cependant, il est votre hôte quotidien?

— En principe, oui, car il ne trouverait que des gargotes dans son entourage, et je ne supporterais pas que le confortable lui manque... Seulement, comme il est tout le temps sur les routes le matin, il prend, en général, son repas de midi là où il se trouve... Je lui ai demandé, par exemple, de me réserver ses soirées, c'est le seul moment de la journée où nous pouvons causer ensemble de nos affaires... A partir de dix heures, je lui rends sa liberté... Songe un peu à ce qu'aurait pu être mon intérieur sans lui, alors que tu n'étais pas là...

— Mais maintenant que je suis là, père?

Il m'a regardée avec surprise.

— Maintenant que tu es là, petite, je n'ai aucune raison de le mettre à la porte... D'abord, la question pratique reste la même... En dehors de cela, je ne vois pas pourquoi, ayant le bonheur de posséder ma fille, je serais obligé, de ce fait, de me priver de la présence d'un cher garçon que je regarde un peu comme mon fils.

Puis m'examinant avec une certaine inquiétude :

— Nourrirais-tu quelques préventions contre ce jeune homme, Nysette? Plus clairvoyant que moi, Bernard aurait-il deviné juste le jour où il m'a dit : « Je vous assure, mon ami, que l'arrivée de M^{lle} Denise doit modifier quelques-unes de nos conventions.. Je suis trop chez vous maintenant que vous êtes en famille » Il me semble toujours lire dans les yeux de M^{lle} Mornacq que ma présence est indigeste.. »

Et comme je ne protestais pas :

— Tu ne dis rien, fillette?..

— Que voulez-vous que je dise, mon père?..

— Mais quelque chose, voyons ! tout plutôt que des réticences ou des sous-entendus.

— Hé bien, papa, M. Darrens me paraît perspicace... Ce garçon a du tact !...

— Hein ! a fait mon père, tout prêt à se hérissier... Il est perspicace, dis-tu... c'est avouer qu'il ne s'est pas trompé sur ta façon de voir à son égard ?...

— Père, il est bien certain que je n'éprouve aucun plaisir à trouver ce neveu de ma belle-mère toujours entre nous deux... Songez qu'il y a si longtemps que nous ne nous étions vus... et que je suis ici pour si peu de temps... peut-être...

Bour le coup, le bouillant Michel Mornacq, que vous connaissez bien, s'est presque mis en colère.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, Nysette ?... Tu ne serais ici que pour peu de temps ?... tu ne sais donc pas... tu ne vois donc pas combien ta présence m'est nécessaire !...

— Je resterai tant que vous aurez besoin de moi, mon père !

Il m'a serré la main avec émotion...

— Bien, ça, mon petit Nysette... Sois persuadée que, de longtemps encore, je ne me déciderai pas à te rendre ta liberté... Seulement... ce que tu me dis à propos de ce brave Bernard m'ennuie un peu !... beaucoup, même !... Quand je te répète que ce garçon m'est nécessaire... que je suis habitué à sa collaboration... que, au point de vue de mes affaires, il est plus que mon bras droit... un second moi-même !...

— Oui, je sais !... vous me l'avez déjà dit... mais vous ferez donc des affaires toute votre vie, mon cher papa ?...

— Bien sûr, que veux-tu que je fasse d'autre, grand Dieu !... Tu me vois me tournant les pouces... tant que je me sens encore dans la plénitude de mon activité !... Non ! ne parlons pas de cela !... ne changeons rien à ce qui est, tu m'entends, petite, je t'assure que, à la longue, tes préventions contre Bernard tomberont.

Un peu déçue de ne pas avoir été comprise, j'ai répondu :

— Je n'ai aucune prévention contre M. Darrens, papa, il m'est tout à fait indifférent... Seulement... tâchez de me garder quelquefois... de temps à autre... de courts instants d'intimité... Il me semble que nous ne nous sommes pas encore retrouvés complètement... que nous n'avons presque rien dit...

Il eut un geste vague, ce geste embarrassé que je

lui vois souvent et qui est comme un aveu de confusion...

— Moi, il me suffit de te sentir là pour être plus content... ta présence m'est d'une douceur infinie... mais je penserai désormais à nous réserver quelques petits tête-à-tête... entendu!... Je m'en souviendrai, mademoiselle l'accapareuse!

Et les choses en sont restées là.

Je ne me suis pas encore aperçue qu'il y ait quelque chose de changé dans mes relations avec mon père ; il se montre de plus en plus affectueux pour moi, mais il n'accorde pas plus de temps à notre intimité.

Vous me demandez si mon nouveau nid me plaît?

Oui, pour la vue incomparable qu'on découvre, pour le pays qui est magnifique et le château admirablement bien situé.

Imaginez-vous la masse sombre, dont je vous ai envoyé les vues, se dressant à l'extrémité d'un éperon — un « *tuc* » en langage gascon. On accède par le chemin montueux dès l'arrivée; du côté opposé, un ruisseau se glisse dans une coulée étroite et, par cent petites cascates, descend vers le Gave... Ici, l'eau est vraiment la souveraine... elle nous montre ce qu'elle peut faire, ou ce qu'elle a simplement voulu essayer. Des ruisseaux anonymes s'affairent vers la plaine et rampent, luisants, écailleux comme des serpents; ils vont rejoindre le Gave, le Gave qui roule si rapidement que son eau n'a jamais le temps de se salir et qui a l'air de dire : « Si je vais assez vite, je pourrai encore conquérir une autre plaine... » Ah! la puissance de l'eau dans ce pays!... Rien ne peut l'asservir...

Donc, derrière le château, après une courte esplanade, un fossé fut jadis creusé par la main des hommes... Bien entendu, une source l'alimente, et entre deux tours découronnées, vestiges des moyens de défense, une passerelle hardie remplace le pont-levis d'antan; par là on peut gagner rapidement la pente abrupte de la montagne altière qui, tout de suite, borne la vue.

Sur la gauche de l'esplanade, il est un jardinet, sorte de cour, — je ne sais quel nom lui donner — qui ne laisse pas que de m'intriguer.

Entouré d'un mur élevé que des espaliers de houblon et de clématites haussent encore, cet enclos a l'air absolument inaccessible; je sais cependant qu'on peut y pénétrer du château même, m'a dit ma petite

servante laotienne; deux fenêtres y prennent également jour, percées comme des meurtrières, bien en haut du sombre couloir qui dessert les appartements de miss Gladys; personne, hormis Liliane, n'a le droit d'entrer dans cette partie du château.

Un jour, tourmentée par le démon de la curiosité, j'ai osé demander à ma belle-mère ce qu'il y avait dans l'enclos mystérieux; manifestement troublée, elle m'a répondu :

— C'est le domaine exclusif de ma gouvernante... tu sais... à son âge, on devient quelque peu maniaque... je lui ai abandonné cette courette, elle y élève des oiseaux dans une grande volière, et y hospitalise encore deux énormes chiens-loups, peu commodes, je te certifie... ceux-là mêmes qui, la nuit, montent la garde autour du château... tu as dû les entendre aboyer.

Puis, après un instant de silence :

— Ne parle pas de ça à ton père, je t'en prie, car c'est une question qui l'irrite... De Maurice non plus... ne lui dis jamais rien!... ni à moi, mon Dieu! ni à moi!... à quoi bon?...

Je suis demeurée sidérée... c'était la première fois que Liliane prononçait le nom de son fils devant moi depuis mon arrivée... et que venait faire ce pauvre enfant dans l'histoire du jardin mystérieux, et des manes de la vieille Anglaise?... Que de choses troubles et incohérentes dans tout ce que j'entendais et vois ici!

Mais je sentais la malheureuse femme si anxieuse de ma réponse que je lui ai promis tout ce qu'elle voulait sans chercher à comprendre, involontairement irritée cependant, tout au fond de mon cœur, contre tous ces mystères que j'ai en horreur.

Ah! quelle triste maison sous des apparences de faste! chère tante!

Si la petite morte, brutalement enlevée par une méningite, a laissé un inguérissable regret au cœur de ses parents, le fils vivant, mais si frêle et d'une santé si précaire, ne saurait être pour eux un sujet de consolation.

De cette double épreuve, mon père se distrait par des affaires absorbantes, des sports, des excursions.

Liliane, constamment souffrante, et, je le crois, peu énergique, n'a, pour peupler ses longues heures de solitude, que les soins assidus à donner à sa beauté, la sieste agrémentée de rares lectures... et quelles lectures!... peu de relations, je crois; cependant, elle

parle souvent des Saint-Bertrand qu'elle doit voir quelquefois.

Il est facile de s'apercevoir qu'entre elle et son mari, la passion envolée, il ne reste plus une grande intimité.

A qui incombe la responsabilité de cette désunion morale ?

A coup sûr, il n'y a aucune parité entre l'intelligence très spécialisée, mais très forte, de mon père, et celle si médiocre de la seconde épouse, mais ne voit-on pas, tous les jours, des hommes de valeur attachés à des femmes très ordinaires... surtout quand elles sont jolies?... Ce n'est plus tout à fait le cas : la beauté de Liliane se flétrit ; habituée à être fêtée, adulée et heureuse, elle a dû se montrer, après l'épreuve, trop faible, trop gémissante, sans aucune réaction, et son mari qui n'aime pas à s'appesantir sur des sujets pénibles, s'ennuie auprès d'elle.

D'ailleurs, ils ne pensent en rien de la même manière, même au sujet de Maurice dont on ne prononce jamais le nom devant moi.

Mon père, un vainqueur de la vie, accepte certainement fort mal la déception que lui cause ce fils tant désiré, peut-être même rend-il sa femme responsable de certaines tares physiques qui lui auraient été cachées au moment du mariage.

La mère de Liliane et une de ses sœurs seraient mortes tuberculeuses, tandis que chez les Darrens, comme chez les Mornacq, de souches béarnaises, les santés sont magnifiques.

Mais quelle digression, chère tantinette !... C'est à peine si j'ai commencé à répondre à vos questions.

Donc, le site me plaît, le château aussi, bien que son ameublement soit par trop disparate et choque le sentiment esthétique que je tiens de vous, trop de souvenirs d'Extrême-Orient, trop de luxe criard dans cette habitation austère et d'un autre temps.

Si je vous disais que mon père a installé sa chambre et son bureau d'une façon ultra-moderne ; il y a des parquets à feuilles de fougère et des plafonds à caissons ; le lit, très bas, est en loupe de thuva verni ; les fauteuils à la Deauville sont lourds, mais si profonds qu'on ne peut en sortir ; le massif bureau est en palissandre rehaussé de cuivre d'une éclatante brutalité... Vous frémissez, petite tante artiste...

Moi, je ris ; j'étais si peu habituée chez vous à de telles fautes de goût que cela en est amusant !... Cependant tout n'est pas laid, l'ensemble confor-

table est très gai, la matière des bois est belle, les marbres sont lourds et bien fouillés... je l'ai dit à papa quand il m'a demandé mon avis.

— Que veux-tu, m'a-t-il répondu, je n'ai point le goût des beautés conventionnelles, encore moins celui de la tradition... Je n'entends rien à toutes ces modes qui veulent, parce qu'une chose est ancienne, qu'on la trouve belle en dépit de ses fêlures et de ses vermoulures... j'aime ce qui est correct, intact, gai et confortable, sans plus !

Et comme, un moment après, je lui vantais les charmes de la vieille église de Suz, un sanctuaire fortifié ayant appartenu aux Templiers, mon père s'est écrié :

— Un tombeau triste et froid ! Je préfère cent fois celle de Sainte-Marie.

Horriée à mon tour, j'ai protesté qu'elle était atrocement neuve et banale ; à quoi père a répondu :

— Je te le répète ! une convention, ce goût admiratif pour les vieilles choses.

— Voyons, papa, c'est vous qui parlez ainsi... vous, le propriétaire de *Saint-Bertrand* !

— *Saint-Bertrand*?... ne t'ai-je pas dit pourquoi je l'avais voulu?... Rêve de mon enfance ! vague aspiration vers la force et la domination... moyen d'affirmer la puissance de ma fortune dans un pays où je n'ai été qu'un petit miséreux... Cela te semble des sentiments de parvenu, fillette... avoue-le !... Mais, mon enfant, parvenu, je le suis, et c'est un titre dont je me glorifie ! Ne l'est pas qui veut, parvenu !

J'en ai convenu aisément ; vous connaissez mes idées très modernes, tantinette, et mon admiration profonde pour les triomphateurs.

Atavisme ! atavisme ! voyez-vous !

— Parvenus?... a-t-il continué, cela ne nous a pas empêchés, Darrens et moi, de faire, durant la guerre, notre devoir à la façon des plus grands seigneurs... lui, comme lieutenant de chasseurs alpins, moi comme simple billin... Mon jeune ami y a laissé deux doigts, et moi j'ai été assez amoché pour être réformé... Heureusement que ma robuste constitution a réagi contre un état devenu, un moment, inquiétant...

Je savais tout ceci, mais je n'en ai pas moins éprouvé un vif plaisir à constater que mon père est patriote et qu'il en tire quelque vanité...

Mer la musique... Je n'en ai nulle envie, mais mes tentatives de travail sont mal encouragées.

Vous me demandez, chère tante, de ne pas abandon-

Pour mon père, la musique est un bruit quelconque, pas plus désagréable qu'un autre; pour ma belle-mère, cela la trouble et la fatigue. Alors, je joue de mon violon, en sourdine, comme honteusement, et j'ai repris mes crayons, je dessine aux trois couleurs, j'ai même osé quelques aquarelles, les beaux sites abondent, comme bien vous pensez.

Puis, enfin, je lis, je lis beaucoup, la pâture ne manque pas, on reçoit ici force journaux et quelques très bonnes revues... Entre nous, je crois bien que, hormis Darrens et moi, personne ne songe à faire sauter les bandes, couper les pages. Mon père n'a pas le temps. Sa femme, cela ne l'intéresse guère.

Des excursions?... nous n'en avons point fait encore; papa en a le goût cependant, mais plus en homme de sport qu'en amateur de la belle nature, inutile de vous le dire... En cela encore combien je me sens différente de lui!...

J'aurais encore, chère petite tante, mille riens à vous dire, mais le gong annonce le déjeuner, par hasard à l'heure aujourd'hui... il est vrai que M. Bernard Darrens est des nôtres... il y avait bien longtemps qu'on n'avait eu le plaisir de le voir!... Hier soir, par exemple, où il prit congé entre onze heures et minuit... et encore père prétendait le retenir... Il y a des moments où je trouve qu'ils abusent... tous... l'invité et ses hôtes!...

Si ce monsieur avait pour deux sous de coquetterie, il mettrait, me semble-t-il, un peu plus de parcimonie à se montrer, tout au moins quand je suis là, car enfin il devrait bien comprendre...

Ce n'est pas qu'il me soit absolument insupportable... mon Dieu! non! Je lui reconnais deux qualités : il est intelligent... et réservé! je veux dire qu'il ne fait étalage ni de son esprit, ni de ses connaissances... Il parle fort peu, ce qu'il dit est presque toujours bien.

Mais que vais-je vous conter là, tantine! Comme tout cela doit peu vous intéresser! Vite, je vous quitte!... Au revoir!... au revoir!... vous deux près desquels va si souvent mon cœur!

Votre NYSETTE.

Tandis que les quatre convives, perdus dans la vaste pièce, appréciaient l'excellence d'un déjeuner dont les truites du Gave n'étaient pas le moindre régal. Denise, très en train, parla de son admi-

ration pour le pont Bonaparte jeté sur le Gave à 80 mètres de hauteur.

— Hier soir, expliquait-elle, alors que déjà les ombres du crépuscule enveloppaient la vallée de voiles mauves et que le soleil éclairait encore les cimes, il était particulièrement intéressant... je veux le peindre avec cet éclairage.

— Vous êtes artiste... et romanesque, Mademoiselle ! remarqua alors Bernard Darrens de sa voix basse et légèrement ironique.

La jeune fille le regarda avec assez d'impertinence et ne répondit pas tout de suite, puis, se décidant enfin :

— Romantique?... certes pas !... je laisse cela au XIX^e siècle, il a vécu le romantisme... Artiste, hélas ! non, tant qu'à mes facultés d'exécution... mais j'ai certainement le goût des choses harmonieuses et belles, tout en déplorant de ne pas savoir les rendre comme je les sens.

Le jeune homme riposta vivement :

— Mais vous avez du talent au contraire, Mademoiselle, vous dessinez fort bien.

— Qu'en savez-vous ? jeta-t-elle.

Le visage brun de Bernard se colora faiblement :

— Vous aviez, l'autre jour, laissé votre attirail de peinture dans le vestibule, avoua-t-il ; je me suis permis d'entr'ouvrir, puis de feuilleter l'album ; tout d'abord, j'ignorais que ce fût là votre bien et votre œuvre... dans la suite, je me suis trouvé indiscret...

— C'était une indiscretion, en effet ! lança Denise, sans qu'on pût savoir au juste si elle plaisantait ou si elle était sérieuse.

Le maître de céans expliqua aussitôt :

— Il faut bien te dire, Nysette, que Bernard est l'enfant gâté de la maison et se considère ici comme chez lui.

Le visage de la jeune fille exprima clairement que « cela se voyait », mais elle n'ajouta rien.

Ce fut sa victime qui répondit, avec une certaine bonhomie, que les enfants gâtés et particulièrement les vieux enfants gâtés ne se doutent jamais à quel point ils le sont.

— Il faut souvent, ajouta-t-il, qu'une présence...

Et comme il s'arrêtait, cherchant une épithète :

— Vous alliez dire « étrangère », Monsieur, remarqua Nysette, non sans une certaine complaisance.

— Mademoiselle, il ne me serait jamais venu à l'idée de vous considérer comme telle chez votre père... ce serait trop grossièrement stupide de ma part. Je pensais seulement : présence inhabituelle... peut-être aussi... moins indulgente...

Il avait prononcé ces dernières paroles avec son calme coutumier, à peine teinté d'une légère mélancolie.

Denise se mordit les lèvres, tandis que Mornacq intervenait avec sa rude bonhomie :

— Ah çà ! allez-vous continuer à vous houspiller ainsi l'un et l'autre, moi qui rêvais de faire de vous une paire d'amis... A vos âges, on se lie facilement, que diable ! si encore vous n'en étiez qu'à vous traiter de Monsieur et de Mademoiselle... mais, avec toutes vos cérémonies, vous n'en arrivez pas moins à vous dire des choses désagréables.

Darrens ne broncha pas, tandis que Denise éclatait de rire.

— C'est pourtant vrai, convint-elle. Bah ! de la discussion jaillit la lumière.

— Mais pas de la querelle.

Et, prenant sa fille à partie :

— Nysette, aurais-tu hérité de mon détestable caractère ?

— Je le crains, mon père !

— Eh bien ! tâche de te corriger tant que tu es jeune, car il y a des moments où, tel que tu me vois, je me sens haïssable... demande plutôt à ta belle-mère.

Celle-ci, fort troublée, balbutia quelques paroles d'indulgence, tandis que Denise, un peu confuse, convenait que, chez tante Cécile, elle passait bien pour être très indépendante, mais tout de même...

— Pas querelleuse, n'est-ce pas, mon méchant Nizou ? dit M. Mornacq, maintenant disposé à l'indulgence.

Et souriant à sa fille qui avait l'air vraiment gênée :

— Tu vas faire de louables efforts pour ne pas ressembler à ton père?

— Oui, papa, fit-elle avec soumission.

— Tu ne te disputeras plus avec Bernard?

Les yeux de la jeune fille pétillèrent de malice.

— Si, papa!

Il y eut de la part de Liliane un geste de protestation violent, tandis que Darrens se tenait coi, et que Mornacq se récriait :

— Comment, « si, papa »?

Tout à fait revenue à son aise, Nysette expliqua :

— J'aime mieux vous laisser sans illusion... Je ne crois pas avoir ce qu'on est convenu d'appeler un mauvais caractère, mais il est certain qu'ici je me sens d'humeur batailleuse...

— C'est moi qui vous inspire, Mademoiselle? demanda alors Bernard de sa voix calme.

— Peut-être! lança-t-elle, mais je dois convenir que vous êtes d'une patience admirable.

Il hocha la tête avec l'air de dire : « C'est toujours ça ».

Mornacq, cependant, riait en recommandant à sa fille :

— Tâche de ne pas en abuser, au moins...

— Je ne promets rien, déclara-t-elle, l'air toujours froncé.

Liliane, qui, au milieu de toutes ces escarmouches, n'avait guère parlé, tenta une diversion timide :

— Tu es musicienne aussi, Denise ; il me semble qu'une ou deux fois déjà les sons plaintifs d'un instrument inconnu sont venus jusqu'à moi...

— Ah! vous m'avez entendue? Eh bien! oui, je manie un peu l'archet.

— Il faudra nous donner un échantillon de ton talent...

— Oh! non!... je n'ai personne pour m'accompagner... et le violon tout seul est chose détestable.

— On dirait un chat qui miaule, n'est-ce pas? fit l'ingénieur profane ; mais, avec le piano, ce doit être mieux... J'y pense, Bernard, tu joues, toi!...

je me souviens avoir fait porter un piano, à ton intention, dans ta garçonnière.

— Je joue un peu, à mes heures, oui, mon oncle, fit le jeune homme, tandis que Nysette le regardait avec une telle surprise qu'il ne put s'empêcher de dire :

— Cela a l'air de vous étonner que j'aime la musique, Mademoiselle.

— Que vous en fassiez surtout, je n'aurais jamais cru...

— Que je puisse m'intéresser à autre chose qu'aux affaires?...

Elle fit signe que oui, en riant.

Déjà elle se montrait sinon plus amène, du moins un peu moins affirmée dans sa volonté de lui être désagréable, car elle s'en voulait un peu de son attitude, alors que, par nature, elle n'était point méchante, mais c'était plus fort qu'elle : dès le premier jour, elle s'était sentie prévenue contre ce jeune homme, elle l'accusait de se prêter volontiers à un complot tramé contre sa liberté... Pour une raison qu'elle ne devinait pas encore, Liliane voulait le lui faire épouser... alors que, de son côté, M. Mornacq serait enchanté de le voir devenir un peu plus sien... Eh bien ! cela... elle ne le voulait à aucun prix ! elle entendait choisir elle-même l'élu de son cœur. Ce garçon-là n'était pas du tout son type, il suffisait d'ailleurs qu'il soit le parent de Liliane pour qu'elle se méfie, et puis... elle lui faisait grief de tout, jusqu'à sa placidité qui l'exaspérait.

Pour oublier qu'il était là, elle essaya d'exploiter le sujet de conversation commencé en ne s'adressant qu'à son père.

— Personne n'a donc été musicien dans votre famille, papa ? demanda-t-elle.

— Si, la sœur de ma mère, tante Nadette, avait une voix admirable ; je me rappelle que, quand j'étais tout petit, elle faisait les soli à l'église et dans les processions... elle n'avait certes jamais travaillé sa voix, et faisait la chose tout simplement... elle chantait comme elle priait, ingénu-

ment... Elle ne chante plus, car la voilà devenue vieille, mais quelle belle âme c'est encore !

Denise écoutait parler son père avec une attention si soutenue qu'elle ne s'aperçut pas du changement de physionomie de sa belle-mère : le visage de celle-ci s'était soudainement contracté, sa moue dédaigneuse, ses sourcils rapprochés lui donnaient une expression de dureté inaccoutumée.

— Tante Nadette..., reprit Denise, ce nom fait tout à coup surgir en moi une confuse image...

— Celle d'une humble vieille fille, vêtue comme une religieuse sécularisée, et dont certains osèrent railler la tenue modeste, le manque d'usages mondains et l'extrême timidité. Moi, je ne sais qu'une chose, c'est qu'unissant ses efforts, ses sacrifices à ceux de ma mère, demeurée veuve toute jeune, elle put, à Suz même, grâce à un petit magasin de papeterie, souvenirs du pays, lainages pyrénéens, contribuer à me faire élever et instruire ; je lui dois, en partie, d'avoir réalisé quelque chose dans la vie.

— Ah ! je comprends que vous n'avez pu oublier de tels bienfaits... mais pourquoi ne m'avoir jamais fait connaître cette respectable parenté ?

Le visage de l'industriel s'éclairait de satisfaction à voir sa fille ne pas renier son passé.

— L'occasion ne s'en est pas présentée, ma petite fille, puis je craignais qu'elle ne t'intéresse pas... vous êtes si différentes...

— Ce n'est pas une raison ! Où habite-t-elle ?

— A Lourdes.

— J'irai la voir.

A ce moment-là, Liliane ne put s'empêcher d'intervenir pour dire que Denise ne trouverait certainement pas beaucoup d'agrément dans la société de cette vieille fille ignorante et superstitieuse.

— Ou avez-vous pris vos renseignements ? coupa Michel Mornacq, la voix dure ; tante Nadette a toujours eu pour elle la science d'être bonne et de bien remplir sa vie, c'est une rude supériorité sur ceux qui n'ont jamais su employer leur temps, et sa piété un peu naïve, peut-être, n'a rien à voir avec la superstition... Elle a la foi du charbonnier,

ce dont je l'envie... Nous irons la voir ensemble, oui, Nysette, et tu jugeras par toi-même. Ta mère, une grande dame, certes, et d'une des meilleures familles du Bourbonnais, l'avait aimablement accueillie, sachant bien tout ce que je lui devais... La véritable distinction est simple et avenante, d'ailleurs.

Il y eut un silence gêné ; évidemment, ces dernières paroles, prononcées sur un ton presque agressif, étaient une leçon donnée à la vaine Liliane.

Le repas terminé, sans attendre qu'on eût servi le café, M. Mornacq, l'air excédé, quitta le salon, tandis que sa femme, en dépit de ses tards, gardait le visage altéré.

V

Une invitation à prendre le thé étant arrivée de chez les Saint-Bertrand, Liliane, par hasard bien disposée, décida qu'il était impossible de la refuser et de continuer à faire mener à Denise cette vie d'ermite... Elle acceptait donc, tout au moins pour elle et sa belle-fille, car les deux hommes avaient tout de suite allégué que leur après-midi était prise.

La belle *Hispano*, sous la conduite d'un correct chauffeur anglais (engagé par les soins de miss Gladys), après avoir traversé Suz et dépassé la colonne de la duchesse de Berry, s'engagea bientôt sur le pont Bonaparte, tristement célèbre par la catastrophe au cours de laquelle périrent dix-huit malheureux Néerlandais, précipités dans le gouffre, du fait d'un malencontreux coup de volant.

— Doucement, John ! commanda en anglais M^{me} Mornacq, impérieuse dès qu'elle se sentait affranchie de la tutelle conjugale, doucement ! vous savez bien que j'ai peur !

Le chauffeur freina et l'automobile avança silencieuse. On pouvait entendre, dans toute leur netteté, les bruits de l'air, des arbres et de l'eau.

— Oh ! Liliane ! que je voudrais descendre ! implora Nysette ; la lumière est si belle en ce moment.

La voiture ayant stoppé, les deux femmes allèrent s'accouder sur le parapet.

Le Gave, à quatre-vingts mètres de profondeur, glissait en une sorte de limpidité tumultueuse : on eût dit qu'il obéissait à l'appel d'une lointaine chute d'eau. Blanche et lumineuse comme l'acier, là où le soleil la frappait, l'eau devenait d'un vert profond quand elle passait à l'abri des grands arbres ; au centre même du pont, le lit rocheux formait entonnoir, et l'ombre y semblait éternelle... insondable.

— Effrayant ! murmura M^{me} Mornacq en frissonnant. Quel saut dans l'éternité...

— Oui, répondit gravement Denise. J'avoue n'avoir aucun goût pour les situations brusquées et imprévues... Je ne redoute pas la mort, mais j'aime autant la voir venir.

— Pas moi ! oh ! pas moi ! protesta la femme de l'ingénieur, le visage convulsé.

La jeune fille la regarda étonnée.

— Pourquoi, Liliane ? demanda-t-elle avec douceur.

Elle répondit âprement :

— Parce que j'aime encore la vie... que j'attends encore d'elle des compensations... et qu'enfin je n'ai pas assez confiance en Dieu... N'a pas la foi qui veut, sais-tu bien !...

— L'avez-vous cherchée ?

— Oui !... en des heures de détresse... et jamais je n'ai été exaucée, entends-tu ?... jamais !... Aussi, je me demande pourquoi je redoute tant la mort !... je devrais la souhaiter pour moi... surtout pour lui... mon pauvre enfant ! Sa petite sœur n'est-elle pas plus heureuse que lui ?...

Maurice, sans doute, elle parlait de Maurice !... C'était lui, l'infortuné, dont il ne fallait jamais prononcer le nom, même pour demander en quel préventorium il se trouvait, ni comment il allait. D'ailleurs, vite, pour éluder toute question, madame Mornacq poursuivit :

— Oui, avec notre petite Mathé, le bonheur s'en

est allé... je n'ai plus que de tristes perspectives devant moi...

La pauvre femme eut un gémissement de bête traquée. Un instant accablée, elle se pencha, les yeux perdus dans le vide.

Denise la contemplait avec une infinie pitié que, sans nul doute, elle n'allait plus tarder d'exprimer, quand Liliane, redressant son buste élégant, s'écria :

— Allons, il n'est ni l'heure, ni l'endroit de parler de tout ceci ! En quel état vais-je arriver chez les Saint-Bertrand !...

Déjà elle se dirigeait vers l'auto et, à peine assise, parmi les coussins soyeux, ayant donné l'ordre de rouler, elle se saisit de son sac à main, chercha sa glace, son bâton de rouge, sa poudre rose. Avec stupeur, Nysette vit cette mère, tout à l'heure désolée, maquiller son visage défaits, à ce l'unique souci de plaire, tout au moins de ne pas paraître en infériorité.

Alors, pour ne pas garder un silence qui aurait pu avoir l'air d'un blâme, la jeune fille posa quelques questions concernant les Saint-Bertrand ; avec complaisance, Liliane y répondit :

Le père de Vivien, un de ces inactifs, nombreux à la fin du siècle dernier, avait perdu sa fortune personnelle au jeu et dévoré une partie de celle de sa femme, une Lorraine, orpheline sans beauté, épousée pour sa dot. Cependant, engagé volontaire pendant la guerre, il était mort courageusement, faisant bien son devoir, laissant aux siens le souvenir d'un héros ; on ne prononçait plus son nom qu'avec respect, les larmes aux yeux. Sa mère, la comtesse Viviane, gracieuse dame, orgueilleuse, autoritaire, imposante, commandant en souveraine au chalet *Sylvabelle*. Très amie de ses aises, n'acceptant pas la ruine, elle avait installé dans sa belle villa, munie de tout le confort moderne, une sorte de pension de famille, où ne venaient que des étrangers fortunés.

Aussi vivait-elle dans une large aisance, laissant à sa belle-fille, silencieuse et affairée, le soin de maintenir la bonne renommée de la maison, le

bien-être de tous, dans un milieu où elle jouait vraiment le rôle de gouvernante effacée.

— Mais, dans tout cela, quelle est donc l'attitude du fils ? demanda Denise un peu interloquée.

Liliane eut une moue.

— Il est inspecteur d'une petite Compagnie d'assurances régionale, il voyage beaucoup ; lorsqu'il rentre ici, il promène avec complaisance les hôtes de son aïeule dans une citroën, achetée pour ses tournées.

— Sans grande ambition, alors ?...

— Surtout, je crois, très inféodé à sa grand'mère qui n'aime guère que lui... après elle ! et ne veut pas le voir s'éloigner. Il a été habitué, dès l'enfance, à plier devant elle et n'oserait point aller contre sa volonté.

— Est-ce que mon père n'aurait pu trouver une situation à ce jeune homme, lui qui a tant d'affaires dans la région ?... Après tout, ce garçon ne doit guère être son type, je le comprends !

— Il l'ignore surtout ! A part une visite d'arrivée où nous n'avons pas été reçus, il n'est plus jamais venu chez les anciens maîtres du château, les actes d'achat ont été passés par l'intermédiaire du notaire.

A cet instant, l'auto vira et, par un large portail ouvert, pénétra dans un jardin anglais, de dimensions modestes, mais bien tracé, on s'arrêta devant un perron encadré de lauriers-roses et d'orangers en caisses.

La villa était avenante ; les pièces claires et meublées avec un goût charmant impressionnèrent Denise très favorablement.

M^{me} Odile, qui les reçut tout d'abord, lui plut avec sa simplicité et son air affable ; quant à la douairière, que ses soixante-douze ans avaient à peine elleurée, elle se montra gracieuse, condescendante, avec ce rien de hauteur inhérent à un caractère dont l'âge et l'adversité n'avaient pu altérer la morgue ; elle avait dû être très belle, conservait une taille imposante et portait sans ridicule une robe d'été couleur de violette, faite par le bon faiseur et qui lui seyait à ravir. Laisant sa

La fille faire les honneurs d'un thé servi avec élégance, elle accapara tout de suite M^{lle} de Naq, l'interrogeant sur ses impressions d'arrivée, sa vie passée, ses goûts, ses talents, puis, satisfaite sans doute, de ce sommaire examen, elle parla à son tour, faisant preuve d'une véritable érudition sur les curiosités archéologiques de ces contrées pyrénéennes dont elle vanta aussi les beautés naturelles.

Nysette, toujours avide de s'instruire, était une auditrice de choix, avec modestie, mais intelligence, elle se montra digne de l'intérêt qu'on lui témoignait, vraiment, l'entrevue très cordiale n'aurait pu laisser que des souvenirs agréables à la jeune fille, sans l'arrivée de nouveaux visiteurs qui s'annonçaient bruyamment, à grands renforts de klakson et de trompe.

Et tout d'abord, ce fut le jeune comte Vivien qui parut, vraiment beau garçon en son costume de sport gris clair. Il se montra gracieusement courtois, enjoué et simple comme sa mère.

Denise remarqua combien, avec sa belle taille, son fier visage de gentilhomme, il rappelait son aïeule, cependant ses yeux bleus reflétaient plus de douceur et de placidité, presque des yeux d'enfant, qui donnaient à ce visage d'homme un charme incontestable, mais aussi un peu de mièvrerie et de puérilité, le sourire timide était parfois comme irrésolu.

Ces nuances-là, Denise ne les releva pas tout de suite. D'ailleurs son attention fut vite retenue par une femme qui paraissait : jolie, sans nul doute, malgré des traits un peu durs, mais éblouissante par son teint d'une blancheur mate que ne relevait aucun fard, ses cheveux d'un blond cuivré et ses grands yeux d'un vert étrange, incontestablement beaux ; elle était de taille moyenne, avec un léger embonpoint savamment corrigé par les couleurs sombres d'un tailleur bleu en jersey, impeccable de coupe.

« Jeune ? se demandait encore Nysette... Entré vingt-huit et trente ans, mais avec l'assurance et l'aplomb d'une femme expérimentée et sûre d'elle-même.

— M^{lle} Dolorès Enrico! présenta la comtesse, notre hôte depuis le début de la semaine, et qui, nous l'espérons bien, fera un long séjour ici, ainsi que sa jeune cousine et l'oncle de cette dernière, Master Charly Louchett.

L'étrange Américaine, Denise devait l'apprendre par la suite, fille d'un Cubain et d'une Newyorkaise, après avoir gratifié M^{lle} Mornacq d'un salut bref, accourait vers Liliane, la main tendue, disant avec toute la cordialité possible :

— Vous me voyez ravie, car voici un cas où les présentations deviennent tout à fait inutiles... Que je suis donc heureuse de vous retrouver, chère madame Mornacq!

Et s'adressant à la comtesse pour lui expliquer les causes de sa joie :

— Nous sommes de vieilles connaissances, M^{me} Mornacq et moi. D'abord à Luang-Prahang, la charmante capitale du Laos, nous nous sommes souvent rencontrées dans le monde, puis le même transatlantique nous a tous ensemble ramenés dans la vieille Europe... Mr Charley Louchett est un grand voyageur et nous entraîne dans son sillon, Dody et moi.

A ce moment, par hasard, Nysette regarda Liliane ; elle fut frappée par l'altération de son visage ; sous le rouge du maquillage, son teint était devenu blême, ses yeux exprimaient l'angoisse, ses lèvres tremblaient.

Elle fit un effort, cependant, pour se ressaisir et demander à l'étrangère si elle était depuis longtemps dans la région, à quoi l'autre répondit qu'elle avait passé le mois dernier à Biarritz où elle avait même eu le plaisir de rencontrer souvent l'aimable M. Mornacq.

— Il ne vous l'a donc pas dit? interrogea-t-elle, un peu narquoise.

Liliane eut un geste d'indifférence voulue.

— Si, sans doute, répartit-elle, mais je l'aurais oublié...

— Oh! ce n'est pas très aimable pour moi, ce que vous prétendez là, riposta l'étrangère avec un rire forcé.

Heureusement qu'à ce moment même arrivaient Mr Louchett et sa nièce ; on refit les présentations ; M^{me} Mornacq, qui semblait avoir retrouvé tout son calme, reprenait une attitude enjouée et acquiesçait à l'enthousiasme de la brillante Dolorès qui décrivait, avec une certaine emphase, les charmes de la capitale laotienne.

— Mystérieuse cité, disait-elle, dont les multiples pagodes, aux campaniles légers, se cachent parmi les cocotiers, les aréquiers, les flamboyants qui ceinturent aussi les rizières d'un vert intense ou d'un or pâle, suivant les saisons.

Sous sa parole imagee, l'étrangère ressuscitait les bonzes aux costumes chatoyants, les bonzillons grandissant à leur ombre ; le marché du Passage des Eléphants, cette rue animée où circulent les Klas, petits et chétifs, les Lus à l'air timide, et les Laotiens d'un physique plus avantageux qui débitent de courtes vestes en brocart de Siam, des couteaux à manche d'argent, de multiples amulettes, ou des bijoux en filigrane d'or ; tandis que les Chinois, aux visages de vieilles femmes, vendent des boîtes de laque, du thé et surtout de l'opium.

Dolorès Enrico s'exprimait en un français très pur, à peine teinté d'un accent qui ajoutait une séduction nouvelle à cette jolie fille ; elle montrait toute la décision et l'allant de l'Anglo-Américaine et gardait le charme enveloppant, le sourire ensorceleur des Espagnoles nées à Cuba.

Denise l'écoutait avec un intérêt passionné, frappée par les images évocatrices, les phrases nettes qui donnaient, aux auditeurs de cette charmense, une idée exacte des choses qu'elle voulait décrire ; et depuis l'instant où M^{lle} Enrico avait réalisé qui était son interlocutrice, elle ne ménageait point les frais d'amabilité, sans doute pour faire oublier son salut protecteur de l'arrivée.

— Oh ! que c'est amusant, fit-elle, l'air ravi, de penser que cela vous intéresse, mademoiselle Mornacq ! mais je me ferai un plaisir de vous montrer mes albums bourrés de photos et même de croquis, je vous communiquerai mes notes recueillies au

cours de mes excursions dans le pays de ces gracieux Laotiens qui donnent à manger aux oiseaux du ciel, et poussent la mansuétude jusqu'à vouloir être gouvernés par deux rois à la fois, alors que les peuples d'Europe n'en supportent plus aucun...

Elle riait en lançant cette boutade, et comme M^{me} Mornacq se levait pour prendre congé :

→ Déjà! s'exclama-t-elle. Vous êtes cruelle de nous priver si rapidement d'une aussi charmante compagnie... mais je me vengerai en allant vous réchauffer à *Saint-Bertrand*, que je meurs d'envie de visiter dans ses plus petits détails.

Liliane put se maintenir impassible et demanda d'une voix calme :

— Vous pensez donc prolonger votre séjour ici, Mademoiselle?

— Mais oui... durant quelques semaines, tout au moins. Mr Charley et ma cousine partagent mon enthousiasme pour ce coin pittoresque et si reposant surtout. Maintenant que nous avons retrouvé des relations agréables, ce serait désolant de s'en aller.

M^{me} Mornacq ne répliqua que par un sourire équivoque à cette déclaration enthousiaste. Après avoir pris gracieusement congé de tous, elle regagna son auto, suivie de Denise.

— Ah! mais voilà une visite peu banale, déclara la jeune fille, la grille à peine franchie... Cette Américaine n'est pas seulement originale, c'est encore une femme érudite et intéressante.

— Tu trouves? riposta Liliane la voix sèche.

Puis, portant sa main fluette à son front :

— Cette visite m'a excédée, dit-elle, la voix plaintive, j'ai été prise subitement d'une migraine intolérable... moi qui allais si bien!...

Et comme l'auto se remettait en route, la pauvre femme, l'air vraiment épuisée, appuyant sa tête au capiton, ne dit plus mot durant les quelques instants que mit l'auto à regagner le manoir.

Arrivée sur le plateau, il fallut quérir les Laotiens et un pousse-pousse, Liliane se déclarant incapable de gravir à pied la pente rapide qui menait au château même.

Naturellement, l'ascension fut encore assez longue, ce qui permit à Bernard Darrens, dont cependant la *torpedo* légère avait atteint le garage, bien après l'*Hispano*, de pénétrer dans le vestibule au même temps que Denise et sa belle-mère.

Celle-ci demanda impérieusement l'aide de son neveu pour gravir l'escalier ; la jeune fille les suivait à faible distance, et ne put s'empêcher d'entendre ces paroles qui la frappèrent de stupeur :

— Bernard !... le savais-tu ? elle est ici, et pour longtemps ! Tu le vois, je n'exagérais pas le danger.

L'ingénieur protesta, la voix calme :

— Eh bien ! eh bien, je ne vois pas là de quoi s'affoler, Liliane, les Pyrénées sont à tous les touristes, voyons... et puis rien ne t'oblige à la recevoir.

— Ah ! ne crains rien ! elle s'est déjà invitée, il faudra la subir...

— Nous la subirons, tu verras que ce ne sera pas si terrible...

— Oh ! d'ailleurs, tu as raison ! ce n'est pas là qu'est le danger... n'a-t-elle pas eu le courage de m'avouer cyniquement qu'à Biarritz...

Ici, volontairement, Denise ralentit le pas, redoutant d'entendre prononcer le nom de son père.

« Encore un envers pénible de ce décor luxueux qui nous entoure, songeait-elle.

« Voilà un nouveau mystère à ajouter à celui du jardin clos.

« Mon Dieu ! que tout cela est compliqué ! Que suis-je destinée à voir ici ?... »

Et, le cœur angoissé, Nysette regagna à son tour son appartement.

VI

— C'est curieux que ce soient ceux qui n'ont rien à faire qui se montrent toujours en retard, gronda Michel Mornacq en pénétrant dans la salle à manger où se trouvaient déjà Denise et Bernard.

S'adressant, la voix rude, à un des serviteurs laotiens :

— Theng ! va savoir pourquoi Madame n'est pas encore descendue.

L'indigène revint au bout de quelques secondes, expliquant que « Maîtresse souffrante ne descendrait pas ce soir ».

Les sourcils du châtelain se rapprochèrent, donnant à son visage une expression courroucée.

— Encore ! toujours donc ? gronda-t-il sourdement.

Et se retournant vers sa fille :

— Je croyais que vous aviez été chez les Saint-Bertrand, toutes deux, aujourd'hui ?

— Nous y sommes allées, en effet, mon père ; et c'est justement ce qui a fatigué Liliane.

M. Mornacq haussa les épaules.

— Fatiguée ! murmura-t-il... Un quart d'heure d'auto à l'aller, autant au retour..

— Ce n'est certainement pas cela qui a été le plus surmenant, insinua alors Bernard, silencieux jusque-là.

— Il y avait donc beaucoup de monde, à la villa *Sylvabelle* ?... Conte-nous alors ta visite, Nysette, ce sera une diversion.

Et, tout simplement, Denise donna ses impressions, plutôt favorables, sur les anciens châtelains ; tandis qu'elle parlait de Vivien, les yeux de son père, et peut-être plus longuement encore ceux de Bernard, demeurèrent curieusement attachés sur elle. Mais elle n'y prit point garde, préoccupée de l'effet qu'elle allait produire en jetant le nom de cette Américaine dont la vue avait incontestablement bouleversé Liliane.

Et voici qu'à ces mots enfin tombés de ses lèvres : « Dolorès Enrico », le visage de l'ingénieur se colora légèrement, il eut, l'espace d'un éclair, l'air confus d'un enfant pris en faute, puis, se ressaisissant aussitôt, il dit, l'air détaché :

— Tiens, la belle Lola est donc déjà arrivée ?...

— Je croyais que vous l'aviez récemment vue à Biarritz, mon oncle ? lança impitoyablement Bernard.

L'ingénieur dévisagea son neveu, l'air à la fois outré et étonné de cette attaque directe.

— Te voilà au courant de bien des choses, toi qui n'assistais pas à la visite.

Mais, aussitôt, Denise, sentant gronder l'orage, parla des Louchett.

— Elle est gentille, cette petite Dody ? demanda-t-elle.

— Une franche créature, excessivement sportive et sans imagination, ce qui n'est pas toujours un mal... une enfant gâtée qui a gardé le cœur pitoyable...

— Ét ce Master Louchett ?

Darrens, de sa voix incisive, expliqua :

— Lui, un personnage de vaudeville, qui se souvient de ses origines françaises et méridionales, au demeurant un bon garçon qui, je ne sais pourquoi, a voulu américaniser son nom. Louchett était, il n'y a pas longtemps encore, Louchet... Il incarne d'ailleurs admirablement le type de Yankee arrivé : visage rasé et plein, mine rubiconde, longues dents enchâssées d'or, ventre rebondi et la mine satisfaite de celui qui est décidé à prendre la vie du bon côté... une fortune magnifique, d'ailleurs réalisée grâce à une marque de cirage heureusement lancée...

Michel Mornacq écoutait sans mot dire ; son front orgueilleux de vainqueur restait barré d'un pli soucieux, tandis que ses yeux gardaient une expression farouche.

Comment Denise, après un silence, osa-t-elle, à ce moment-là, lancer les mots qui brûlaient ses lèvres :

— Et Dolorès Enrico?... que pensez-vous d'elle ?

Cette question pouvait s'adresser indifféremment à l'un des deux hommes présents.

Darrens allait répondre, mais le châtelain lui coupa la parole :

— Ce que j'en pense ? beaucoup de bien ! affirmait-il la voix nette ; c'est une femme instruite, intelligente, intéressante et fort jolie, ce qui ne gâte rien !

— Oh ! jolie ! pas absolument, protesta Nysette,

elle a un profil trop dur et son sourire est plus spirituel que tendre ; mais je reconnais qu'elle a du chic et beaucoup d'éclat... elle doit posséder une volonté de fer et aussi une certaine adresse... tenez, par exemple, elle sait admirablement mettre en valeur ses dons intellectuels...

— Au demeurant, médiocrement sympathique, déclara hâtivement Bernard.

Sous les apparences du plus grand calme, Mornacq maintenant ironisait, affectant un air léger, tout en suçant ses fraises.

— Comme cette jeunesse nouvelle est donc impitoyable ! Tout le monde, à la vérité, n'est pas comme certain personnage de ma connaissance, une sorte de chartreux laïque ou d'ascète sans piété... cela, à force de méfiance, de scepticisme... Mieux vaut, vraiment, conserver, même quand on a des cheveux blancs aux tempes, quelques folles illusions... quitte à les perdre une à une...

— Croyez-vous ? rétorqua le jeune homme. Moi, j'ai le culte du réel... c'est-à-dire de la vérité !... mais, puisque c'est pour moi que vous venez de parler, laissez-moi vous dire, Mornacq, que vous vous trompez si vous croyez que je n'ai jamais eu d'illusions... Jusqu'à ce jour, du moins, j'avais eu celle de l'amitié.

Le châtelain se leva furieux.

— Est-ce à dire que, ce soir, tu te sens devenu sceptique ?... Il t'en faut peu, mon cher !...

Et il fit quelques pas dans la direction de son bureau, situé du côté opposé au salon ; puis, s'arrêtant brusquement, comme ayant réfléchi, il se retourna vers la grande table où, sous le lustre électrique, resplendissaient les fleurs rares, les cristaux, l'argenterie, et laissa tomber d'un ton calme, presque doux :

— Viens me rejoindre, Bernard, j'ai besoin que tu me rendes compte de l'emploi de ta journée.

Et à sa fille qui s'était levée pour l'embrasser :

— Bonsoir, enfant, excuse-moi de te laisser seule, mais j'ai des questions importantes à régler avec Darrens.

Timidement, Denise demanda :

— Donnez-moi, au moins, l'adresse de tante Nadette, je voudrais aller la voir demain.

— Vraiment, tu désires toujours faire sa connaissance ?

— Plus que jamais !

— C'est bien, cela. Convenu alors ! Avant de me coucher, j'irai te porter un mot pour elle... mais par quel moyen comptes-tu aller à Lourdes ?

— Le train !... puis encore le train !...

— L'as des plus commodes, et quand il y a deux autos dans une maison...

Et s'adressant à son neveu :

— Bernard, ne dois-tu pas te rendre à Pau, demain, voir où en est la construction du Palace ?

— J'y vais, en effet, mais je pensais partir vers sept heures.

— Si l'heure matinale n'effraie pas Nysette, elle pourrait profiter de l'occasion...

Avec empressement, Denise répondit qu'elle acceptait, si toutefois cela ne dérangeait pas M. Darrens.

Le jeune homme s'inclina cérémonieusement, disant :

— Je serai à vos ordres à partir de sept heures, Mademoiselle !

Tandis que l'oncle et le neveu gagnaient le moderne studio, Nysette montait dans sa chambre, avec la volonté de s'absorber dans la lecture d'un livre intéressant, mais elle ne put arriver à se recueillir, sa pensée était loin de toute fiction, elle se sentait incapable d'apprécier une œuvre littéraire, tandis que tant de soucis l'assaillaient.

Décidément ce séjour à *Saint-Bertrand* n'était pas de tout repos, il lui semblait par moments vivre sur un volcan avec des menaces de catastrophes imminentes.

Ce soir, le repas avait été particulièrement pénible entre l'attitude bougonne de son père et celle de Darrens, incontestablement agressive.

La pauvre enfant demeurait consternée.

Qu'avait donc voulu insinuer ce jeune homme, à différentes reprises ? De quoi prétendait-il accuser son protecteur ?

La jeune fille n'osait pas formuler, en termes précis, la troublante idée qui, peu à peu, se faisait plus nette en elle-même.

Les paroles de Liliane, prononcées avec angoisse dans les escaliers, lui revenaient à la mémoire!... « Elle est ici... il faudra la subir... »

Évidemment c'était de Dolorès Enrico dont il était question... c'était elle que Liliane redoutait, contre cette intrigante que sa belle-mère appelait son parent à son secours.

Eh quoi?... ce serait possible?... son père?... Son père qu'en vérité elle aimait et aurait tant voulu pouvoir estimer... son père penserait peut-être de nouveau à bouleverser sa vie?... il répudierait la « remplaçante » pour satisfaire un caprice? oh! non, cela n'était pas possible, il ne lui serait pas donné de voir cette folie... son père, remarié, puis divorçant?

Et Darrens, quel était son rôle dans tout cela? Il prenait parti ouvertement pour sa parente dont il se faisait le défenseur, n'était-il pas son allié de par les liens du sang? et c'était pour cela que, spéculant sur l'amitié des deux hommes et sur leurs intérêts communs, l'astucieuse Liliane rêvait d'une union qui aurait maintenu son unique parent à son foyer menacé... M. Darrens ne ferait certainement pas une si mauvaise affaire en épousant la fille de son associé.

Mais ce garçon lui-même, d'apparence si peu sentimentale, quel mobile le poussait à accepter ce rôle? D'abord, une question d'intérêt à laquelle toute séparation porterait une sérieuse atteinte... peut-être aussi le désir d'être secourable à deux êtres qui lui étaient également chers... cela elle ne le discutait pas.

A quoi pourtant faisait donc allusion le châtelain, ce soir, en raillant l'ascète, le chartreux, le sceptique, dans lequel Bernard s'était tout de suite reconnu?

Denise n'en revenait pas. Darrens, un ascète?... Elle l'imaginait tout autre, au contraire, vivant sans aucun idéal, épris de toutes les satisfactions que donne l'argent, travaillant dans le but unique

de s'assurer une vie meilleure, spéculant peut-être même sur un projet de mariage qui pourrait, au demeurant, se réaliser et adirmerait le succès dans la sécurité.

Se serait-elle donc trompée à ce point?...

Pourtant elle devait bien s'avouer qu'en ce qui la concernait ce Darrens n'était pas ce qu'elle avait redouté tout d'abord. Dépit ou dédain, il ne lui accordait qu'une rare attention et ne semblait vouloir poursuivre en rien l'idée de ses parents... Non! ce beau ténébreux ne cherchait point à faire sa conquête et, après en avoir éprouvé un certain soulagement, Nysette en arrivait à se demander si elle n'en ressentait pas au contraire quelque léger dépit.

Mais elle se gourmanda aussitôt, se traita de romanesque et incrimina sa solitude et la tristesse de cette lamentable soirée... Un silence profond l'enveloppait; seul le murmure du Gave ou un cri d'oiseau nocturne parvenait jusqu'à elle.

Soudain, elle tressaillit. Un bruit de portes ouvertes, des aboiements joyeux venant du jardin clos lui indiquaient que miss Gladys, son repas terminé, allait donner à manger à ses pensionnaires... Quoi de plus simple que cela?...

Mais, tout de même, cette Anglaise lui paraissait plus que mystérieuse... suspecte même! Pourquoi cette consigne de ne jamais laisser pénétrer personne dans la cour réservée?... Comment, non seulement Liliane, mais son père, surtout, se prêtaient-ils à de semblables manies?

Ce soir, énervée, elle voyait maléfices en tout; elle voulut en avoir le cœur net et de nouveau interroger Liliane.

Délibérément, pour fuir sa solitude, elle quitta donc sa chambre; se dirigeant au travers de couloirs sombres et tortueux, elle gagna l'appartement de sa belle-mère et frappa un coup discret à sa porte.

Mais rien ne lui répondit qu'un murmure de voix lointaines. Alors, elle entra. La pièce vide était éclairée par la douce lueur d'une lampe qui donnait un aspect féerique aux brocatelles roses à

fleurs irisées des tentures. Par la grande baie entr'ouverte, le bruit des voix perçues tout à l'heure devenait plus distinct, sans prendre le temps de se raisonner, Denise traversa la pièce aux tapis aussi molleux que la mousse des bois, ouvrit plus grande la fenêtre, se pencha au dehors et faillit laisser échapper un cri.

Le long d'une allée ornée de fleurs et d'arbustes, trois ombres se dessinaient nettement sur le sable nu ; tout de suite, elle reconnut celle de l'Anglaise, falote et dégingandée, puis celle encore si élégante de Liliane, entourée de voile et soutenant, à son bras, un petit corps fluet, claudiquant, s'essayant à une marche hésitante... Tout de suite, elle comprit.

— Maurice ! s'écria-t-elle à demi-voix, Maurice... mon frère !... pauvre infirme !... Il est là... et on m'interdit de le voir...

Un sang'ot monta de son cœur déchiré, elle n'eut que le temps de se retirer, déjà peut-être l'avait-on entendue...

Bouleversée par sa découverte, elle rebroussa aussitôt chemin, regagna le couloir, lorsque, inopinément, elle se heurta à son père. Regrettant peut-être son humeur mauvaise, celui-ci venait prendre des nouvelles de sa femme ; quand il sut qu'elle n'était point là, il reprit son ton sarcastique.

— Et cette terrible migraine alors ?...

— Dissipée, sans doute !...

— Où est-elle donc ?...

— Dans le jardin clos... avec... avec ce malheureux enfant... Maurice.

Et, éclatant en larmes

— Moi, père, fit-elle désolée... pourquoi m'avoir caché qu'il était là, vivant sous le même toit que moi... mon frère... votre fils à vous ?... moi qui aurais été si heureuse de le connaître, de le chérir !...

Un peu interdit par cette explosion de douleur, M. Mornacq entraîna sa fille dans sa chambre et, la menant vers un divan, il s'assit à côté d'elle...

— Ne pleure pas, chérie, fit-il avec tendresse... c'est vrai que tu ne sais pas, et que tu as droit

d'en être peinée... mais écoute... Il paraît que ce malheureux enfant ne veut pas te voir... il craint la pitié... et peut-être ta raillerie, car il ne te connaît plus... Alors, redoutant que tu ne sois froissée par cette attitude, on a mieux aimé ne te rien dire... ce que j'ai blâmé sévèrement, car, si Liliane raffole des petits mystères, moi, je les ai en horreur.

Denise restait atterrée, cependant son cœur généreux trouvait une excuse :

— Il y a pour les lèvres maternelles de pénibles aveux, sans doute ! Peut-être redoutait-on mon insistance... On se forge tant d'idées quand on souffre !

— C'est égal, je n'admets pas que, dans l'épreuve, on ait recours à ces moyens tortueux, à ces complications... sentimentales ou autres... système enfantin, irritant pour un homme de ma trempe... N'était-ce pas assez de ce coup cruel du destin... la mort de notre mignonne Mathé?...

Une émotion réelle faisait trembler la voix impérieuse : ce Michel Mornacq, qui redoutait les manifestations de sensibilité, découvrait malgré lui, à cette heure, la plaie saignante de son cœur.

Denise acheva d'en être bouleversée :

— Oh ! mon pauvre papa, gémit-elle, compatissante, vous avez été, vous êtes encore très malheureux dans vos enfants... mais elle donc... Liliane, car enfin, vous, vous avez votre Nysette!...

Il répondit accablé :

— Oui, j'avais ma Nysette, et je n'ai pas su la garder ; je le sais, tes vrais parents sont les Neuvial... et ils le méritent bien d'ailleurs.

— Père, mon cœur est assez vaste pour vous contenir tous ! même lui, ce pauvre petit, pour lequel je voudrais tant pouvoir quelque chose...

— Tu es bonne, ma Nysette, soupira le tyran désarmé.

— Je voudrais l'être, mais y a-t-il vraiment des sentiments humains sans alliage ?

— Certes non ! aussi ne faudrait-il pas demander l'impossible, comme le font celles qui, pour avoir été trop gâtées, estiment que tout leur est dû...

— Il est des droits indiscutables, père, ne l'oubliez pas ! affirma gravement la jeune fille.

Mais Mornacq, comprenant l'allusion de cette phrase, voulut y couper court.

— Laissons cet augoissant sujet, fillette, dit-il en se levant. Voici donc un mot pour tante Nadette... Dis-lui que j'irai la voir quand j'aurai une minute... Pauvre vieille ! j'aimerais à la recevoir ici, en séjour prolongé, ainsi pourrais-je jouir un peu de sa présence... mais « elle a si peu l'usage du monde » !

Sous l'empire d'une irritation contenue, il prenait en disant cela une voix flûtée qui imitait celle de Liliane... puis bourru, impitoyable :

— J'ai l'horreur des esprits mesquins... des cœurs étroits !...

— Le cœur... certaines éducations l'atrophient...

— La tienne ne fut pas de ce genre !

— Vous en plaindriez-vous ?...

— Ah ! non, certes !... cependant...

Il s'arrêta, comme gêné d'exprimer toute sa pensée :

— Cependant ?... oh ! père ! quelle est cette restriction ?...

— Ton intransigeance m'effraie un peu !

Elle rit gentiment :

— Pas possible ! je ne me serais jamais cru le pouvoir de faire trembler ce terrible papa !

— Oh ! « trembler » ! le mot est un peu fort !... enfin, l'avenir nous dira bien des choses... l'avenir immense devant toi, petite fée ! pour moi, déjà bien rétréci... j'ai demain cinquante-quatre ans !

— J'entends que nous les fêtions !... n'est-ce pas l'âge de la sagesse ?...

— Impertinente !... Moi, je trouve que c'est une raison pour profiter des années de grâce qui me séparent de la vieillesse...

Puis, avec hâte, craignant d'en avoir trop dit :

— Il est tard ! à demain, enfant !

— Oh ! enfant !... savez-vous que j'ai vingt-trois ans sonnés, moi !... Tante Cécile a déjà la terreur de me voir coiffer sainte Catherine.

— Elle a raison... il faut songer à faire ta vie, ma mignonne !

— Rien ne presse... j'attends !

— Quoi?... l'amour?...

— Je ne sais!... le bonheur à coup sûr!...

— Tu vois bien, toi aussi, tu appelles le bonheur...

— Oui, mais un bonheur durable,... partagé... sacro-saint, si j'ose dire...

— Hum!... serais-tu mystique, par-dessus le marché?...

Elle resta un moment silencieuse, puis gravement :

— Je ne crois pas, père ! mais j'ai l'âme incontestablement religieuse, et je considère les liens du mariage comme à jamais indissolubles...

M. Mornaeg eut un geste désabusé :

— Je les ai souhaités tels, moi aussi... J'aurais tout accepté pour garder ta mère, continuer à vivre avec elle toujours...

Puis se levant pour couper court :

— Je ne devrais pas t'enlever tes illusions, ma petite, mais la vie, vois-tu... la vie n'est qu'une sinistre plaisanterie !

VII

Quand, le lendemain, après un voyage rapide, Nysette atteignit Lourdes, elle ne trouva point sa tante en son logis, et, après une longue attente, elle se décida à l'aller rejoindre au Calvaire, où elle était, assurait une voisine.

Quand, après un arrêt devant chaque groupe de bronze, Nysette eut atteint le sommet de la montagne, elle vit, assise sur un banc, une vieille femme qui se reposait après la rude ascension.

Une photographie, regardée la veille, lui permit de reconnaître la tante de son père en cette humble créature vêtue à la façon d'une moniale, au visage ridé, pâli, mais éclairé par deux yeux restés ma-

gnifiques. Alors, délibérément, avec toute sa grâce juvénile, Nysette se pencha vers la pauvre silhouette en disant :

— Tante Nadette, je suis sûre?

La vieille fille se troubla :

— Vous dites, Mademoiselle?

— Que vous êtes certainement tante Nadette!

Un sourire attendri erra sur les lèvres flétries.

— Quelques-uns des miens me donnent ce nom-là, en effet ; mais vous-même, mon enfant, qui êtes-vous?...

Et sa voix se faisant anxieuse, presque craintive, elle s'était levée et regardait cette élégante inconnue avec une certaine anxiété.

Alors, gentiment, se penchant vers elle, Denise l'embrassa :

— Je suis Nysette, dit-elle, la fille de Michel... Je désire passer la journée avec vous... On m'a dit que vous étiez au Calvaire, et je suis venue vous y rejoindre...

Aussitôt la bonne fille s'exclama :

— Mon Dieu ! la fille de Michel qui vient passer la journée avec moi !... mais je n'ai rien de bon à vous offrir, ma pauvre enfant... Je vais tout de suite courir au marché... A votre âge, on a bel appétit... il ne faut pas que je vous fasse mourir de faim !... Mon Dieu ! quelle émotion cela me fait de voir là... la fille de mon Michel !

— Pas besoin d'aller au marché, chère tante Nadette ! je porte avec moi des provisions ; les fermes de *Saint-Bertrand* regorgent d'un tas de bonnes choses. A onze heures, nous rentrerons et nous aurons tout le loisir de préparer notre déjeuner ensemble... oui... oui... je vous aiderai... et puis vous allez commencer par me tutoyer au lieu de me traiter en étrangère...

— Une étrangère?... ah ! non, certes, chère enfant, je ne te connaissais pas, mais chaque jour je parlais de toi à Dieu et à la Vierge Marie...

— Pourquoi ne me l'avoir jamais écrit?... cela m'eût tant fait de plaisir de savoir ça !...

Un peu de rouge anima le visage momifié :

— Hélas!... si tu es une savante, comme dit ton père... moi, je suis une pauvre ignorante.

— Ce n'est point là une raison... tante Nadette! vous ne deviez pas m'abandonner.

— L'arfois je me disais ce'la... et puis, je n'osais pas... pense donc... je fais des fautes d'orthographe, moi! mon écriture est toute tremblée... illisible, et puis je te savais si bien entortillée... sans cela, j'eusse bien trouvé le moyen de me rapprocher de toi, va! Pense quelle souffrance, pour mon vieux cœur, de ne connaître aucun des peuts-enfants de ma sœur bien aimée...

— Hélas! la petite Mathé si précocement enlevée... le pauvre Maurice en un triste état... menacé lui aussi, peut-être.

— Plus qu'on ne le croit même, d'après ce que m'a dit ce jeune Darrens...

Denise, stupéfaite, demanda à sa tante comment elle connaissait M. Darrens.

— Mais ton père me l'a présenté un jour... C'est un garçon très simple, très déferent... Quand il passe à Lourdes, il ne manque jamais de me porter un tas de douceurs, et surtout des nouvelles dont je suis si avide...

— Il est admis dans le jardin clos, lui, le jardin des ombres!...

— Tu sais, il est le parrain du petit et l'aime d'une façon toute particulière; il a même une certaine influence sur le malade, difficile à conduire, paraît-il... il faut une patience peu ordinaire pour contraindre ce pauvre enfant gâté à se laisser soigner.

— Hélas! mon père doit en manquer, je le crains!

— Ton père n'est pas un patient, en effet, mais il est surtout humilié par la vue de son enfant. De plus, l'attitude de ce petit le froisse... Maurice a la terreur de sa présence... il refuse de parler quand son père est là... Michel ne cherche plus à pénétrer dans la cour mystérieuse... il souffre de trop de façons... et c'est un cercle vicieux, car moins l'enfant voit son père, plus il se détache de lui...

— Mais, enfin, qu'a Maurice au juste ?

— D'abord, une coxalgie qui l'a tenu immobilisé dans le plâtre durant trois années... Maintenant le système nerveux est pris, ce petit a des idées fixes... des terreurs... que sais-je ? M. Darrens t'expliquerait cela mieux que moi, lui qui est si dévoué à Liliane et à son fils.

— Liliane ! elle aussi est bien à plaindre ! j'en viens à m'apitoyer sur elle... après l'avoir maudite !

— Ah ! il ne fallait pas, chère enfant !... Sait-on jusqu'à quel point elle a été responsable de certaines attitudes ?... Elevée dans le plaisir par un père volage, elle n'a point la même conception du devoir que nous...

— C'est-à-dire qu'elle n'en a aucune ! Comment s'est-elle montrée vis-à-vis de nous deux, ma pauvre tante Nadette !

— Oh ! moi, je n'attendais rien d'elle... mais toi, pauvre petit ! que serais-tu devenue sans ces bons Neuviat ? et vois comme les choses tournent !... après t'avoir éloignée, la voilà qui te supplie de venir l'aider à reconquérir son mari... lui faire aimer son foyer, car il lui échappe un peu par sa faute, ce Michel qu'elle a tant voulu garder pour elle seule !... Michel est bon ; malheureusement, il a vécu là-bas, au Laos, dans un milieu bien amoral... on ne peut subir certains contacts sans en être diminué. Cependant, je veux le croire, tout n'est pas perdu... et nous devons, toi surtout, lutter de toutes nos forces afin que ce foyer ne se désagrège pas...

— Nous devons, en un mot, faire le jeu de celle qui nous a évincées, dit Denise, le ton boudeur.

— Oui, c'est bien là notre devoir, ma petite Nysette, quand ce ne serait que pour ce malheureux enfant !...

— Pour mon père aussi, tante Nadette ! je ne veux pas le voir hors de la loi divine... Hélas ! je crains bien qu'il n'ait aucun souci des dangers dont son âme est menacée.

— Peut-être l'a-t-il plus que tu ne crois... l'empreinte demeure ! ce n'est pas en vain que sa mère

et moi avons peiné et souffert pour l'élever selon nos croyances ; seulement, que sont les timides rappels du passé pour une âme éprise de liberté et qui ne connaît que sa volonté et son bon plaisir?...

— Tante Nadette, que voulez-vous dire?...

— Je veux dire qu'un homme riche, qu'on sait ne pas être heureux, est une proie bien tentante pour des femmes avides de luxe et de respectabilité...

— Alors...

Et Denise nomma Dolores Enrico...

— J'ignore ce nom, je sais seulement que Liliane souffre, a peur..., redoute l'influence d'une étrangère qui fait mille avances à Michel... D'après M. Bernard, la jalousie la mène à faire exactement le contraire de ce qu'il faudrait pour reconquérir son mari...

— Et c'est à moi qu'elle a pensé pour la sortir de cette impasse!... Étrange, mon intervention, dans un cas aussi délicat, vous ne trouvez pas, tante Nadette?

— Je crois que tous les moyens sont bons à Dieu, ma petite. Nous vivons dans des temps extraordinaires, vraiment ; le divorce toléré, admis dans la société, crée des situations bien fâcheuses et impose aux enfants des devoirs nouveaux!

— Je ne suis pas la fille de Liliane!

— Tu es celle de Michel, et c'est pour lui surtout que je tremble, et aussi pour ce pauvre chétif enfant si révolté, si malheureux...

— Quel âge a-t-il donc, ma tante?

— Un peu plus de quatorze ans! mais, ainsi qu'il arrive souvent à ceux dont l'état physique est inférieur, son intelligence s'est précocement développée, il lit beaucoup et montre déjà des goûts très artistiques... Seulement, la tristesse l'accable certains jours, alors il n'est plus qu'une pauvre loque gémissante, pitoyable... ah! si tu pouvais quelque chose pour lui, ma fille... les jeunes s'entendent bien entre eux...

— Mais, ma tante, il ne veut pas me voir!

— Peut-être que cela s'arrangera, je compte sur toi pour améliorer tant de choses.

La jeune fille eut un sourire mélancolique.

— Nysette chez les Gentils ! c'est ainsi que l'oncle Claude a, dès le début, défini la situation... Malheureusement, Nysette me paraît très au-dessous de sa tâche... elle ne me semble pas avoir grand pouvoir... Et pourtant ! je voudrais tant leur faire du bien à tous !... Mon père ! longtemps j'ai cru à son indifférence, et ce fut la tristesse de ma vie d'enfant... Maintenant, il me semble revenir ; malheureusement, il n'y a point entre nous cette intimité que créent des années de sollicitude et de tendresse... Il me découvre tous les jours, et avec quelle surprise !... moi-même, je le connais très mal !

« Quant à Maurice, auquel j'aimerais tant me dévouer, je vous l'ai dit, il ne veut pas entendre parler de moi... et Liliare, elle, s'entoure de petits mystères au lieu de m'avouer nettement la situation...

— Et M. Darrens ?

— Oh ! lui, n'en parlons pas ! il m'enveloppe dans cet universel mépris que lui inspirent toutes les femmes.

La vieille fille demeura un instant silencieuse, puis, après avoir médité un instant :

— Je crois, Nysette, fit-elle, la voix hésitante, que tu te trompes un peu sur la nature de ce garçon : il n'est pas si mauvais, ni même si indifférent que tu le juges... Fais-en ton allié...

La jeune fille eut un geste de refus formel, mais la bonne créature ne se découragea pas.

— Si, crois-moi, tiens, parle-lui seulement de ton frère, et tu verras combien il est compatissant à ce malheureux enfant... Vois-tu, mieux renseignée, tu dois prendre courage et livrer le bon combat.

— Je serai vaincue d'avance... mes armes sont trop faibles...

— Non, tu ne seras pas vaincue, si tu mets résolument ton cœur avec toi : c'est en se donnant sans mesure que l'on obtient beaucoup.

Denise écoutait l'humble fille ; soulevée par la crainte d'un péril devenu pour elle une hantise, elle oubliait d'être timide et réservée et parlait avec

feu et conviction... « Elle devient presque éloquente », pensait Nysette avec admiration.

M^{lle} Pascapert eut-elle conscience de l'étonnement de sa petite-nièce ? Se sentant étudiée, elle devint toute rouge, reprit son air humble et, la voix plus basse :

— Tu dois me trouver bien audacieuse d'oser te donner des conseils... toi qui me dépasses tellement par ton intelligence et ton éducation...

— Mais, ma tante, vous avez l'expérience..., protesta Nysette gentiment.

— Tu veux dire un grand âge, c'est tout ce que j'ai pour moi ; seulement, sans que je sache comment, il y a dans mon vieux cœur quelque chose de très puissant, de plus fort que moi, qui m'oblige à te parler ainsi, ma fille... je crois que c'est ma tendresse pour ton père, ce Michel qui a été un peu mon enfant, autrefois, quand il était petit et que j'étais jeune ! Il a encore besoin qu'on le secoure, ce grand conquérant... Que dis-je ! il a besoin qu'on le sauve.

La bonne vieille fille pleurait presque en prononçant ces dernières paroles. Très émue, à son tour, Denise répondit gravement, lentement :

— Je tenterai tout, ma tante ! vous avez ma promesse... je tâcherai que mon séjour à *Saint-Bertrand* ne soit pas complètement inutile.

Il y eut une légère détente sur le brun visage ridé de M^{lle} Nadette, mais, de nouveau, elle sembla anxieuse :

— Denise, fit-elle, il faut que ce séjour ne soit pas trop court ; au premier échec, au moindre froissement, tu ne dois pas prendre la fuite...

Les sourcils de la jeune fille se rapprochèrent, mouvement inconscient qu'avait son père lorsqu'on prétendait lui imposer une volonté qui n'était pas sienne. Denise, longtemps délaissée, n'entendait pas, sans doute, qu'on disposât d'elle, malgré elle.

Alors, poussée par une de ces intuitions qui viennent souvent des cœurs les plus humbles, M^{lle} Nadette n'insista plus, et montrant à sa nièce le panorama qui s'étendait devant leurs yeux :

— Regarde, dit-elle affectueusement, comme la vue des belles choses est reposante! Que nos pauvres paroles paraissent donc vaines devant les beautés de la nature!... Si tu savais! il y a des jours où je ne prononce pas un mot, je médite, je prie, je contemple!... ce sont mes meilleurs jours.

L'heure en effet était charmante.

Tout au loin, la vallée où, parmi les uovers, couraient la voie ferrée et le Gave, bordé de chaque côté par un mur de pierre, taillé comme une petite falaise; il paraissait lumineux ou sombre selon la place qu'il occupait sous le soleil, mais, même à l'instant où la lumière devenait la plus vive, il gardait sa couleur changeante, bleue, presque noire au centre, vert clair dans ses eaux moins profondes.

Plus près, c'était le contraste de la ville, avec ses hôtels tout neufs et ses vieilles maisons groupées au pied du rocher qui porte fièrement les murailles grises de l'ancien château fort... Tout autour la montagne aride, enserrait le cirque; de-ci de-là, auprès des gorges, on devinait quelques lambeaux de prairies où deux, trois vaches affamées cherchaient à découvrir un semblant d'herbe fraîche. Tout en haut, la cime du pic du Gers se perdait dans des nuages floconneux.

Soudain, du clocher invisible de la basilique, un carillon égrenait, dans l'air fluide, ses notes claires, chantant l'*Ave Maria*... Ce son harmonieux ramena les deux femmes à la réalité.

— Tante Nadette, j'ai un peu faim! avoua timidement Denise...

Puis, comme pour s'excuser, car tante Nadette devait être certainement dans une de ses heures de contemplation :

— Je me suis levée de très bonne heure ce matin!...

Mais déjà la brave fille était debout, confuse et désolée.

— Ah! mais où donc ai-je la tête? pauvre ange! oui, certes, tu dois avoir faim à ton âge... voilà midi... vite, redescendons... ce n'est rien de descendre, tu vas voir comme je suis lesté...

Et, de fait, au bout de dix minutes, les deux femmes avaient rejoint la petite maison vieillotte et reluisante de propreté...

— Tu sais que ton père m'a fait mettre le gaz ! annonça M^{lle} l'ascapert avec une reconnaissance émue.

Non, Denise ne savait pas, et pour le moment s'activait aux alentours de la bourriche dont, avec précaution, elle enlevait les courroies et soulevait le couvercle.

Elle ne put retenir des exclamations de joie enfantine en découvrant le contenu.

— Tante Nadetté ! des œufs frais ! un poulet à la gelée ; un pâté de foie gras en terrine... et des fraises... et du sucre en poudre !... et des petits sablés !... nous n'avons même pas besoin d'allumer votre beau fourneau à gaz..., à moins que vous ne teniez à une omelette ?...

— Ah ! non, grand Dieu ! Nysette !

— Alors, à table ! s'écria la jeune fille, et puisque je découvre là, dans ce prodigieux panier, un précieux flacon de Sauternes, buvons à la santé de celui ou de celle qui a si judicieusement songé à réparer nos forces défaillantes.

— Je t'amuserais bien si je te disais qui cela est, fillette ! fit la vieille demoiselle en s'asseyant.

— Vous ne le savez pas plus que moi, voyons, tante, répliqua Nysette que la question semblait intéresser... Procédons par élimination, voulez-vous ?

— Eh bien ! il faut d'abord écarter Liliane, qui ne s'occupe de rien dans sa maison...

— Ça c'est vrai !

— Ton père, qui n'a point les loisirs de penser à de semblables questions...

— Encore très exact !...

— Les serviteurs laotiens, incapables de prendre une initiative quelconque et qui ne connaissent que leur train-train habituel... Il reste donc...

— M. Darrens ! s'écria spontanément Denise en devenant très rouge.

Puis, se ravisant ;

— Tout cela sont des suppositions, tante Nadette ; au fond, je vous le répète, vous n'en savez rien !

— Si, je suis sûre de ce que je vous dis ! Je reconnais sa façon d'arranger les fraises dans ces jeunes feuilles de vigne... Il m'en a porté déjà, plusieurs fois, depuis le commencement de la saison, et ne se cache point de les cueillir lui-même... tu ne saurais croire combien ce bon jeune homme est apte à faire des choses diverses...

— Il y paraît ! Et Denise, l'air railleur.

— Ah ! ne te moque pas ! Ce garçon a été un peu l'âme de cette maison avant ton arrivée... mais c'est lui qui a dressé tous les serviteurs laotiens, lui qui pense à tout, qui prévoit tout, sans en avoir l'air ! Michel, une fois pour toutes, lui a donné carte blanche, puis ne s'est plus occupé de rien... sa femme non plus... d'ailleurs... Le plus extraordinaire est que tous deux croient que le confort, dans lequel ils vivent, se fait et se maintient tout seul... par la force acquise...

La jeune fille resta un instant rêveuse.

— C'est bien étrange, ce que vous me racontez là, tante Nadette, fit-elle au bout d'un instant... ce monsieur ingénieur bon à tout faire !...

Mais elle n'insista pas sur ce sujet et parla d'autre chose.

Le reste de la journée s'écoula rapidement ; la jeune fille, avec sa souriante simplicité, se mettait à la portée de son humble parente et achevait de faire la conquête de ce cœur qui ne demandait qu'à se donner.

Vers six heures, comme, la chaleur tombée, M^{lle} Pascapert parlait de faire une seconde visite à la Grotte, on entendit, dans la petite rue étroite, les appels d'une trompe d'auto.

— On vient me chercher, tante Nadette ! s'écria la jeune fille, non sans quelque dépit.

— Déjà ! soupira la vieille demoiselle avec regret.

Mais Denise promit de revenir souvent, hasarda même qu'on serait bien heureux de voir quelquefois tante Nadette à *Saint-Bertrand*, ce qui fit sourire la pauvrete d'un sourire incrédule...

— Ton père, peut-être !... et toi aussi, sans doute ! fit-elle, sans achever autrement sa pensée...

Déjà une main impatiente maniait le heurtoir.

Darrens s'excusait d'arriver en avance, mais un coup de téléphone de *Saint-Bertrand* lui avait fait avancer son retour.

— Personne de malade, au moins ? s'inquiéta aussitôt M^{lle} Pascapert...

Il la rassura en alléguant « les affaires », éternel prétexte, qui coupait court à tous les commentaires. Quelle idée bizarre fit que Denise, ses adieux terminés, alla, sans y être invitée, s'installer délibérément à côté de Bernard dans l'auto ?

— Je veux apprendre à conduire, expliqua-t-elle aussitôt, pour répondre au regard d'interrogation que lui adressait son compagnon de route.

Il ne répliqua rien, ainsi qu'il en avait souvent l'habitude, et le début du voyage fut silencieux, même un peu embarrassé. Nysette avait donné cette raison pour excuser la liberté qu'elle allait prendre, en faisant causer celui que tante Nadette appelait « ce bon jeune homme » et qu'elle trouvait, elle, si compliqué, si glacial, si énigmatique.

Et ce fut le même décor cinématographique du jour de l'arrivée : les kilomètres s'enfuyaient, la montagne succédait à une autre montagne, la saison, plus avancée, mettait à peine une note moins austère... On dépassa le cirque où se blottit Argelès et son église fortifiée, puis les monts devinrent sauvages, avec des hérissements de marbre, la vallée se rétrécit, Pierrefitte était tout proche.

« Allons ! il faut entamer la question brûlante, décida Denise ; je n'ai que trop tardé, serais-je donc devenue poltronne ? »

Et, bravement, sans regarder son compagnon, elle commença :

— Savez-vous que j'ai appris, il y a deux jours seulement, et par un pur hasard, la présence de Maurice au château...

— !!!...

— C'est pourtant mon frère !...

— !!!...

— Oui ! je suis sa sœur !...

Enfin, au bout d'un instant, le silencieux Darrens se décida à parler.

— Personne ne le conteste, Mademoiselle, et tous nous comprenons, croyez-le, le bienfait qu'on pourrait espérer de votre présence ici... près de ce malheureux petit... Mais vous savez ce que sont les malades... ou plutôt, non, j'espère pour vous que vous ne le savez pas!... Eh bien! ce pauvre enfant se fait des idées... il a des phobies, ne veut voir personne!... craint la pitié ou la raillerie... quand je vous dirais que son père même...

— Oh! ça, c'est plus fort que tout! pourquoi son père?...

— Parce qu'il a surpris ou cru surprendre une expression de révolte ou d'amertume sur le visage de M. Mornacq... il s'est persuadé que sa vue ravivait le souvenir de la petite morte... bien plus! qu'on lui en voulait de ne pas être parti à sa place... que sais-je? de pauvres absurdités douloureuses qui font souffrir davantage ce malheureux enfant et augmentent son état nerveux!... car... je ne vous le cache pas... il avait toujours montré une prédilection marquée pour Mornacq.

— Que faire pour lui rendre la confiance?...

— Pour le moment, rien, je crois! Les spécialistes, appelés près de lui, parlent au contraire de le séparer des siens, de l'exiler de son milieu... Liliane prétend que ce sera sa mort!...

— Elle ne devrait pas dire cela devant lui... Le trouvez-vous bien mal?

— Non! tout au moins comme état général, il n'est pas pire!

— Je l'ai connu si gentil, autrefois, un enfant séduisant!...

— Il a encore une charmante figure, les traits, les cheveux de sa mère, avec le front et les yeux des Mornacq... mais, par ailleurs, vous le savez, il est infirme et ne guérira jamais de sa cécité qui ne fait qu'augmenter du fait de sa grande faiblesse... Les nerfs maintenant prennent le dessus, la forme de névrose dont il est atteint se traduit par une exagération folle de tous les sentiments... Il en arrive, depuis que vous êtes là,

à croire que son père veut le rejeter de sa vie... et cette pensée l'horripile.

— L'pauvre petit, mais c'est un martyr!

— Un martyr!... et, cependant, les savants prétendent que cette maladie, sans lésion appréciable du cerveau et du système nerveux, sans infection microbienne, est guérissable... mais il faudrait pouvoir rendre à Maurice la volonté et le goût de vivre; sans cela, il finira par arriver à subir l'appel de la mort, et ce sera la grande, la terrible folie!...

— Mais puisqu'il y a un moyen de le guérir, qu'on le prenne, voyons! Il faut laisser dire cette malheureuse Liliane et agir! Mon père est le maître, qu'il intervienne une bonne fois pour toutes, et on lui obéira!

Le visage attentif du jeune conducteur se rembrunit.

— Vous pensez bien, Mademoiselle, que j'ai déjà agité cette question avec M. Mornacq, mais il répugne à prendre une telle responsabilité... Voyez-vous, il ne croit pas à la science! il ne croit même pas à cette maladie bizarre de la volonté qu'on nomme la neurasthénie... Lui, ce réalisateur, ce superactif ne comprend rien à cette angoisse inexprimable qui accable son fils... alors, il admet mal la gravité de cette affection qui lui paraît dépendre plutôt d'une question d'éducation morale!... « S'il avait été moins gâté... » on : « S'il était l'enfant d'un pauvre, cela ne serait pas arrivé! »... Peut-être a-t-il raison, pour une part, tout au moins! Les affections nerveuses sont plutôt l'apanage d'une classe de la société dite aisée... Absorbé, d'ailleurs, volontairement absorbé, par ses affaires... et ses soucis, excédé — non sans raison, il faut le reconnaître, — par les gémissements et le désespoir stérile de la pauvre Liliane, votre père ne faisait plus — avant votre arrivée — que toucher barre à *Saint-Bertrand*...

Très émue, Denise écoutait parler Bernard Darrens. Vraiment, la voix basse et grave n'avait plus aucun accent sardonique; le trop beau visage, au profil de Romain, était marqué d'une tristesse pro-

fonde. « Tante Nadette a donc raison, songea-t-elle, ce froid personnage a un cœur... il est susceptible d'aimer... peut-être de se dévouer !... »

Mais, maintenant, comme au regret d'avoir parlé, le jeune homme se taisait, feignant d'être absorbé par les dangers de la route accidentée.

Ce silence ne fit pas longtemps l'affaire de Nysette qui a ait autre chose à dire... Bientôt elle reprit, un peu hésitante :

— Pourquoi m'a-t-on fait venir, alors, si je ne peux rendre aucun service?...

Le jeune homme eut l'air de saisir la balle au bond.

— Vous pouvez en rendre bien d'autres, fit-il, et d'un ordre tout différent...

Elle comprit tout de suite ce qu'il ne disait pas, mais se trouva gênée d'avoir à suspecter la conduite de son père devant cet étranger.

Darrens crut devoir interpréter son silence.

— Ah ! je comprends qu'un tel rôle paraisse délicat à une jeune fille de votre âge... car ce n'est point le bonheur de votre mère que vous avez à défendre... Vous avez été longtemps spoliée... écartée... Vous avez des raisons de détester Liliane... Vous n'en avez guère d'aimer Maurice... Il n'y a que vos principes...

La jeune fille répondit gravement :

— Je ne déteste personne, pas même Liliane qui en ce moment me fait pitié. J'aime Maurice... sans doute à cause de cette obscure voix du sang qui nous appelle vers les nôtres... Puis-je oublier que le captif lointain du jardin des ombres a le même père que moi ? Nous portons le même nom... et, si ce sont mes principes, c'est aussi ma tendresse filiale qui ne voudrait pas avoir à juger sévèrement...

Elle n'acheva pas, sa voix brisée dans un sanglot qu'elle ne put étouffer.

Elle entendit, tout près d'elle, comme un soupir profond, mais rien d'autre... Le silencieux concluteur ne proféra pas une parole. Alors, se faisant violence, Nysette continua :

— Que fais-je ici ? si je ne peux rendre service à

personne, rien arranger, rien améliorer... Ma présence à *Saint-Bertrand* devient tout à fait inutile.

Pour le coup, Darrens sortit de son mutisme ; depuis un moment, Denise l'avait remarqué, il ralentissait l'allure de sa voiture, il ne semblait plus avoir aucune hâte de rentrer au château.

— Ne dites pas cela, Mademoiselle, fit-il vivement. Votre père n'est plus le même depuis votre arrivée, il est là bien plus souvent, votre présence l'attire, vous l'intéressez vivement... je dirai même que vous êtes en passe de prendre sur lui de l'influence ! Que voulez-vous ? Ce travailleur avait — et, après tout, c'est à sa louange, — le désir passionné de voir à sa table de beaux enfants robustes et intelligents... une nombreuse famille à élever, à établir... Il a été atrocement déçu... excepté par vous !... et vous l'abandonneriez ?...

— Ah ! cela est un malheur pour mon père d'avoir quitté la France.

— Pas pour sa réussite, voyons ! cependant je vous concède que ce Laos si séducteur est déprimant pour les Européens...

— Il ne paraît pas l'avoir été pour vous ! ne put-elle se retenir de s'écrier.

Bernard, un instant interdit, répondit simplement :

— Je ne sais pas ce que je serais devenu sans votre père qui m'a dirigé au milieu des écueils, et communiqué son goût passionné pour le travail... et puis, je suis allé là-bas, mes études terminées... l'empreinte était déjà donnée... et je dois dire que... très vite, j'ai été saisi de dégoût... Mais... je ne sais pourquoi je vous conte toutes ces choses...

— Il est utile pourtant que je sois un peu plus éclairée...

— Les événements se chargeront de ce soin, allez, Mademoiselle !

— Peut-être ! mais encore faudrait-il les aider... Je voudrais arriver à pénétrer auprès de Maurice ! j'ai mon brevet d'infirmière ; à Moulins, où j'al'ais faire des séjours, l'hiver, avec mes parents. Je m'occupais d'un dispensaire d'enfants... Je les ai

mais beaucoup... et ils me le rendaient ; peut-être qu'avec Maurice...

— Vraiment, une telle tâche ne vous ferait pas peur ?...

— Elle me comblerait de joie, si quelque bien pouvait en résulter !...

Cette fois, Bernard se retourna un instant ; ses yeux pénétrants s'attachèrent au charmant visage, embelli encore par une flamme généreuse, et comme ils s'attardaient un peu trop :

— Vous allez nous mettre dans le Gave ! s'écria impétueusement Denise.

— Ma foi !... presque, répondit-il flegmatiquement.

Puis, reprenant la conversation :

— J'aime beaucoup Maurice, moi aussi ! Mademoiselle, je puis dire que ce malheureux petit est une des seules choses qui m'intéressent ici-bas... dans l'ordre sentimental, s'entend ! Je tenterai donc l'impossible pour faire naître l'occasion qui vous mettra en présence, car je crois en votre pouvoir bienfaisant.

Elle rougit, en murmurant bien bas :

— Puissiez-vous dire vrai !... Dans tous les cas, nous devons essayer.

Puis, pour créer une diversion, elle ajouta : « Nous arrivons ! » et elle regarda sa montre bracelet.

— Sept heures, déjà ! s'écria-t-elle.

Elle se garda bien de dire à haute voix qu'ils avaient mis exactement une demi-heure de plus que le matin même, pour accomplir le même trajet.

VIII

Saint-Bertrand, le 20 juillet 1927.

CHÈRE PETITE TANTE,

Voilà juin qui s'achève !... et pas en beauté, hélas ! des jours pluvieux, des nuits d'orage... et ce que j'appelais pompeusement « ma mission » n'est pas

plus prospère que le temps. Le soleil, lui, on sait bien qu'il reviendra un de ces jours ! Mais, ma réussite ?...

Je suis toujours à la porte du jardin, clos, où, le soir, en grimpant au dernier étage de la tour Ouest, je vois errer la petite ombre falote... C'est tout ce que j'ai de ce pauvre enfant vers lequel va mon cœur fraternel.

Mon père se montre toujours affectueux pour moi ; cependant, depuis quelque temps, il téléphone souvent de ne pas l'attendre pour dîner... Ma présence commence à ne plus autant l'attirer..., je le vois bien.

Les jours où il ne revient pas, retenu sans doute par ses affaires, ma belle-mère reste accablée, s'effrène, pleure à la dérobée, se plaint de migraines, et, au retour de son mari, le boude, et lui montre un visage bien fait pour le remettre en fuite.

J'ai tenté de timides conseils, elle y a répondu par des doléances..., des récriminations contre la Providence, oubliée par elle aux jours heureux, et dont elle se souvient pour lui reprocher, maintenant, de laisser pousser des ronces sur son chemin triomphal de femme adultère.

M. Darrens, qu'elle voit souvent en particulier, doit poursuivre le même but que moi, j'imagine... ; je ne crois pas qu'il ait de meilleurs résultats.

En revanche, son intimité avec mon père semble en péril... Vis-à-vis l'un de l'autre, ils ne sont plus les mêmes... et cela ne va pas sans une certaine souffrance réciproque, j'en jurerais !

Et moi !... Moi, j'assiste, spectatrice impuissante, à ce drame intime dont je pénètre peu à peu les mystères pénibles... j'ai du souci... bien plus, je m'ennuie, tante Cécile, je voudrais revenir vers vous !...

« Ce n'est pas le moment, allez-vous m'écrire, pense à ta mission ! » Hé ! je ne fais que ça, tantine, mais l'inaction me paralyse. J'en suis réduite, pour tuer le temps, à faire de l'art... et quel art ! En ce moment, je brosse, pour votre petit salon, la chapelle Solférino, bien campée sur un de nos plus hauts sommets.

La montagne m'inspire, ne riez pas, je fais des progrès, puis les aspects sont tellement variés ici.

Du coup, j'accomplis, en même temps, œuvre pie, en allant, à mi-chemin du ciel, soigner une bonne femme que m'a recommandé M. Vivien de Saint-Bertrand.

Un type amusant, cette vieille.

Nourrice du comte défunt, elle adore son fils, et l'aime plus que ses petits-enfants, prétend-elle.

Trop vieille maintenant pour rester en service, elle s'est retirée chez son fils aîné, un guide qui cumule en même temps les fonctions de grand chasseur.

En ses absences, durant la belle saison, la femme et la vieille mère tiennent une sorte de café-restaurant, où viennent se rafraîchir les nombreux excursionnistes de la vallée. Là s'arrêtent les petits chevaux tarbais, et les touristes terminent à pied ou à dos de mulet l'ascension assez rude du sommet de la montagne. Chaque matin, dès l'aube, la belle-fille de Bertille va tout en haut quérir le lait des jolies petites vaches et chèvres que gardent ses garçonnets. Quand vient la neige, la famille tout entière (bêtes et gens) redescend dans la vallée... et on travaille alors à la fabrique des lainages pyrénéens.

J'envie la paix de ces existences simples et laborieuses.

Ainsi que j'avais commencé à vous le dire, la vieille Bertille s'est fait au pied une blessure qui, mal soignée, commence à prendre un aspect inquiétant.

Me sachant infirmière diplômée, le comte Vivien a confié sa nourrice à mes soins, et me témoigne, en échange, une reconnaissance exagérée. C'est donc au cours de mes visites dans la montagne que je prends mes croquis : sentiers abrupts, bordés d'azalées et de rhododendrons, gorges profondes qui ne voient jamais fondre la neige, et où l'edelweiss ne se lasse pas de fleurir; coulées de marbre rose, gris, vert; grottes mystérieuses, tout tente mes pinceaux, inhabitués à reproduire des sites aussi tourmentés!.. on se demande quels changements le temps a pu apporter à ces lieux, depuis les premiers cataclysmes du monde... tout est immuable et semble éternel.

Heureusement qu'à ces distractions austères s'ajoutent quelques plaisirs un peu plus mondains, je les dois aux anciens seigneurs de la contrée.

On me fait vraiment bon accueil au chalet *Sylvabelle*.

Le jeune comte, dont les occupations ne me semblent pas très absorbantes, me pilote souvent en compagnie de son aïeule, qui adore circuler, et de quelques hôtes de sa villa.

Ce nabab d'oncle Charley, pensez-vous? pas du tout! La belle Lola, sa cousine, lui, ont déposé, dans un appartement retenu pour eux, le plus gros de

leurs bagages; Suz est leur port d'attache... Ils y reviennent de temps à autre, entre leurs excursions variées, mais je ne les vois jamais, et ne m'en plains pas, mon Dieu; Liliane non plus, je suppose!

Donc, la tristesse de ma solitude, mon amour de la nature, l'attrait de quelques conversations intéressantes m'invitent à accepter de temps à autre les aimables invitations de Saint-Bertrand.

Mais... le récit de nos excursions ne vous intéresse pas tant que ça, petite tante!... Je suis sûr que vous attendez autre chose,... je l'ai compris depuis longtemps, allez, et, pour que je n'en ignore rien, n'avez-vous pas ajouté à la fin de votre dernière lettre: « Deux jeunes gens ont été, semble-t-il, jetés sur ta route,... aucun d'eux n'aura-t-il donc le pouvoir de faire battre ton cœur? » Deux jeunes gens? J'ai cherché un instant quel pouvait être le second,... puis je me suis tout à coup rappelé l'âge de M. Darrens.

Il a trente ans environ,... c'est donc bien un homme jeune, sinon un jeune homme... C'est lui le deuxième amoureux... éventuel!

Darrens, amoureux?... lui? le méprisant critique de la gent féminine!... lui qui dédaigne... et comment!... tout ce qui porte cotillons!

Avec moi, je crois l'avoir déjà dit, il est poli, correct, un peu moins glacial, peut-être, depuis notre entretien concernant Maurice: mais, je vous le jure, il ne songe nullement à jouer le soupirant, ce n'est pas son genre! Ah! si vous le connaissiez comme vous ririez avec moi, rien que d'entendre émettre une telle supposition.

Alors reste tout seul, ne vous en déplaise, M. le comte de Saint-Bertrand! un nom sonore,... bien porté, je vous l'accorde! Celui-ci est aimable, sympathique, un peu « flirt » même, si vous voulez! mais un flirt de bon aloi, que jadis on aurait appelé galanterie, et qui fleurit la bergamote à la poudre à la Marchale! Amoureux?... lui non plus, je ne crois pas.

Or, voyez-vous, tantinette, l'amour sera le « sesame » qui, seul, pourra vaincre Nysette... et son cœur... Je veux me sentir profondément, sincèrement, tendrement aimée.

Et, jusqu'à présent, les effluves d'un tel sentiment ne m'ont jamais enveloppée.

Vous me direz,... vous m'avez déjà dit, que l'amour appelait l'amour! Le malheur est que le mien, pour clore, a besoin d'un appel de ce genre...

Je ne peux aimer que si l'on m'aime, et si celui que j'aimerais voulait que ce soit moi qui l'aime... ah! quel imbroglio!... j'en ris toute seule, tante Cécile! M'entendez-vous rire?...

Cependant, soyons franche! Je crois ne pas déplaire au beau Vivien... Je crois que je l'intéresse! un peu par moi-même, mais aussi, mais surtout pour ce qui m'entoure ..

Je m'explique! J'habite Saint-Bertrand! Il ne tiendra qu'à moi d'avoir un jour, vraisemblablement, cette vieille forteresse bâtie par les ancêtres de Vivien... Quelle occasion unique de reconquérir ce bien dont un mauvais sort a dépossédé ce pauvre fils de preux! Je ne lui en veux pas du tout d'éprouver un tel sentiment...

Seulement — et c'est bien là ce qui arrête l'éclosion timide d'un attrait évident — il faut compter avec l'assentiment de la douairière dont le jeune comte et sa mère subissent la volonté impérieuse. Or, la noble dame doit garder un souvenir offusqué de l'humble boutique où tante Nadette et ma grand'mère vendaient des chapelets et des lainages pyrénéens, jadis, à Suz.

La voilà bien, elle, toute comtesse qu'elle est, « marchande de soupe », comme on dit en style moderne; mais elle ne daigne pas s'en apercevoir, et fait cela avec tant de dignité et de bonne grâce que ses pensionnaires semblent toujours être ses invités.

Or, moi, je n'entends pas plus renier ces humbles femmes, si honnêtes, si méritantes, que mes aïeules maternelles, dont certaines portèrent des noms sonores.

J'admire, j'estime tante Nadette, grande par l'âme et le cœur,... je ne veux pas la laisser de côté... même si je devenais comtesse de Saint-Bertrand.

J'ai nettement donné cela à entendre...

Du coup, dame Viviane se réserve! Si une autre héritière de pure lignée paraissait à l'horizon, on me la préférerait incontestablement. Je vous entends d'ici : « Même si le jeune comte l'aimait, Nysette? » Je le crois! aristocratique tantine! Grand'mère Saint-Bertrand a une volonté de fer... Celle de Vivien est fort malléable, au contraire.

« A moins que, soulevée par un sentiment ardent...? »

Non, ma petite tante, nous n'en sommes pas là.

Alors, pour en revenir à Darrens — car je sens que vous voulez que je vous parle encore de Dar-

rens! — eh bien, je lui suis indifférente, ce qui est déjà bien gentil, car, au début, il m'avait certainement en horreur et ne me le cachait pas, ce dont je lui ai été tout de suite reconnaissante, tant je redoutais qu'il fût de connivence avec Liliane, dans un coup monté d'épousailles.

Je dirais même qu'il m'inspire une certaine estime, et j'espère que c'est réciproque.

Ce serait infiniment mieux, n'est-ce pas, d'être bons camarades pour essayer d'accomplir ensemble quelque bien dans cette pauvre famille.

Oh! non... nulle lueur de tendresse ne saurait adoucir ce visage intelligent, volontaire... et glacial, à la façon des neiges éternelles.

Donc, si vous y tenez absolument, gardez quelques illusions au sujet de M. Vivien... aucune concernant le neveu de Liliane.

Tante Cécile! je me languis de vous! je me sens seule!... voyez! même notre correspondance aussi suivie, aussi intime, ne saurait remplacer nos longues causeries; ni les beautés grandioses des sites pyrénéens me faire oublier nos paysages reposants; ni les glissants Laotiens, au doux parler, au rire enfantin, nos vieux serviteurs; ni ce luxe exotique, le confort intelligent de votre chère maison.

Oui, j'ai un grand désir de vous revoir, et, si je continue à me sentir inutile à Saint-Bertrand, je reviendrai vers vous.

Ainsi se terminera piteusement la mission de Nysette chez les Gentils, ainsi échoueront des projets de revanche... généreuse.

En attendant, je vous embrasse tous les deux, tendrement, comme je vous aime.

Votre grande fille,

DENISE.

Sa lettre terminée, Nysette demeura un moment accoudée à sa table, en cette vaste pièce dont elle avait fait un studio, avec son lit divan, son chevalet et ses toiles, son violon et son pupitre, un piano, des fleurs pleines les vases et quelques bons livres.

Et il était bon de se retrouver là, persiennes closes, par les après-midi d'accablante chaleur; Denise s'était tout d'abord félicitée des heureuses transformations qu'elle avait fait subir à son « home », mais voilà que maintenant il ne lui disait plus rien.

Cette lettre écrite pour sa tante l'avait obligée à scruter sérieusement son cœur... A la vérité, elle ne savait plus où il en était, ce cœur.

Pourquoi, en ce moment, pensait-elle à Vivien?...

Il était aimable, galant, gai, camarade vraiment agréable ; si ledit Vivien et les distractions qu'il apportait avec lui n'étaient pas là, son existence serait encore plus fastidieuse, cela incontestablement.

Combien il se montrait différent de ces hommes d'affaires, travailleurs acharnés, au front soucieux, à la parole rare, dont le moins qu'on puisse dire d'eux est qu'ils sont fastidieux.

Vraiment Vivien était charmant, facile à vivre, pas contrariant pour deux sous, et pratiquant le bon garçonisme d'une façon si sympathique. Alors?... s'il l'aimait, lui résisterait-elle?... non, sans nul doute ! mais encore fallait-il que cette terrible douairière mît de côté ses préjugés... Nysette n'accepterait jamais la moindre bouderie... ni même des airs de condescendance. Elle entendait être accueillie de bon cœur sur toute la ligne, et non qu'on semblât lui accorder une grâce.

Elle en était là de ses réflexions lorsque, après un heurt léger, elle vit son père, debout, au seuil de sa porte ; bien que rentré du matin même, il était de nouveau en tenue d'automobiliste.

— Vous repartez, papa ? s'écria-t-elle, avec un accent de reproche dans la voix.

— Je vais à Pau, fit-il, l'air désinvolte.

— Alors, emmenez-moi, riposta-t-elle vivement ; j'en viens à ne jamais plus vous voir.

Une ombre de contrariété assombrit le visage de l'ingénieur, et Denise, ayant compris, ajouta, le ton assez vif :

— Si cela vous contrarie, mettons que je n'aie rien dit.

Il prit l'air assez sévère :

— Où vois-tu que cela me contrarie ? Tu prends vite la mouche, il me semble, Nysette ! Crois bien que, moi aussi, je serais ravi de t'avoir plus souvent avec moi... Ici, je le crains, la vie doit te paraître austère...

« Tout de même, il s'en aperçoit », pensa-t-elle en ébauchant un demi-sourire.

Et Mornacq commença de se disculper.

— Tu es en droit de trouver que je te néglige un peu, ma petite, moi qui t'ai fait venir ici pour mon bon plaisir... Vois-tu, je comptais sans ces maudites affaires qui, vraiment, semblent vouloir naître sous mes pas... des affaires qui en valent la peine, tu sais... dont tu apprécieras un jour les résultats palpables... De plus, je finis par connaître tant de monde que les invitations se multiplient, « on se m'arrache » ! Ainsi, ce soir, je dois dîner avec une bande d'étrangers qu'il n'est pas négligeable de cultiver... nous devons terminer la soirée au Casino.

« Et c'est bien là où je le gêne ! » observa mentalement cette fine mouche de Nysette, — car elle lisait vraiment à livre ouvert dans cet esprit, père du sien — puis, tout haut :

— Le tout est donc de savoir, mon cher papa, si je serais bien à ma place dans la société dont vous parlez...

— Pourquoi pas ? fit-il, l'air assez embarrassé... Déjà tu connais un peu M^{lle} Lola Enrico, sa cousine Dody et son oncle Charley..., évidemment des étrangers aux allures peut-être un peu originales pour une provinciale de ton espèce, pas du tout le genre de ton oncle Claude et de ta tante Cécile... mais intéressants quand même, je te prie de le croire ! Je te demande simplement de les juger par toi-même... non, au travers des autres.

Les beaux yeux, un peu étonnés, s'attachèrent sur ceux très intelligents de Michel Mornacq.

— Mon père ! ces autres, dont vous parlez, c'est seulement la femme que vous avez choisie pour remplacer ma mère, cette malheureuse Liliane qui, au demeurant, me fait grand pitié.

Il haussa furieusement les épaules en grondant :

— Tu es vraiment bonne de t'inquiéter de ses susceptibilités... Elle n'a pas pris tant de considération pour les tiennes, jadis...

— Oh ! si vous le jugez ainsi... ! Voyez tante Nadette, ... en voilà une qui pratique...

— L'oubli des injures?... oui, elle est une sainte.. Mais assez causé, nous bavarderons dans la voiture... Je t'enlève, c'est convenu... et fais-toi belle, afin que je sois fière de toi.. toi, le seul être au monde qui ne m'ait pas déçu et réalise mes ambitions et mes espoirs. Allons, je te laisse.. Ne me fais pas attendre trop longtemps, petite enjôleuse.

IX

Le tête-à-tête dans l'auto fut une déception pour Nysette qui avait compté sur un moment de réelle intimité, tel qu'il lui était si difficile d'en avoir avec son père depuis quelques jours. De fort belle humeur et très loquace, l'ingénieur parla beaucoup de son usine d'énergie électrique, de ses mines d'argent, des palaces dont il était propriétaire, des intérêts qu'il gardait en commun au Laos, avec Bernard Darrens, et qui constituaient encore leur plus sérieuse sécurité.

Quand il prononçait le nom de Bernard, il le faisait avec un accent de tendresse qui n'était cependant pas dépourvu d'une certaine anxiété. Denise le comprit et essaya de le faire parler sur le jeune homme ; mais, adroitement, Mornacq se déroba, donnant à sa fille le sentiment très net de vouloir éviter tous les sujets intimes.

Maintenant, il discutait du pays avec sa compagne de route. Après avoir refusé nettement de s'arrêter à Lourdes pour embrasser tante Nadette, — le temps étant trop court — il montra Betharam, son couvent, ses clochers, ses grottes célèbres, Coarraze, et les vestiges du château où fut élevé le Béarnais.

Puis, le panorama changea, les montagnes s'éloignèrent. Pau montra bientôt ses palmes légères, ses somptueuses villas, ses églises trop neuves, tout son décor de ville riche et cosmopolite, avec quelques rappels du temps où elle fut capitale du

royaume de Béarn et se targuait de son palais altier et de sa garenne vraiment royale.

On était arrivé. M. Mornacq, allant à ses affaires, laissa Denise employer son temps comme il lui plaisait.

Elle courut au château, visita les salles où vécurent Jeanne d'Albret et la romanesque Marguerite, admira le légendaire berceau du jeune Henri, fait de l'écaille d'une carapace de tortue gigantesque, s'extasia devant les incomparables tapisseries, les parterres magnifiques, la cour des pages et des troubadours, la tour toute rose de Gastou Phœbus. Sur le terre-plein de la place Royale que prolonge à droite et à gauche le boulevard des Pyrénées, Denise se laissa ensuite absorber longtemps par l'incomparable panorama.

Une horloge sonna, lui rappelant qu'elle avait rendez-vous à l'hôtel avec son père.

Avec lui elle y trouva non toute une bande, comme l'avait annoncé Michel Mornacq, mais seulement la belle Dolorès, l'oncle Charney avec sa Doty, puis un ménage anglo-saxon : le mari, neurasthénique et silencieux; la jeune femme, loquace et excentrique, ce qui expliquait assez bien la maladie de l'époux.

Denise dut subir les effusions de la jeune Doty, les compliments flatteurs de Louchett. L'examen gênant de Dolorès, cherchant en vain une alliée.

« Il ne manque plus que Bernard Darrens ! » songea soudain la jeune fille. Et de fait par un sentiment bizarre, incompréhensible, elle pensa qu'avec lui, dans ce milieu étrange, elle se serait sentie moins isolée.

Au cours du repas, Lola, assise entre Mornacq et l'Américain, déployait les trésors de sa verve brillante, si bien que le ménage mal appareillé en fut réduit à ses maigres ressources. Nysette, prise de pitié, se mit à parler anglais avec l'infortuné neurasthénique, lequel, peu habitué et reconnaissant, se confondit en éloges sur la façon dont elle s'exprimait.

Pourtant, la jeune fille n'écoutait que d'une oreille distraite les compliments de cette pauvre

victime du spleen ; elle observait Dolorès et son père ; lui, paraissait nerveux, incontestablement agacé par la présence de Louchett, dont les plaisanteries faciles auraient pu paraître un peu lourdes ; mais la belle Loïa semblait n'en avoir cure et partageait équitablement sourires et coquetterie entre ses deux adorateurs.

Elle était vraiment en verve, effleurait mille sujets divers, sérieux ou trivoles, — tout lui était bon, — et cela avec un entrain endiablé, maniant notre langue d'une façon habile et rare. Combien, en de pareilles circonstances, triompherait peu la pauvre Liliane ! pensait Denise.

Aussi le pauvre ne s'y risquait-elle pas et gardait le logis. Le repas terminé, des autos luxueuses emmenèrent les convives au *Palais d'Ivry*.

Le pâle clair de lune contrastait singulièrement avec les illuminations électriques multicolores du somptueux monument. Mais Nysette le trouva lourd et sans grâce, en dépit du luxe de ses salons nombreux, salles de jeux, de danse, de concert, de spectacle, — jusqu'à un Guignol ! Tout n'était que glaces, dorures, tentures chatoyantes, parterres de fleurs, jeux savants de lumières.

On fit une halte autour des tapis verts. Mr Charley s'hypnotisa sur les petits chevaux, tandis que Mornacq et les jeunes filles risquaient quelques billets au baccara.

Vite lasse de ces sortes d'émotions, Denise entraîna Dody devant une des grandes baies ouvertes, admirant le spectacle féerique des Pyrénées, éclairées par la clarté lunaire.

— Que c'est donc beau ! murmura-t-elle comme en extase.

— Oui, c'est très gentil ! repartit l'étrangère, d'humeur moins poétique que sa compagne. Et elle ne tarda pas à entamer le chapitre des excursions périlleuses, des chasses à courre, du golf, du polo et de tous les sports à la mode.

M^{lle} Mornacq l'écoutait vaguement, soudain triste, mal à l'aise en ce cadre aussi fastueux, voile brillant jeté sur bien des turpitudes. Cette enfant sérieuse, droite, loyale, se sentait effleurée, ce

soir, par des promiscuités douteuses, peut-être malsaines ; elle comprenait maintenant pourquoi son père avait paru répugner à l'emmener avec lui...

Elle se trouvait, en effet, hors de son milieu ; qu'auraient dit l'oncle Claude et la tante Cécile de la voir là, eux, dont la morale était si haute, si loin de toute compromission ?

Cependant une phrase de Dody attira tout à coup son attention.

— Dolorès, disait-elle, beaucoup moins que moi sportive, cultive surtout le flirt.

Elle disait cela ingénument, sans malice, avec son accent comique.

— Et c'est cette culture qui l'éloigne du mariage ? releva Denise, en gagnant, au dehors, des sièges de vannerie, sur lesquels elles prirent place à l'ombre des palmiers élancés.

La petite Américaine fit entendre un rire gouailleur.

— Oh ! le mariage ne l'éloigne nullement, au contraire : Le flirt n'est qu'un moyen pour l'amener ; seulement, il faut à Lola beaucoup d'argent.

— Je la croyais riche, fort riche !

— Vous vous trompez, miss Mornacq. Mon père, parent et associé de l'oncle Charley, l'était extrêmement, lui, mais il avait épousé par amour ma pauvre mamma qui était tout simplement une dactylo de sa firme ; le frère de maman, en s'unissant à Juan Enrico, n'avait pas du tout réalisé la bonne affaire, aussi leur fille est-elle quasiment pauvre, ce qui n'a d'ailleurs que peu d'importance, étant donné que nous sommes là, elle ne manque de rien... seulement cela ne comble pas ses ambitions, vous comprenez ?

Denise, fort intéressée, allait peut-être encore interroger cette enfant loquace et sincère, lorsque son attention fut retenue par l'arrivée d'un couple qui, ne les voyant pas, alla s'installer non loin d'elles ; une ombre discrète, formée par les draperies flottantes d'une vigne japonaise, voilait les silhouettes à peine entrevues ; mais, au murmure

des voix, Denise reconnut son père et la troublante Lola.

Nysette frémit à la pensée de ce qu'elle allait peut-être entendre ; il ne fallut que le rire provocant de l'étrangère pour la redresser, vaillante, indignée, devant Mornacq auquel elle demanda :

— A quelle heure pensez-vous donc rentrer, papa ? Savez-vous que voilà minuit !

Fort saisi, l'ingénieur fit le geste de regarder sa montre :

— Tu es fatiguée ? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— Non ; tout simplement, j'en ai assez ! déclara-t-elle, la voix courroucée.

Docilement, sans la moindre protestation, Mornacq s'était levé.

— Eh ! mon cher, railla l'Américaine, je ne vous croyais pas si docile, vous êtes exemplaire !

— Exemplaire ! répéta-t-il un peu confus.

Puis, se ressaisissant :

— Ma fille sait que je suis à sa dévotion... elle en abuse un peu ! Dans l'espèce, d'ailleurs, elle a raison... nous ne serons pas avant une heure à *Saint-Bertrand*.

— Mon Dieu ! ce ne serait pas précisément la première fois, ricana encore Lola.

Mais l'ingénieur ne répondit pas ; évidemment il ne voulait pas donner tort à sa fille et faire, devant elle, le jeu de l'intrigante. Les adieux furent brefs, sans aucune cordialité entre Denise et Dolores.

X

Le lendemain, à son réveil, Denise trouva sur le plateau de son déjeuner une carte de la comtesse de Saint-Bertrand, disant qu'elle projetait une excursion pour l'après-midi, quatre heures, qu'une place lui serait réservée dans l'auto et qu'on l'attendrait pour prendre le thé à *Sylvabelle*, avant le départ.

✓ Cette digression n'était pas pour déplaire à

Nysette ; cela changerait le cours de ses idées de vagabonder dans la montagne, de se brûler au chaud soleil, de respirer l'air par ses hauts sommets, en compagnie de gens bien élevés, de ce charmant Vivien, à l'âme saine, elle en aurait juré ; sa nature n'était point complaisée, son intelligence moyenne comportait peu l'aïéas, il n'avait pas de goûts artistiques, hormis pour l'aménagement, où un certain sens antique lui faisait préférer les vieux bois, bien travaillés et polis par les ans, à l'art nouveau ; et puis, après tout, il avait de la branche, portait avec une extrême simplicité son beau nom, et tenait de sa mère une douceur qui était sans nul doute une forme de la bonté.

« Vraiment, il ne me déplaît pas, pensait Denise ; je suis sûre que sa femme sera très heureuse... j'envie le sort de celle qu'il choisira, si elle est sage et pas trop romanesque ; c'est vraiment là un bon jeune homme, de tout repos. »

Elle ironisait un peu en disant cela, mais se sentait au fond un tantinet attendrie.

Elle sortit donc de bonne heure, alla visiter sa malade, fit des rêves, et montra au déjeuner, à Liliane, un visage si content que celle-ci, seule avec sa belle-fille, ne manqua pas de lui demander si elle avait passé une bonne soirée, la veille.

— Non, certes ! répondit-elle, en un cri du cœur. Décidément ce qu'on est convenu d'appeler la grande vie, le casino, les palaces, le jeu, la fête enfin, tout cela me laisse plus que froide.

— Tu n'es pourtant pas d'un naturel sauvage ?

— Non, mais j'aime l'intimité, les gens de mon monde ; ainsi je me fais une fête d'aller goûter aujourd'hui chez les Saint-Bertrand.

Et elle parla à Liliane de l'invitation qu'elle avait reçue le matin. Celle-ci demeurait songeuse.

— Les Saint-Bertrand sont très aimables pour toi ! dit-elle au bout d'un moment.

— Très aimables !

— Le comte Vivien te fait la cour ?

Nysette rougit légèrement, mais riposta

— Pas le moins du monde !

M^{me} Mornacq insista :

— Tu es bien sûre? Il semble prendre plaisir à ta présence!...

— C'est réciproque, mais sans danger.

— Il t'entoure d'égards.

— C'est le fait d'un homme courtois.

Liliane, de nouveau, restait pensive.

— C'était à prévoir, murmura-t-elle, l'air découragé, en se levant de table.

« Que signifiait cet étrange questionnaire? pensait Denise. Quels nouveaux ennuis allaient surgir d'un fait si simple? Pourquoi sa belle-mère avait-elle l'air déçu de voir Vivien s'occuper d'elle?... Certainement un projet d'union avec Saint-Bertrand ne lui plairait pas... elle avait d'autres vues et pensait toujours à son candidat : Bernard Darrens! Oh! pour le coup, celui-là ne lui faisait pas la cour!... »

Denise, en s'habillant, riait toute seule.

« Rien à faire, ma pauvre Liliane, votre protégé est tout ce qu'il y a de plus récalcitrant, et si vous saviez comme je lui en sais gré, comme il a gagné dans mon estime du fait de si mal seconder vos projets!... Après tout, il n'est pas si antipathique que ça... »

Comme elle achevait de mettre la main à sa toilette, un coup discret fut frappé à sa porte.

Siva parut et, en son français gazouillant, expliqua que M. Darrens désirait parler à Mademoiselle.

— C'est que je sors, fit Nysette assez contrariée.

La mimique de Siva eût prima la déception.

— M. Darrens grand besoin dire quelque chose à Mademoiselle... l'attend dans la bibliothèque... Mademoiselle venir...

Nysette n'hésita plus.

— C'est bien! fit-elle résolument, dis-lui que je descends, pas autre chose, Siva!...

Et, son chapeau sur la tête, toute pimpante dans une charmante robe d'organdi bleu, Denise pénétra dans la vaste pièce.

Elle trouva Bernard debout, visiblement impatient : en voyant la jeune fille, son visage exprima l'étonnement.

— Vous alliez sortir, Mademoiselle? fit-il anxieux. Je m'excuse de vous déranger.

Mais elle ne répondit pas, demanda seulement :

— Qu'y a-t-il? vous semblez inquiet.

— Je le suis, en effet, répliqua-t-il sans accepter le siège qu'elle lui désignait... Vous me voyez en un grand embarras, car miss Gladys, appelée par dépêche auprès de sa sœur mourante, part pour Londres dans une demi-heure ; Liliane, terrassée par une de ses affreuses névralgies, a dû s'aliter ; Maurice est complètement affolé à la pensée de se trouver seul, car, moi, je dois me rendre d'urgence à l'usine d'énergie électrique où vient d'arriver un accident... il y a deux blessés, le travail est suspendu ; votre père, auquel j'ai téléphoné, m'a répondu qu'il ne pouvait quitter Pau, que je fasse le nécessaire en attendant l'arrivée des ingénieurs. Donc, impossible pour moi de demeurer auprès de ce pauvre enfant, ce qui m'eût été facile en toute autre circonstance.

— Monsieur, fit Denise avec élan, je serais trop heureuse de vous prêter mon concours ; malheureusement, vous le savez, mon frère refuse de me voir.

— Hélas ! je ne le sais que trop, en effet... Cependant, puisqu'il ne vous connaît point, il y aurait peut-être un moyen... si vous consentiez à user d'un subterfuge... Cette idée m'est venue tout à l'heure ; j'ai dit à mon neveu que j'allais me rendre à Sainte-Marie pour tâcher d'y découvrir une infirmière capable.

— Et il accepterait les soins d'une étrangère, vous le croyez? alors qu'il a refusé de recevoir sa sœur?

Nysette avait posé cette question avec un léger frémissement dans la voix.

— Mademoiselle, implora Darrens, je vous en prie, ne prenez pas, en parlant de ce malheureux malade, le ton irrité, froissé, que prend votre père... Comprenez-le, vous, compatissante aux maux d'une Bertille, ou de n'importe lequel de vos gens... Maurice n'est plus un être normal... c'est un pitoyable enfant!...

— Vous avez raison, dit-elle, et je m'excuse de ce mouvement involontaire d'une nature trop impulsive... celle de mon père... vous devez la reconnaître de temps à autre, ajouta-t-elle en riant. Vous ne sauriez imaginer, d'ailleurs, à quel point je suis sensible à l'attitude de mon frère... Ah! si je pouvais faire la conquête de ce cœur rebelle!

— Mademoiselle, voilà peut-être une occasion toute trouvée...

— Dieu vous entende!... Je vais vite revêtir ma blouse et mon voile...

— Ne vous pressez pas! il faut bien compter une demi-heure avant que je revienne de Sainte-Marie où, par acquit de conscience, je vais tenter des recherches que je sais devoir être infructueuses... mais je dois m'y rendre de toute façon. Maurice peut surveiller de la fenêtre de sa chambre la vallée qui commande aux deux villes; il ne manquera pas de s'inquiéter de mon départ et de mon retour, pauvre petit! il a si peu de distractions!... et puis, c'est là un événement important pour lui; il faut se garder d'éveiller sa mélanche... Sera-t-il notre dupe, d'ailleurs?... Il y a déjà entre vous deux cette ressemblance indéniable... le sourire, oh! surtout le sourire!... et les yeux...

— Se reconnaît-on soi-même en un autre? observa Denise... La tenue d'infirmière banalise tellement la personnalité, le voile change le visage... Enfin, je tâcherai de l'abuser de mon mieux, puisque nous en sommes là! Surtout, que Liliane ne nous trahisse pas! Alors, à tout à l'heure, Monsieur, vous me trouverez prête.

Puis, s'avisant qu'elle allait manquer son rendez-vous à la villa *Sylvabelle* :

— Oh! dit-elle, j'étais attendue pour le thé chez les Saint-Bertrand; il faut que je m'excuse, leur dise de ne pas compter sur moi pour l'excursion projetée... Voulez-vous m'accorder un instant?... Vous porterez mon mot, puisque vous passez devant chez eux, n'est-ce pas?

Le visage du jeune homme se glaça immédiatement.

— Mademoiselle, je trouve désolant de vous pri-

ver d'un aussi grand plaisir... je ne savais pas... vraiment... A la rigueur, je peux très bien dire à Maurice que son infirmière est trouvée, mais qu'elle ne rentrera que ce soir, à la nuit... rien de plus vraisemblable!...

Nysette se récria qu'elle ne voulait pas, que l'enfant serait contrarié, et Liliane peut-être inquiète de le savoir seul, durant quelques heures.

— Je prends très bien mon parti de cette petite déception, croyez-le, Monsieur, ajouta-t-elle en souriant.

Mais lui, la regardant, le visage presque sévère :

— Alors, vraiment, c'est là une déception pour vous, vous en convenez ?

Et Denise de reprendre, surprise :

— Oui, c'en est une ! pourquoi le cacherais-je ?... je n'ai pas déjà d'occasions si fréquentes de rencontrer des gens aimables.

Il se mordit les lèvres, répétant qu'il était navré...

— Vous allez m'en vouloir atrocement, ajouta-t-il, le ton bourru.

— Atrocement !... répéta-t-elle, en se moquant un peu ; puis, plus gentille :

— C'est-à-dire que je vous remercie de votre suggestion... C'est peut-être à vous que je devrai la joie d'avoir retrouvé un frère, de réaliser pour lui ce que je souhaitais depuis longtemps : lui donner du dévouement... de la tendresse... J'ai peu de gens à aimer, savez-vous ?

Il eut un cri involontaire.

— Et moi donc !

Mais, comme elle ne répondait rien, il reprit le ton cérémonieux.

— Alors, Mademoiselle, puisque vous voilà décidée... j'attends votre mot.

Elle partit en courant, légère comme une hirondelle, et revint quelques instants après avec une carte adressée à la comtesse douairière de Saint-Bertrand.

— Voilà, dit-elle en souriant — elle n'était plus du tout attristée par sa déconvenue. — J'ai pensé en route à une chose : il faut me trouver un nom !... pour Maurice, je serai la nurse Margaret.

Anglaise, alors ? tout au moins d'origine ?

— C'est cela, car je ne parle pas aussi bien l'anglais que Maurice, élève de miss Gladys ; cela seul pourrait me trahir... Ce nom est un peu le mien, je m'appelle aussi Marguerite.

Il leva vers elle son regard de bronze clair, inconsciemment attendri... Lût-ce l'appel de ce regard ? Elle lui tendit une main amie, une petite main qu'il garda un instant dans les siennes, sans la serrer, mais avec l'air d'y découvrir quelque chose, en scrutant les lignes de la paume rosée.

— Spontanément généreuse, murmura-t-il, prompte au découragement, par exemple ; mais franche et loyale !...

Elle se dégagea en riant.

— Ce n'est pas déjà si mal ! fit-elle ; puis le regardant, un peu fâchée :

— Il ne vous manquait plus que d'être sorcier, fit-elle.

Il avait donc tant d'autres défauts ?

Mais cela, il se contenta de le penser ; ayant repris son visage impénétrable et froid, il revint à leur sujet :

— Dans trente minutes, exactement, j'introduirai la nurse Margaret auprès de son malade.

Quelques secondes après, Denise entendit ronfler son moteur.

X

Les ombres du soir enveloppent le sommet des monts ; de la vallée s'élèvent des lambeaux de brume blanchâtre, semblables aux écharpes de Mesdames les fées, chantées par les vieilles légendes.

Michel Mornacq pénètre à pas lents dans son imposante demeure ; il est un peu las de sa journée, vraiment chargée par des affaires importantes, puis par une longue randonnée vers Biarritz où la colonie Louchett ne cesse de l'entraîner.

Au fond, il reste sous le charme de la séduisante

Dolorès, tout en redoutant cependant d'envisager le but vers lequel elle tend. Il est encore assez lucide pour comprendre la tactique, et, dame, comme il n'est pas né d'hier, et qu'il en a vu bien d'autres, il se méfie un peu, tout en prenant plaisir au jeu dangereux du flirt.

Ce soir, il n'aspire plus qu'au repos... au sommeil, à l'oubli... La vie, par moments, est trop compliquée... En ce moment, il se sent traité avec froideur par les siens : Liliane, Maurice, Darrens et surtout Nysette... Le blâme tacite de ces deux derniers, seul, l'intéresse... car Liliane, une pauvre femme qui maintenant ne pèse pas plus qu'un fétu dans sa vie... Maurice, un enfant malade et capricieux... mais Darrens dont il a besoin, Darrens qui, en dehors de toute question pratique, lui tient vraiment au cœur... Et Denise, sa fille... Ah! non, vraiment, ces deux-là, il voudrait les garder..., ne pas encourir leur réprobation... peut-être pire!...

Il monte les escaliers à pas lents et va pénétrer dans sa chambre, sans chercher à voir quiconque, lorsqu'il s'arrête, stupéfait d'entendre des sons harmonieux monter jusqu'à lui... A n'en pas douter, c'est dans l'appartement cloîtré du petit malade que l'on joue. Et lui, Mornacq, qui ne connaît rien en musique, s'arrête tout à coup, bouleversé.

Qui donc, mais qui donc sait ainsi faire pleurer un violon, lui arracher — et de quelle façon émouvante! — ces accents si beaux et si tristes?... Denise!... mais Denise chez son frère?... quelle chose invraisemblable!

Il ne peut pourtant plus douter. Ce chant, c'est la *Sérénade* de Schubert, dont une voix éteinte aimait, jadis, à répéter les strophes :

Mes accents, dans la nuit sombre,
Volent jusqu'à toi.
La forêt répand son ombre,
Viens, accours vers moi!

Vraiment, pour cet homme si peu sensible au charme de l'harmonie, ce n'est pas de la nuit extérieure, mais de celle du passé que montent vers lui ces accents oubliés... Evocation du temps radieux



de sa jeunesse, où il aimait..., était aimé comme jamais il ne sera plus.

Brusquement, là, en ce couloir obscur, qu'une faible lumière opaline éclaire en de hautes lanternes de fer forgé, Michel voit apparaître devant lui l'image de sa femme chérie, si pure, si douce, et vraiment resplendissante d'amour.

Il lui tend les bras, tandis que des larmes muettes roulent sur son mâle visage.

Marguerite-Marie! s'écrie-t-il, ah! pourquoi m'as-tu quitté? Tu vois bien ce que je suis devenu, sans toi?... Je n'ai même pas pu te rester fidèle, ni garder, à notre fille, la part de tendresse à laquelle elle avait droit...

Cependant, comme dans un soupir, lentement, doucement, les accents de la sérénade se sont éteints, et avec eux la radieuse vision a disparu.

Quel silence oppressant, maintenant... Il lui semble que tout est devenu ténèbres autour de lui.

Chancelant, le dos courbé, à tâtons, Mornacq entre dans sa chambre, se traîne jusqu'à un fauteuil... La tête dans ses mains, il cherche à se ressaisir, à s'expliquer ce qui s'est passé... cette apparition émouvante... et si vite effacée..., ce chant évocateur subitement interrompu... A-t-il donc rêvé? est-ce là une hallucination?

Ah! prolonger encore cet enchantement... retrouver le passé!...

— Elle était si parfaite! songe-t-il à haute voix... d'une morale si haute, si pure... et avec cela si simple et si bonne!... Quand je pense qu'elle m'avait préféré à tant d'autres, bien plus brillants que moi, obscur et pauvre ingénieur!

« Ah! si elle avait vécu, comme ma vie eût été différente!... quel autre homme je serais!... moins riche, sans nul doute, mais qu'importe l'argent, si on n'a pas le bonheur intime... Marguerite-Marie était une de ces femmes qui, de par leur vertu, leur intelligence, répandent de la sérénité autour d'elles et rendent les autres meilleurs... »

Et, une fois de plus, Mornacq maudit l'accident cruel qui l'a privé du même coup de la présence bien-aimée et du bonheur d'avoir un fils, un fils

doué, probablement, comme l'est Nysette... digne de tous les Neuviel... tandis que, maintenant...

Et il songe au petit infirme... cet enfant de l'autre femme, qui ne peut plus supporter de voir ce père pour lequel il ne représente qu'une amère déception.

Oh ! que ce présent trouble est donc différent du passé lumineux de jadis !

Soudain l'homme d'affaires sort de son rêve.

Le son vibrant du gong vient de le ramener à la réalité... le dîner ! Quelle heure est-il donc ? Ce n'est donc pas la nuit encore ?... Lui qui souhaitait dormir.

Il fait de la lumière, passe dans son cabinet de toilette, procède à des ablutions froides et, peu à peu, se ressaisit, revient à lui-même ; c'est à peine s'il se sent encore un peu oppressé, les jambes molles, le dos courbaturé.

Dans la salle à manger, il trouve Darrens seul, et, tout de suite, Mornacq devine quelles paroles il va entendre.

— Naturellement, tu vas me dire que ta tante est malade ! jette-t-il, mécontent ; car, bien que moins alerte ce soir, il n'accepte pas que sa seconde femme, si en train jadis, lorsqu'il s'agissait de s'amuser, soit maintenant toujours dolente.

— Et Denise ? poursuit-il encore maussade, va-t-elle prendre le genre d'être inexacte ?... Cela, je ne le supporterai pas !... C'est assez d'une.

Mais le jeune ingénieur s'empresse de narrer les événements récents : le départ précipité de miss Gladys, l'état lamentable de Liliane, l'affolement de Maurice, et la décision spontanée de Denise.

Mornacq reste stupéfait, presque attendri.

— Pauvre petite, elle a fait ça ? dit-il. Elle sait donc s'oublier et oublier, celle-là ?... Alors cette musique que j'ai entendue, c'était elle ? ce ne pouvait être qu'elle... je savais bien !

Puis, par une réaction fréquente chez les gens de son espèce, un sursaut de violence succéda à son émotion.

— Sans doute était-ce une solution... vous n'aviez pas le choix... mais rappelle-toi bien, Bernard, que

cela ne peut être que du provisoire!... Je ne veux pas voir ma fille transformée en garde-malade, car voilà, pour le coup, ce qui achèverait de donner de l'agrément à son séjour dans cette riante maison... sans compter que le contact de son frère peut être dangereux pour sa santé.

— Cela, non! je vous l'affirme, mon oncle, répondit vivement Darrens jusqu'alors impassible... J'étais déjà pleinement édifié, mais, pour plus de sûreté, j'ai parlé de nouveau, aujourd'hui, au docteur qui a soigné Maurice, un ancien interne des hôpitaux de Paris, garçon sérieux, très averti, vous le savez! Votre fils ne peut être considéré comme contagieux... sans cela, croyez bien que je ne voudrais exposer M^{lle} Mornacq...

Il s'arrêta brusquement, sentant qu'il venait de parler avec une ardeur inhabituelle; le regard étonné, curieux, de son oncle le gêna un instant.

Presque aussitôt, des petits pas pressés retentirent sous les voûtes sonores du corridor dallé de marbre; la porte s'ouvrit, en coup de vent, laissant passage à une Nysette légèrement ébouriffée, sa jolie robe bleue froissée, le teint animé, au demeurant charmante!

— Je suis très en retard, convint-elle, l'air radieuse et pas du tout confuse, en s'asseyant devant la table fleurie... Je n'ai pris le temps ni de changer de robe, ni de me recoiffer... Vous comprenez, le voile et cette blouse vous mettent dans un état... mais tout va bien, autrement! La nurse Margaret est acceptée par Maurice qui ne s'attendait pas précisément à la trouver... si peu respectable! Il a d'ailleurs paru enchanté de sa jeunesse... à peine un peu inquiet de ses compétences... Comme je m'y attendais, il a voulu tout de suite parler anglais avec moi et a ri de mon accent auquel « un long séjour en France a porté une légère atteinte! » — je vous crois! — Puis nous avons parlé musique, il m'a dit qu'il l'adorait... J'ai répondu : « Moi aussi », je lui ai même confié que je ne me séparais jamais de mon violon et que, sans m'en vanter à M. Darrens, je l'avais apporté avec moi; il m'a suppliée de me faire entendre pour lui tout seul...

et j'ai joué jusqu'à maintenant. Le pauvre petit était radieux ! ah ! je vous certifie qu'il ne pensait plus à broyer du noir... ce que nous avons ri !... Et voilà !... je suis au bonheur !... Papa, qu'avez-vous ? pourquoi cet air mécontent ?

— Je ne suis pas mécontent, ma petite, répondit Mornacq gravement, peut-être un peu ému, seulement ; car je trouve très beau ce que tu as fait là, pour ce frère qui, à l'heure qu'il est, te méconnaît encore... Et puis, il faut bien te le dire, il y a autre chose... Un auditeur invisible assistait à ton exécution... Cet auditeur, c'était moi, le profane, celui qui a l'habitude de dire de la musique qu'elle est un bruit importun. Vois-tu, tu avais choisi du Schubert, cette sérénade que ta mère chantait si bien, et dont, sans doute, je gardais, à mon insu, le souvenir...

Nysette rayonnait de joie :

— Oh ! cher papa, s'écria-t-elle, ce que vous me dites là me fait un plaisir, un plaisir !... Tenez, je crois que, si M. Darrens n'était pas là, je me lèverais de table pour vous embrasser !

— Je peux me retirer, Mademoiselle, fit celui-ci gravement.

— Tu es fou, Bernard ! se récria Mornacq, il y a bien assez de cette gamine...

Mais elle, riait, l'air absolument heureux.

— Oh ! ne nous fâchons pas ! fit-elle, ne gâtons pas cette bonne journée...

— Bonne journée, Mademoiselle ? intervint le jeune homme, et votre partie manquée ?

Elle eut un joli geste d'insonniance.

— Complètement oubliée ! dit-elle... Vous comprenez qu'avoir retrouvé mon frère est d'une autre importance... Ah ! il est charmant... attendrissant... une tête admirable... et quels yeux !

Elle s'arrêta, un peu confuse, se souvenant que Darrens avait dit qu'ils avaient justement les mêmes.

— Oui, reprit-elle, essayant de se rattraper... des yeux qui... mon Dieu !... ne sont peut-être pas très beaux... mais expriment enfin... des choses... car il est très intelligent, même instruit pour son

âge... Je suis stupéfaite de tout ce qu'il a pu me dire en si peu de temps...

— Il a voulu t'épater ! fit Mornacq en riant, c'est un malin ; mais rien que ça est bon signe et montre qu'il n'est pas si profondément atteint.

— Mais non, il n'est pas profondément atteint, c'est mon impression nette... seulement, il s'ennuie à périr... Il lui manque une autre ambiance..., de la jeunesse, un peu de gaieté...

Et, comme Darrens opinait de la tête, Denise lui demanda si c'était vrai qu'ensemble ils travaillaient quelquefois ?

— A peine, Mademoiselle, car j'ai peu de loisirs ; mais, enfin je le guide dans ses lectures et lui donne quelques conseils.

— C'est-à-dire que tu fais preuve à son endroit d'un dévouement admirable, précisa M. Mornacq.

— Ah ! que c'est bon à vous ! s'écria Nysette, je suis certaine qu'à nous deux nous arriverons à lui redonner confiance... nous l'empêcherons de penser à son mal... Pour le moment, le voilà grand ami de la nurse Margaret... Que sera-ce lorsqu'il apprendra qu'elle se nomme aussi Nysette ? Enfin, Dieu merci, miss Gladys n'est pas encore là.

Mornacq regarda sa fille avec étonnement :

— Alors, demanda-t-il, cela t'amuse vraiment de jouer à l'infirmière ?

— Père, repartit-elle gravement, il ne s'agit pas de m'amuser, mais d'accomplir un devoir pressant auprès de votre fils malade.

L'industriel parut gêné :

— Ta ta ta ! fit-il impatienté, voilà que tu emploies les grands mots, il n'y en a plus que pour Maurice, petite emballée ! Si tu crois que je vais te permettre de lui consacrer tout ton temps ! Cela, n'y compte pas... ce ne serait pas raisonnable !

— Mais enfin, je dois remplacer miss Gladys, c'est convenu, n'est-ce pas ? fit-elle en regardant Darrens, l'air inquiet.

— Mademoiselle, répondit celui-ci, nous avons eu recours à votre dévouement en un moment critique, car le départ de l'institutrice anglaise nous prenait de court, mais jamais il ne m'est venu à

l'idée que vous puissiez prendre complètement la place de l'absente... D'abord Liliane n'est pas toujours souffrante, et je crois même que la nécessité de secourir son fils va lui donner un sursaut d'énergie et lui faire oublier ses propres misères...

— Ce serait à souhaiter ! soupira M. Mornacq, l'air excédé.

— Puis, continua Bernard, sans paraître plus troublé que cela des digressions de son oncle, je verrai, d'après le télégramme que j'attends de Londres, s'il y a lieu de chercher une véritable remplaçante.

— Ne vous hâtez point, je vous en prie, implora Nysette ; laissez-moi achever... commencer, dois-je dire, ma précieuse conquête...

— Tu vas te surmener !

— Nous verrons bien ! et puis... est-ce que vous avez complètement renoncé à inviter tante Nadette à *Saint-Bertrand*, papa ?

Le visage de Mornacq exprima l'étonnement, puis la mauvaise humeur.

— Tu as vu ce qu'en dit Liliane... de quelle façon elle la considère... En ce qui me concerne, je serais ravi de l'avoir chez moi, tu le sais... mais c'est une joie à laquelle j'ai renoncé depuis longtemps... Avant tout, pas d'histoires ! et puis je me demande ce que la pauvre tante Nadette peut avoir à faire avec Maurice... en fait de jeunesse !...

Nysette sourit de la boutade.

— Pour la jeunesse, il y a moi et M. Darrens, papa... Pour les soins, la partie médicale, M^{lle} Pas-capert excelle, paraît-il ; elle vit dans les hôpitaux au moment des grands pèlerinages... sa capacité n'a d'égale que son dévouement...

L'industriel leva les bras au ciel.

— Arrangez-vous ! faites pour le mieux ! débrouillez-vous, Bernard et toi. Evidemment ce serait parfait en tant que sécurité... mais avant que vous ayez décidé Liliane et son gosse !...

Et il s'en alla, fuyant la lutte, excédé par ces questions de santé qu'il avait en horreur et dont il était toujours arrivé, dans son égoïsme incons-cient, à se dépêtrer complètement.

XI

C'est le matin,... un matin clair, doux et frais comme il s'en trouve dans la montagne pendant les mois les plus brûlants de l'été. Denise, tôt levée, a décidé d'aller entendre la messe à Suz ; elle aime ce beau spécimen d'église fortifiée, entourée de murailles crénelées ; elle se complaît dans ce cadre archaïque, un peu naïf, mais si recueilli et si pieux... elle se trouve bien pour méditer dans la petite chapelle qui abrite une Piéta émouvante.

Elle a besoin de prier, de voir clair en elle-même, de s'appesantir sur les difficultés qui en ce moment surgissent de toutes parts autour d'elle ; elle craint que les événements ne la dépassent ; une sorte d'intuition lui révèle des symptômes graves... elle a peur.

Certes, son bon vouloir est extrême, mais que tenter devant l'attitude troublée et volontaire de son père, les lamentations vaines de Liliane, la méfiance de Maurice, et l'aspect de plus en plus rébarbatif d'un Darrens mystérieux et fermé?... Oui, un drame poignant menace ce foyer... un drame qui fera des victimes innocentes et créera, sans doute, l'irréparable... Comment le conjurer ? Est-ce que la tâche que la pauvrete a assumée n'est pas au-dessus de ses forces?...

Née pour un bonheur paisible, élevée dans l'ambiance harmonieuse et sereine de la famille de sa mère, Denise se sent complètement désorientée dans ce milieu agité.

C'est pour cela qu'elle vient prier Dieu de secourir une faible Nysette au cours de son rude apostolat chez les Gentils.

La messe terminée, elle ne s'attarde point en de longues oraisons, mais erre un moment, le visage méditatif, dans l'étroit enclos situé entre le temple et les remparts, et qui fut jadis le cimetière des moines.

Parmi les églantines, le chèvrefeuille et les ronces, quelques tombes oubliées.

Comme elle s'apprête à franchir la porte du funèbre jardinet, une voix mâle, un peu timide, l'interpelle :

— Par exemple ! M^{lle} Mornacq ? si matinale ?... Est-il indiscret de vous demander ce que vous faites en si lugubre compagnie ?

C'est le jeune comte de Saint-Bertrand en tenue de chasse, le fusil en bandoulière, guêtré de cuir, « toujours un peu gravure de mode », pense cette peste de Nysette, « costume pour sport de la *Belle Jardinière* ! » Mais il est charmant, son sourire avenant est plein de bonté, son abord est simple ; il porte tout de même en lui les signes de sa race.

Denise n'est pas fâchée de le rencontrer.

— Je reviens de la messe, répond-elle sans mystère, rien de lugubre autour de moi... Ces vieilles pierres et les ossements qu'elles recouvrent ne m'impressionnent nullement... je n'ai pas peur de la mort...

— Vous n'avez peur de rien, je crois, M^{lle} Nysette !...

— Oh ! si, des méchantes gens !

Il rit et lui demande si elle en connaît beaucoup.

— Pas encore ! j'ai si peu vécu ; mais quand, par hasard, j'en découvre, je me sens tout effarée...

Elle a un regard si navré que, véritablement, il comprend qu'elle a de la peine ; alors, gentiment, il lui demande des nouvelles des siens. Celles de Maurice semblent l'intéresser tout particulièrement ; mais Denise reste réticente à ce sujet et, lui, bien élevé, n'insiste pas.

Machinalement, tout en causant, ils parcourent, côte à côte, la petite ville aux vieilles maisons branlantes, qu'oppressent, de temps à autre, de beaux hôtels trop blancs ; le long des rues, en pentes douces, court, en minuscules ruisselets, une eau claire, transparente : l'eau de la montagne, qui s'en va toujours gazouillant.

« Si l'eau qui court pouvait parler, elle raconterait de belles histoires !... »

Denise est contente ; cela l'amuse de se promener

avec ce beau garçon que tout le monde salue ; on les regarde beaucoup : ils ont de vagues airs de fiancés en liberté.

— Oh ! que j'aime ce pays ! s'écria-t-elle, vraiment ravie.

Et lui, inclinant vers elle son visage un peu mièvre :

— Il ne tient qu'à vous de vous y fixer définitivement, riposte-t-il avec une intention dans la voix.

Evidemment, c'est assez clair.

Denise a rougi très fort, son cœur bat plus vite que de raison ; mais une sorte de prudence, de retenue plutôt, lui fait garder le silence.

Et voilà que sur une petite place, à l'encoignure d'une ruelle, se dresse devant elle un magasin d'allure modeste qui porte comme enseigne : *Au saint nom de Marie*.

Tout de suite, elle se souvient... Des objets de piété, livres, statuettes, cierges, scapulaires, chapelets, mêlés aux cartes postales, lainages pyrénéens ; c'est là que, jadis, sa grand'mère, veuve d'un employé des contributions directes, se lança dans un petit commerce pour augmenter ses ressources et donner à son fils une instruction plus complète.

Avec quel attendrissement Denise contemple la boutique basse, humble... oh ! humble comme tante Nadette ! Et elle imagine facilement ce que put être alors ce pauvre intérieur, où deux femmes vaillantes veillaient avec tendresse sur les progrès de l'enfant chéri..., son père, à elle !... Ah ! certes, il était arrivé ; mais qu'avait-il fait de ces trésors spirituels que les chères créatures, la mère et la tante, avaient fait pénétrer dans son âme ?

— Mademoiselle Nysette ! que pouvez-vous donc trouver de si intéressant à cette banale devanture ?... Reprenons donc la question où nous l'avions laissée...

Mais elle, revenue à la réalité, prise d'une idée subite, bizarre, se redresse soudain, et regardant bien en face son galant compagnon :

— Monsieur de Saint-Bertrand, dit-elle, j'étais

en train de contempler la boutique dans laquelle mon père a été élevé... C'est là que deux femmes admirables, ma grand'mère et ma tante Nadette, se firent humbles marchandes, afin de le mettre à même de s'instruire et de suivre ses aspirations... Vous savez si elles ont réussi!...

Disant cela, Denise observait le visage de son interlocuteur. Le beau Vivien n'avait pu dissimuler un air de léger étonnement.

— Vous dites, Mademoiselle? fit-il avec l'air de croire qu'elle s'amusait.

Elle dut lui répéter sa phrase, lui donner même quelques détails complémentaires sur les événements qui avaient provoqué cette décision. Nysette s'étendait complaisamment sur les modestes origines de sa famille, le dévouement de son aïeule, la vaillance et l'énergie de M. Mornacq qui, arrivé par son intelligente volonté, avait pu devenir une puissance dans l'industrie et le monde des affaires, non seulement connu, mais estimé pour son intégrité absolue, indiscutable.

Le jeune homme écoute, stupéfait et soudainement gêné.

— Je ne savais pas! murmure-t-il au bout d'un instant, puis le ton dégagé :

— C'est très intéressant ce que vous me contez là, Mademoiselle, très beau! Monsieur votre père est en effet le fils de ses œuvres... C'est un homme remarquable,... cela je ne l'ignorais pas... : je l'estime et je l'admire... Evidemment, il a son caractère!... Ainsi... au moment de la vente de *Saint Bertrand*, — je n'ai pas eu affaire à lui directement — il s'est montré... intransigeant, peut-être un peu rude, mais si exact... si beau payeur...

Puis après un silence, timidement et avec embarras :

— Mademoiselle Nysette, je vous en prie, ne parlez pas devant ma grand'mère de cette anecdote un peu... romanesque du petit magasin d'objets de piété... Elle doit s'en souvenir,... mais mieux vaut ne pas le lui rappeler.

— Pourquoi donc?...

Le jeune homme se troubla...

— Mon aïeule n'est pas du tout sentimentale... De plus, bien qu'atteinte, elle aussi, par la vie, elle a gardé certains préjugés de caste... un peu de préventions injustifiées contre...

— Ceux qui travaillent, sans doute !

— Non ; elle admire le travail et surtout la réussite ! mais chez les autres, s'entend ; ainsi elle a détruit en moi toute ambition... Je voulais préparer Saint-Cyr, elle s'y est opposée pour me garder près d'elle... Ce n'étaient point là les idées de ma mère... ni les miennes... Je végète un peu, ici !...

— Je m'en doute ! riposta Denise assez rudement. Et vous ne pourriez pas réagir, plaider énergiquement une cause qui n'intéresse que vous seul, après tout.

— J'ai l'horreur de la lutte ! avoua-t-il ingénument.

Elle le regarda avec une certaine pitié, tandis qu'il continuait :

— Voyez-vous, ma mère et moi dépendons absolument de mon aïeule, qui est ce qu'on appelle « un caractère ».

Denise hocha la tête, en ajoutant mentalement un épithète à « ce caractère », pour lequel elle ne se sentait aucune admiration.

— Oui, poursuivait Vivien, nous dépendons d'elle. Lorsqu'on a vendu *Saint-Bertrand*, elle a eu ses reprises, et dame ! le plus clair du capital, une fois certaines dettes payées, est demeuré entre ses mains... C'est pour cela que nous ne pourrons rien sans elle ; elle le sait, son esprit autoritaire s'accommode volontiers de cette situation... Elle m'aime beaucoup, d'ailleurs, d'une façon un peu despotique, mais je suis la seule tendresse de son cœur.

« De son cœur étroit, et qu'un égoïsme orgueilleux rétrécit davantage ! » pense encore Nysette.

Les deux jeunes gens, depuis un moment, ont quitté la petite ville ; inconsciemment, tout en causant, ils viennent de prendre la route du château.

Denise demande :

— Et votre pauvre mère, dans tout cela, doit beaucoup souffrir, il me semble ?

— Oh ! c'est une résignée, une timide, un peu timorée, comme moi, d'ailleurs, avoue-t-il avec un sourire triste... Elle s'efface toujours en faisant plus qu'elle ne peut ; car elle est la cheville ouvrière de la villa *Sylvabelle*... C'est elle qui mène tout... sans en avoir l'air ! Car ma grand'mère n'accepte certaines situations qu'à la condition qu'il n'y paraisse pas.

Nysette ne put retenir un mouvement de vive protestation.

— Eh bien ! Monsieur, convint-elle, je vous admire !... Ou plutôt non, c'est une façon de parler, je ne vous admire pas du tout... je vous plains... surtout madame votre mère, dont la patience me paraît être au-dessus de tout éloge... En ce qui me concerne, pour en revenir à ce que vous disiez tout à l'heure, je n'ai aucune raison, moi, de me plier aux exigences de caractère de votre aïeule... J'ai d'ailleurs l'occasion de la voir rarement ;... je la verrai plus rarement encore...

Vivien eut un cri de protestation.

— Pourquoi dites-vous cela, grand Dieu ! Vous n'avez donc pas compris ?

Elle secoua la tête, irritée et volontaire.

— Je n'ai rien compris !... je ne veux rien comprendre que ceci... : Je n'entends répudier aucune de mes origines, je n'ai pas à rougir des miens... J'ai obtenu de mon père que tante Nadette — oui, celle qui l'a élevé, celle qui a tenu boutique à Suz, — j'ai obtenu qu'elle vienne en séjour à *Saint-Bertrand* où elle occupera la chambre d'honneur. Je sortirai avec elle malgré cette tenue modeste qui lui donnera des airs de sécularisée. Ceux qui ne voudront pas la voir se passeront aussi de me recevoir, de moi, qui proclamerai partout que je l'aime, la vénère, parce que, bonne et dévouée, elle a contribué à la fortune de mon père ; cette fortune que, tout de même, on condescend à trouver assez intéressante... cette fortune dont le château de *Saint-Bertrand* et son domaine font partie...

Le jeune comte, comprenant l'allusion, était devenu très pâle.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, qu'avez-vous voulu dire ?

— Eh ! vous le savez bien ! jeta-t-elle. Vous affirmiez tout à l'heure que Mornacq était rude... sa fille l'est aussi ! J'aime autant vous parler franchement, et qu'il n'y ait aucune erreur entre nous...

Puis, plus calmement :

— Il est des choses bien typiques !... J'étais venue à l'église ce matin, poussée par le désir de prier... d'implorer des lumières et des forces dont j'ai vraiment besoin en ce moment... Et voilà que je vous rencontre d'une façon toute fortuite, le hasard nous conduit juste en face de cette humble boutique... et nous en arrivons à aborder des questions graves, des sujets très intimes, nous qui n'avions eu entre nous, jusqu'à ce jour, que des rapports de mondanité courtoise... Etrange, tout cela !... Vous ne trouvez pas ?...

Mais lui vraiment sincère :

— Ah ! Mademoiselle ! vous me voyez vraiment désolé d'avoir provoqué votre courroux.

— Mon courroux ?... vous exagétez ; je ne suis point en colère et ne vous en veux nullement ; il fallait, au contraire, que certaines choses soient dites, que l'un et l'autre nous soyons fixés...

— Mademoiselle... est-ce vraiment que vous avez pensé ?...

— Quoi donc ?...

— Mon attitude envers vous ?...

— Elle a toujours été très correcte...

— Mais vous avez cru, tout de même, que c'était à cause de *Saint-Bertrand* et du domaine...

— Que vous me courtiesiez gentiment... oh ! très peu, j'en conviens... Vous y avez mis de la discrétion... vous ne manquez pas de délicatesse ;... non, sérieusement, je ne raille pas... et puis, voulez-vous que je sois franche jusqu'au bout ?...

— Je vous en prie ! dussé-je en souffrir, j'aime mieux être fixé...

— Vous avez raison. Eh bien ! je crois, en effet, que vous ne seriez pas fâché de rentrer dans vos biens de famille... que cela ne déplairait pas non plus à la comtesse de Saint-Bertrand de voir son

petit-fils redevenir seigneur et maître de ses anciens domaines ; je trouve cela très naturel.

— Il y a pourtant autre chose, mademoiselle Denise, je vous le jure ! protesta-t-il.

— Je le sais, fit-elle un peu émue... Je crois que je ne vous déplaïs pas, que vous éprouvez pour mon caractère, si différent du vôtre, cependant, une certaine sympathie... Mais, mon Dieu, pourquoi vous le cacherais-je?... vous m'êtes également très sympathique.

Et lui, déjà plein d'espoir...

— Serait-ce possible ? Vous m'êtes tellement supérieure !... et puis je crois que, depuis un moment, vous me jugez très mal...

— Pas si mal ! fit-elle avec sa franchise un peu rude. Evidemment, vous préférerais plus indépendant, un peu moins passif, ayant certaines ambitions de travail...

— J'ai cela, de vouloir vous conquérir !

— Alors faites ce qu'il faut pour cela !

— J'essaierai !... Donc, je peux espérer ?

— Si cela vous amuse ! répond-elle en riant. Encore que j'aie le sentiment que, si quelque obstacle survenait — et ils ne manqueront pas, vous savez, — vous seriez facilement consolé...

— Et par qui ? et comment ? se récria-t-il un peu comiquement.

— Oh ! vous trouverez bien des héritières voulant porter le titre de comtesse de Saint-Bertrand... Tenez, une de ces étrangères qui pullulent dans les villes d'eaux, une de ces femmes dont on ne demande pas les origines, leurs dollars suffisant à affirmer leur prestige... Je vous certifie que votre aïeule rechignerait moins à vous voir épouser la fille d'un roi du cirage ou du pétrole, que la petite-nièce de Nadette Pascapert ayant tenu boutique à Suz !... Dody, par exemple ?...

Le jeune homme rougit de nouveau.

— Vous êtes méchante ! s'écria-t-il, faiblement indigné.

— Non, vous verrez !

Et comme sur le placide visage elle lisait à livre ouvert, elle devina les divergences familiales que

déjà dû faire naître la présence des Américains, coïncidant presque avec son arrivée.

— Allez ! continua-t-elle, une de perdue, dix de retrouvées ! je ne vous plains pas beaucoup...

— Vous auriez tort !

— Pensez-vous ? Et, maintenant, vous m'avez suffisamment compromise pour ce matin... Tout le pays a pu nous croire fiancés... Séparons-nous.

— Comme ça ? sans nous réconcilier ?...

— Mais où prenez-vous que nous soyons brouillés, cher Monsieur ? pour ma part, certainement pas !

— Alors, venez à la villa jeudi prochain... Vous allez recevoir une invitation pour un thé-bridge.

— Et, vraisemblablement, il y aura les Louchett.

— Ils arrivent demain, à *Sylvabelle*, pour un séjour d'un mois.

— Parfait ! je m'en doutais ! Ah ! cher Monsieur, que d'émotions !...

— Vous raillez donc toujours ?

— Non ! je m'amuse un peu seulement ; cela ne m'arrive pas souvent.

Déjà elle entrevoyait l'intrusion de ces étrangères dans sa vie, une Lola ou une Dody lui disputant le jeune comte... Une secrète révolte lui donna la pensée de lutter pour garder sa conquête.

— Eh bien ! entendu ! s'écria-t-elle de son petit air décidé, je viendrai ! Vous, vous produirez vos Américaines,... et moi, je présenterai tante Nadette en liberté.

Un léger désappointement s'exprima sur le visage du jeune homme ; mais, reprenant tout de suite le sourire, il se pencha vers Denise.

— Tout ! pour vous avoir !... dit-il tendrement.

A ce moment même, la petite auto de Darrens déboulait brusquement du raidillon qui descendait du château.

Les deux jeunes gens n'eurent que le temps de se garer, d'entrevoir un regard surpris, ironique, éclairant un visage revêché, en même temps que le geste à peine esquissé d'un salut hâtif, contraint.

La voiture bondissant sur la route disparaissait bientôt dans un nuage de poussière.

— Ce garçon va comme un fou ! s'exclama le jeune Saint-Bertrand.

— Et cependant ce garçon est un sage ! répliqua lentement Nysette, tout en acceptant distraitemment les salutations de son accompagnateur.

« Oui, un sage ! pensait-elle un instant après, en regagnant le château par un sentier de traverse... Le seul sage parmi nous tous ! Insensible, invulnérable, il a su entourer son cœur d'une triple cuirasse... »

XII

Ce jour-là, en dépit d'un ciel admirable, Denise, prétextant un peu de lassitude, ne sortit pas de la journée.

Lasse, elle l'était en effet, moralement surtout.

Sa rencontre avec Vivien de Saint-Bertrand lui avait encore enlevé une illusion. Evidemment, c'était là un gentil garçon peu compliqué, honnête et franc, jusqu'à la naïveté, mais probablement sans grandeur de caractère, apathique, timide, influençable, incapable d'un grand amour... celui dont elle rêvait, elle, la trop sentimentale Nysette.

Allons ! il fallait en prendre son parti, ce ne serait pas celui-là non plus, bien qu'il prétendît l'aimer, ou du moins avoir quelque goût pour elle... et pour peu que l'impérieuse douairière consente à accepter la petite boutique de Suz... pour peu que Denise, de son côté, y mette quelque discrétion... n'en parle pas trop... ne se pare pas inconsiderément de cette pitoyable tante Pascapert...

La jeune fille eut, dans la solitude de sa chambre, un petit rire méprisant, un rire où il y avait de la rage et un peu de tristesse aussi.

Non, il n'y fallait pas compter ! Nysette ne consentirait à aucune concession de ce genre ; Nysette voulait être aimée sans condition aucune !... Elle voulait être aimée pour elle, avec ses manies de solidarité, la ferveur de ses affections, son culte du

passé modeste, mais si touchant... Ceux-là, les siens, si humbles, morts ou vivants, ils faisaient partie de son moi, elle ne les renierait jamais.

Et puis, après tout, qu'avait-elle besoin d'être aimée? Était-ce pour cela qu'elle était venue à *Saint-Bertrand*?

Elle était venue à *Saint-Bertrand* pour reconquérir le cœur de son père défaillant, pour l'empêcher de tomber dans une erreur redoutable, pour sauvegarder peut-être aussi le bonheur de cette pauvre femme, en qui elle ne voyait plus une ennemie, mais plutôt une malheureuse, dans toute l'acception du mot... Enfin, il y avait Maurice, ce pitoyable enfant!

Certes! c'était bien un beau programme, celui-là, de quoi justifier son exil dans cette Thébàïde agreste où il ne manquait que le bonheur... et la paix...

Maurice!... depuis la veille, elle le trouvait moins bien, plus triste, songeur et sans entrain.

C'était d'ailleurs l'heure de la longue visite qu'elle lui faisait chaque jour, dans l'après-midi, une grande partie de la matinée lui étant déjà consacrée.

Elle se rendit donc dans le jardin des ombres, mais elle constata que son jeune frère était encore nerveux. Il était arrivé dans la matinée une lettre de miss Gladys qui disait revenir dans une quinzaine, sa sœur allant de mieux en mieux. Tout en se réjouissant de savoir son infirmière rassurée, le petit malade ne cacha point qu'il aurait préféré la voir prolonger son séjour à Londres.

— Voyez-vous, miss Margaret, vous partie, c'est la tristesse qui revient... Avec Gladys, tout est lamentable, elle incarne le spleen même!... Miss Margaret, si vous partez, je suis un pauvre enfant perdu... Vous ne vous doutez pas de quel bienfait a été pour moi le contact de votre jeunesse souriante!...

Il avait dit cela comme un jeune homme, faisant, lui aussi, sa petite déclaration.

Puis, brusquement, la voix changée, l'air mauvais :

— Vous connaissez ma sœur ?

Prise au dépourvu, Denise se sentit rougir ; puis elle jugea la question si plaisante qu'une grande envie de rire la prit, et elle eut toutes les peines du monde à répondre sérieusement qu'elle la rencontrait quelquefois, en effet, qu'elles avaient même échangé quelques paroles.

— Et comment la trouvez-vous ? demanda-t-il encore.

— Mais elle m'a paru assez bonne enfant, d'un abord facile, puis jeune, vous savez, très jeune !

— De votre âge, peut-être ? Denise doit avoir vingt-trois ans.

— Oh ! moi, j'ai un peu plus... A vingt-trois ans, je ne pensais point faire une infirmière ; je vous conterai cela un jour ; des circonstances difficiles... pénibles... heureusement, cela ne durera plus très longtemps...

Le petit s'effara un peu.

— Pourquoi ? Vous ne voulez plus travailler ?

— Je ne dis pas ça ! J'aime le travail, mais j'en choisirai un de mon goût ; on n'a pas toujours de gentils petits malades à soigner... D'abord, vous, vous n'êtes pas un malade.

— Je suis infirme ! ce qui est bien pire ; les malades guérissent ou meurent... les infirmes restent comme ils sont.

— Mais non, voyons, vous guérirez ! Votre état s'améliorera avec l'âge, quand vous vous serez fortifié... Ce qu'il faut, c'est dompter vos nerfs... ne pas retomber dans le marasme.

— Alors, restez, miss Margaret !

— Et que deviendra miss Gladys ?

— Elle élèvera des oiseaux et domptera des chiens féroces !

— Mais puisque je vous dis, enfant terrible, que, moi, je ne suis plus dans le pays pour longtemps !

Le jeune malade resta un moment songeur.

— C'est embêtant, ça, tout de même ! fit-il, mal élevé et hargneux, n'avoir plus jamais que des vieux près de soi...

— Cela, Maurice, rétorqua Nysette vivement, c'est parce que vous le voulez bien !

— Comment, je le veux bien ? Est-ce ma faute, s'ils sont tous gens d'âge et de raison... tristes ou malades... Il y a Bernard, je sais bien ; j'aime beaucoup quand il vient... mais il est toujours si occupé... il s'absente si souvent... Ce n'est pas qu'il soit très gai, mais il se déride pour moi...

— Êt votre sœur, voyons ?

— Mais quand je vous dis que je ne la connais pas et n'ai nulle envie de la connaître !...

Denise fit un mouvement de dénégation.

— Ce n'est pas exact, vous en mourez d'envie !

Mais il devint tout rouge et se mit en colère.

— Où avez-vous pris ça ? D'abord, ce n'est qu'une sœur à moitié... Elevée loin de nous, dans un milieu très sélect, elle doit être assommante, à moins qu'elle ne ressemble à mon père, cet homme supérieur... bien portant, qui n'aime pas les faibles... mon père...

Mais elle ne put s'empêcher de l'arrêter avec indignation.

— Maurice ! fit-elle avec autorité, je vous défends de parler ainsi de votre père, devant moi !

— Pourquoi ? vous le connaissez, lui aussi ?

Elle se troubla, mais s'en sortit quand même en affirmant qu'il n'y avait qu'une voix dans le pays pour louer son intelligence, son amour du travail, son honneur, sa générosité.

— Oui, c'est un fort ! comme dit Darrens, — et le visage de l'adolescent exprima une certaine amertume ; — sa fille doit être une personne supérieure ; elle m'écraserait de sa pitié et de son dédain ; d'ailleurs j'espère bien qu'elle va prochainement rentrer chez elle !...

Et il n'y eut pas d'autre chose à en tirer.

Cette conversation n'était pas précisément faite pour remonter le moral de la pauvre Nysette.

Le soir, le dîner fut morne. Darrens ne prononça pas une parole ; Liliane, qui était présente, par hasard, et s'était montrée d'humeur charmante, se rembrunit du moment où Mornacq, arrivé en retard, expliqua un peu cyniquement que, les Louchett ayant une panne au départ de Biarritz, il avait dû les piloter jusqu'à la villa *Sylvabelle*, où

ils s'installaient définitivement pour la fin des vacances.

— M^{lle} Enrico aussi, bien entendu ! lança maladroitement la pauvre épouse.

Son mari la toisa ironiquement.

— Bien entendu, en effet ; y trouveriez-vous à redire quelque chose, par hasard ?

Et, pour couper court à toute discussion, il annonça que la comtesse de Saint-Bertrand l'avait chargé de les inviter tous pour jeudi... un thé-bridge à la villa *Sylvabelle*... Toi aussi, Bernard, tu as même été nommé particulièrement.

— Vous me voyez bien flatté, mon oncle, mais vous savez que ces petites fêtes-là ne sont pas de mon goût ; je m'en abstiendrai donc.

— Et moi aussi ! riposta Liliane, l'air furieux.

— Je m'y attendais ! répliqua le maître de maison. Comme c'est aimable pour cette pauvre douairière qui compte sur nous pour organiser ses tables de bridgeurs... Charmante maison, que la nôtre ! Voisinage agréable ! Et toi, Nysette, tu suis le courant, sans nul doute ?

— Non, mon père, répliqua paisiblement la jeune fille ; je compte vous accompagner. J'ai rencontré M. Vivien ce matin, et il m'a fait part de l'invitation de sa grand'mère... J'ai accepté !

Cette nouvelle mit l'homme d'affaires en joie ; il se frotta les mains et plaisanta cette petite cachottière qui faisait ses coups à la sourdine et prenait ses décisions sans demander avis.

— Tu fais bien, après tout, ajouta-t-il ; un peu d'indépendance sied bien à la jeunesse... Il faut être de son siècle, n'est-ce pas, Darrens ?

Mais, le repas étant terminé, le jeune homme quitta la table en haussant les épaules et sans répondre, tandis que Liliane, l'air tragique, priait Nysette de venir la rejoindre dans son boudoir.

A moitié étendue sur un divan bas capitonné de damas rouge, M^{me} Mornacq semblait en proie à une profonde agitation.

— Denise ! s'écria-t-elle, dès qu'elle aperçut la jeune fille, viens causer avec moi, tandis que Bernard tient compagnie à Maurice... Il est arrivé une

lettre de miss Gladys qui nous informe qu'elle reviendra dans une quinzaine.

— Je sais...

— Tu sais aussi que Maurice ne cache pas que, son infirmière revenue, il retombera dans sa morne tristesse.

— Ça, c'est de l'enfantillage, Liliane, vous en conviendrez bien !

— Oui, je te l'accorde ; mais comment y remédier ? Vas-tu donc le sevrer de ta présence complètement ?...

— Mais à quel titre voulez-vous que je revienne près de lui ?... Vous savez bien qu'il ne veut pas entendre parler de sa sœur...

— Hélas ! moins que jamais !...

— Alors, que voulez-vous que je fasse ? Comment puis-je intervenir ? d'autant que je ne suis plus pour bien longtemps à *Saint-Bertrand* ; maintenant, mon séjour touche à sa fin, et, dès que miss Gladys sera de retour... je ne me ferai aucun scrupule de rejoindre les miens !

— Les tiens ? nous ne sommes donc pas les tiens ?

Denise resta un peu embarrassée devant cette question plus que naïve, formulée par cette pauvre femme inconsciente du mal qu'elle avait fait jadis... Elle répondit d'une façon évasive que son père lui semblait absorbé en ce moment, que sa présence ne lui était plus si agréable, et que Maurice n'ayant plus besoin d'elle...

Mais M^{me} Mornacq, l'air suppliant :

— Ne pars pas, Denise, je t'en prie, ne pars pas encore... Nous touchons à des heures graves... Si ton service près de Maurice te fatigue, nous pourrions te faire aider. Que m'a dit Bernard ? M^{lle} Pas-capert accepterait de venir !... Est-ce possible ?

— Mais oui ! si vous y consentez, Liliane ; elle nous serait d'un grand secours.

La jeune femme se troubla davantage.

— Moi, j'y consens volontiers... mais Maurice, comment lui faire accepter cette vieille personne, sans charme, tu l'avoueras bien !

— C'est ce qui vous trompe, répartit Denise avec

vivacité : il se dégage de tante Nadette une telle bonté que la sympathie va tout de suite vers elle...

— Tu ne sais pas à quel point mon fils est fantasque !

— Que si bien, je le sais, je commence à le connaître ; si vous le permettez, je lui présenterai la chose moi-même.

— Oui, certes, je le veux ; mon Dieu ! tu as trop bien réussi jusqu'à ce jour, seulement je tremble... puis... je n'ai jamais rien fait pour M^{lle} Pascapert, au contraire, comment peut-elle me pardonner mon attitude ?

Nysette s'était mise à rire :

— Oh ! ma pauvre Liliac, ne vous en faites pas au sujet de tante Nadette ; elle porte en elle un idéal qui la met au-dessus de toutes les rancunes, croyez-moi ! Du moment qu'il y a du bien à accomplir, elle ne demande pas autre chose.

M^{me} Mornacq restait songeuse.

— Vraiment, dit-elle au bout d'un instant, elle et toi, vous me confondez ; quelle générosité ! quelle grandeur d'âme ! Comme je voudrais être semblable à vous !...

— Semblable à tante Nadette, oui, Liliac, essayez, relevez un peu votre cœur ! spiritualisez davantage vos sentiments... tâchez de prier...

La pauvre femme se tordit les mains en un geste de désespoir.

— Ah ! je veux bien prier... je veux bien tout tenter et ne rien te refuser, surtout après tout ce que tu fais pour moi... Es-tu assez magnanime !

Mais Denise avec bonté :

— Allons ! allons !... même si vous étiez mon ennemie, ce ne serait point l'heure de s'acharner contre vous...

M^{me} Mornacq s'était saisie de la main de sa belle-fille.

— Alors, tu as compris... deviné le danger... tu as pitié des vaincus... et j'en suis une !

— Pas encore, seulement il faut vous défendre tant qu'il est encore temps...

La jeune femme haleta :

— Comment?... Au nom du Ciel, dis-moi comment?

— Par tous les moyens! Nous chercherons.

— J'en ai si peu en mon pouvoir maintenant! Vois-tu, je ne suis pas taillée pour la lutte, et, puisqu'il ne m'aime plus, je préfère disparaître de sa vie; c'est trop atroce de comprendre qu'on est devenu une charge pour celui dont on a été longtemps l'idole... pour celui qui demeure le maître de mon cœur torturé...

Et cette fois, sans souci du fard et de la poudre, la tête enfoncée dans les coussins de précieuses soieries, Liliane se prit à pleurer désespérément.

Denise la regardait, consternée. Vraiment, le contraste entre cette femme écroulée et le cadre luxueux qui l'entourait rendait plus saisissante encore sa détresse.

A quoi bon les lambris dorés, les laques admirables, les garnitures de vieux Delft, les peaux d'ours blancs, la vasque de marbre dans laquelle se mouraient des fleurs, fauchées comme la jeunesse, le bonheur de l'infortunée Liliane!... cette reine détrônée, cette mère malheureuse, cette épouse quasi-abandonnée!...

— Liliane! s'écria la généreuse Nysette, ne désespérez pas, prenez courage, mon père comprendra quel est son devoir.

Mais elle se redressa, presque agressive.

— S'il doit me rester uniquement par contrainte, par devoir, je préfère le perdre tout à fait.

— Que non pas, répliqua doucement la jeune fille; on dit cela dans un moment de révolte, de dépit... puis, le calme revenu, on se réjouit d'avoir évité la séparation définitive... cette teneur d'espoir, cette image de la mort... Et puis, il y a Maurice... Ce pauvre petit, comment supporterait-il ce drame qu'avec sa sensibilité affinée il a déjà senti, redouté, j'en jurerais...

Le visage de M^{me} Mornacq exprima une douleur indicible.

— Ah! le malheureux enfant! Tu as raison, un pareil coup peut le faire sombrer dans la folie... car il aime son père... ce père qui le terrifie... le

fait trembler, alors qu'une preuve de sa tendresse lui ferait tant de bien !

— Voilà pourquoi il faut lutter, Liliane ! Il faut raviver votre juste ressentiment, immoler votre orgueil... Combattez pour votre enfant... pour vous aussi... puisque vous l'aimez toujours... et, d'abord, tâchez de vous vaincre un peu. Soignez-vous sérieusement, mais ne vous plaignez pas si souvent ; montrez-vous davantage, ne parlez pas trop de ce méchant mal que les hommes très robustes ne comprennent guère,... la migraine,... prétexte à tant de dérobades. Oui... oui, il faut se vaincre, savoir porter un visage souriant avec un cœur déchiré et un corps douloureux ; ne pas avoir l'air de douter un seul instant de la sécurité de votre foyer... en demeurer seule la maîtresse, savoir prendre des initiatives...

Et comme Liliane, tout en écoutant sa jeune belle-fille, la regardait avec un certain étonnement !...

— Excusez-moi de vous donner des conseils, fit-elle l'air un peu confus... Ce sont les rôles renversés, je le sais bien ; mais cependant,... je ne peux m'empêcher de vous dire... que, à votre place, il me semble que je tenterais une autre attitude pour sauvegarder mon bonheur.

— Hélas ! aurai-je encore du bonheur ?

— Oui, j'en suis convaincue, mais il ne faut pas vous le laisser arracher ; tenez, écrivez vous-même à tante Nadette, invitez-la à venir ; rien ne peut faire plus plaisir à mon père... et, croyez-moi, sa présence ici sera un bien pour tous !...

Vaincue, Liliane murmura :

— Je t'obéirai ; puisses-tu avoir raison, mon enfant, et cette terrible menace se dissiper... Hélas ! je n'ose encore y croire... mais combien je te remercie, Nysette...

Affectueusement, elle passa sa petite main étincelante de gemmes dans les cheveux bruns de la jeune fille... Ah ! qu'elle la sentait supérieure aux autres femmes qu'elle avait connues jusqu'à ce jour... Les paroles de cette enfant étaient vraiment droites et justes...

— Le Ciel t'a bien douée! murmura-t-elle : heureux celui auquel tu donneras ton cœur... Je connais quelqu'un qui serait si digne de toi!...

Mais déjà debout, frémissante, presque indignée, Denise, soudainement sur la défensive, se cabra.

— Liliane! s'écria-t-elle, ne prononcez aucun nom! Je vous supplie de ne pas vous occuper de moi... ou je reprends le train immédiatement pour Souvigny...

— Oh! Nysette, tu ne ferais pas cela! s'écria la jeune femme consternée.

— Si, je vous le jure! pour peu que vous me donniez à penser que vous avez comploté quelque intrigue à mon sujet.

Puis, voyant briller des larmes dans les yeux de sa belle-mère :

— Excusez ce mouvement de vivacité et revenons à nos moyens de défense... Nous disions donc?... Ah! oui! je crois qu'un peu de coquetterie vous est permise... : moins de fard, moins d'artifices, mais une élégance de bon aloi...

Liliane eut un sourire désabusé.

— Puis-je redevenir jeune?

Et, pour la première fois, elle avoua son âge... : plus de quarante ans, bien plus...

— Eh bien! papa n'en a-t-il pas cinquante-quatre? Vous êtes très bien assortis.

— Mais cette Izola en a vingt-neuf, elle... Oh! Nysette, la lutte est trop inégale.

— Non, vous verrez ; il y a, entre mon père et vous, des liens qui doivent compter... : votre douleur commune... l'enfant que tous deux vous... pleurez ensemble... et l'autre... Maurice...

— Ah! celui-là, il ne l'aime plus!... jeta-t-elle dans un cri de farouche désespoir...

Mais Denise ne la laissa pas achever...

— Ne blasphémez pas, Liliane!... Il ne vous est pas permis de prononcer un jugement pareil sur le père de votre enfant... Vous vous laissez influencer par des apparences... Je suis certaine, moi, que mon père est profondément attaché à son fils... il y a entre eux deux un malentendu que le temps arrangera.

— Le temps ! gémit Liliane, que va m'apporter le temps ?

— Des consolations, en attendant le retour du bonheur. Pour le moment, restons unis ! vous, tante Nadette, Maurice et moi... Ensemble nous incarnerons la famille, cette puissance incontestable...

— Il y a encore Bernard, ma petite ; ne l'oublie pas, ce serait injuste !

Le visage de la jeune fille se glaça, cependant son équité l'emportant sur ses préventions :

— Oui, dit-elle la voix calme, il y aura aussi M. Darrens avec nous ; cette affection de maître à disciple est une force que nous ne devons pas négliger... Ces deux hommes sont certainement unis par une amitié solide...

Liliane eut un geste découragé :

— Il y a peu de jours encore, il en était ainsi... mais, maintenant...

Et avec une fureur désespérée :

— Maintenant, qu'est-ce qui prévaudra contre cette intrigante?... Car, tu as bien entendu, tout à l'heure, elle arrive... elle est là... elle vient livrer le suprême assaut... elle vient me prendre ces pauvres vestiges de bonheur...

Et la malheureuse femme, à évoquer sa rivale, tremblait de colère et de douleur...

Mais, tout à coup, se redressant, pâle, prêtant l'oreille.

— Ecoute ! fit-elle.

Dans le calme absolu de la maison endormie, on percevait assez distinctement le heurt amorti de deux béquilles effleurant les tapis moelleux.

— Maurice ! s'écrièrent les deux femmes en même temps.

Et, avant qu'elles aient pu en dire davantage, une main pâle écartait la portière, une voix impatiente appelait : « maman ! » et, dans la pénombre, la silhouette du petit infirme se dessina.

Mais déjà Liliane l'entourait de ses bras, le contraignait à s'asseoir...

— Pourquoi es-tu venu, chéri ? gronde-t-elle doucement, pourquoi ?...

— Parce qu'on me laisse tout seul et que j'en m'ennuie.

— Et Darrens ?

— Eh bien ! Darrens, voilà un grand moment qu'il m'a quitté, en disant qu'il allait vous chercher... J'ai appelé, personne n'est venu... Alors je suis parti vous quérir ; j'étais triste... rien dans votre chambre, mais un bruit de voix venant du boudoir... Qui donc était avec vous ? on n'y voit rien ici !... faites de la lumière !

Il parlait d'une voix saccadée, impérieuse. Sa mère eut beau protester qu'on était mieux ainsi, qu'elle allait le reconduire, il s'irrita :

— Faites de la lumière, vous dis-je, je veux y voir, je le veux !...

Denise, au cours de ce bref colloque, n'avait pas bougé.

Lorsque la main docile de M^{me} Mornacq eut tourné le commutateur et qu'une nappe de lumière blanche éclaira la pièce brutalement, Maurice la vit toute droite, dressée devant lui.

Le visage convulsé de l'enfant exprima immédiatement le contentement le plus vif.

— Oh ! miss Margaret ! fit-il, c'est vous, quelle agréable surprise ! Je vous croyais partie depuis longtemps, vous avez donc diné au château ?... Et vous n'avez pas votre voile... Comme vos cheveux noirs sont beaux !... et vos yeux, ils paraissent davantage... Ils sont pareils à qui, donc ? Mais à ceux de papa... à ceux de mon père... oui...

Puis, brusquement, par une sorte d'intuition :

— Je suis sûr que c'est Nysette !... Oui, oui... c'est vous, Nysette ! je l'avais déjà rêvé cette nuit... Pourquoi m'avez-vous trompé ? Que c'est mal de tromper un pauvre malade !... Trompé ! on m'a trompé !...

Et il éclata en sanglots convulsifs.

Lilianc, interdite, n'osait plus remuer ni prononcer une parole ; elle connaissait le caractère de l'enfant gâté, son système nerveux, facilement exacerbé, l'épouvantait ; déjà elle entrevoyait la crise de nerfs, et son regard cherchait l'éther, au milieu de ses flacons de parfums.

Denise, au contraire, avait gardé tout son sang-froid ; bien plus, son sourire ému, son regard lumineux reflétaient la plus grande joie.

Mais l'adolescent ne la voyait pas ; la tête ensevelie dans ses deux mains, il continuait à pleurer, à dire qu'il était trop malheureux, et cette douleur incompréhensible se traduisait par ces mots bizarres :

— J'aimais tant miss Margaret ! j'aimais tant miss Margaret !

Alors Nysette, riant toujours, s'agenouilla près de son jeune frère, et entourant le buste grêle de ses beaux bras :

— Nigaud, va ! dit-elle avec une tendresse infinie ; puisque tu aimais tant la nurse Margaret, tu veux nous faire croire que tu ne peux pas aimer également ta sœur ?

Le petit fit « non », de la tête.

— Mais puisque c'est la même, mon chéri !

Il hasarda un œil, puis l'autre, car maintenant il ne pleurait plus du tout, et, devant la gaieté continue de Nysette, il ne put retenir un sourire, disant :

— Méchante ! pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite que tu étais ma sœur ?

Et elle, sur le même ton :

— Vilain ! parce que tu n'aurais pas voulu me voir !

— Je ne te savais pas si gentille !

— Vraiment ? Et maintenant que tu sais comment je suis ?...

Il appuya sa joue baignée de larmes contre l'épaule fraternelle.

— Maintenant, dit-il la voix basse et ardente, je ne veux plus que tu me quittes !

— Entendu ! riposta Denise, en essuyant les larmes de l'enfant qu'elle aimait.

Et c'était maintenant à son tour de pleurer de joie.

XIII

Plus avant dans la soirée, Denise, ayant vu de la lumière dans le cabinet de son père, ne put se retenir d'aller lui conter l'événement qui venait d'avoir lieu.

Elle le trouva, par hasard, inactif, dans l'attitude du penseur : son front soucieux appuyé dans la paume de sa main gauche, une page blanche devant lui, vierge de tout signe d'écriture.

— Papa Mich' ! dit-elle avec tendresse, est-ce que je vous dérange ?

Il tressaillit en entendant la voix de sa fille.

— Non, certes ! fit-il en s'efforçant de sourire : justement je pensais à toi...

— Et que pensiez-vous ?

Il eut un geste embarrassé.

— Que je ne voudrais pas te faire de peine !

Elle dit, l'air câlin et joyeux :

— Comme c'est gentil à vous, de penser cela !

Lui l'observait, l'air étonné.

— Qu'as-tu, Nysette ? Tu sembles radieuse, toi ! Après ce morne repas de famille, cela me paraît bizarre.

— Oh ! le dîner, il est loin ! Ecoutez plutôt ce que je vais vous dire !

Et elle lui raconta la petite scène, vraiment émouvante, qui venait d'avoir lieu entre son frère et elle.

Mornacq n'en revenait pas.

— Comment ? tu es arrivée à cela, fillette ? Mais c'est une victoire ! Tu as décidément fait la conquête de cet enfant capricieux.

— De cet enfant malade, voulez-vous dire, mon père ! Oui, je vous assure, j'en suis bien heureuse ! Et vous, papa Mich' ?

— Tu me vois ravi ; vraiment, cette situation était intolérable ! Je souffrais plus que tu ne peux le croire de cet état de choses : voir mes deux seuls

enfants en antagonisme... Oh ! pas toi, mon Dieu ! mais lui, ce malheureux maniaque, avec ses idées absurdes !

— Papa, il faut être très indulgent pour Maurice, beaucoup l'aimer !

Les yeux scrutateurs de l'homme d'affaires plongèrent dans ceux de sa fille.

— Qui a mis en doute mes sentiments paternels ?

— Lui ! Maurice ! il croit, oui, vraiment, qu'il n'y a plus de place dans votre cœur pour lui !

— Quelle idée saugrenue ! Evidemment, je le trouve difficile, compliqué, bizarre... mal élevé par sa mère, disons le mot... Mais il est excusable, le pauvre enfant ; son infirmité lui a aigri le caractère... il a beaucoup souffert... il souffre peut-être encore !

— Ah ! vous avez raison, il souffre, c'est pour cela qu'il faut se montrer pitoyable, lui rendre la confiance perdue, lui donner le sentiment qu'il est aimé quand même... Que dis-je?... davantage ! Savez-vous ? plus je le vois, plus je le trouve intelligent et attachant !

— C'est ce que prétend Darrens... J'avoue qu'il ne s'est jamais révélé à moi sous ce jour... Quand il était petit, il se montrait original... amusant, même ! mais depuis sa grande maladie, sa mère en a fait une pauvre loque geignante.

— Papa, est-ce sa faute ? D'ailleurs, je suis de votre avis : cet enfant a été mal dirigé, il y a eu erreur, en effet, et tout est à reprendre ou presque.

— Qui veux-tu qui assume une charge pareille ! rééduquer un enfant de quatorze ans.

Mais nous tous, voyons ! D'abord, tant que je serai là, moi, je m'ingénierai de toutes façons à lui faire partager notre existence... Il ne devra plus se cantonner dans sa solitude de l'enclos ; il faut lui installer une chambre dans le voisinage de la mienne, de la vôtre, une chambre où miss Gladys, de fastidieuse mémoire, viendra seulement assurer les soins que nécessite sa santé... Après, elle lui laissera la paix, avons-nous convenu, et emploiera son activité à élever ses perruches et à dompter ses chiens loups, comme dit Maurice.

L'ingénieur se dérida :

— Alors, vous avez déjà envisagé tout cela?

— Oui et non! ce serait trop long de vous expliquer ça ce soir; j'en reviens à ce que nous disions... Oni, notre devoir à tous est de tenter de changer la mentalité de cet enfant en lui faisant reprendre une vie normale, en cessant de le traiter en malade, en être inférieur... Vous, papa, vous pouvez beaucoup pour lui en lui rendant la confiance en soi.

— Moi!... moi! Tu sais ce que sont mes loisirs... Tu connais la vie que je mène...

Moitié riant, moitié sérieuse, un peu effrayée de son audace, elle répliqua :

— Eh bien! mon pauvre papa, vous la changerez, votre vie! Quand vous ne feriez pour Maurice que ce que M. Darrens — qui n'est pas son père — arrive à faire chaque jour...

— Je crois que tu me donnes des leçons, petite! remarqua Mornacq un peu vexé, et voulant avoir l'air de maintenir son autorité.

Elle désarma le despote par un baiser.

— Non! papa Mich'! fit-elle avec toute sa grâce touchante... je ne veux pas vous donner des leçons... je veux seulement vous rappeler un très cher devoir... Absorbé par votre vie trépidante, vous ne preniez pas assez le temps, ces mois-ci, de vous occuper de votre fils malade... Cet enfant en a souffert... il en a conclu que vous vous détachiez de lui ;... cela, il ne le faut pas. Savez-vous ce qu'il m'a demandé, à moi?

— Non! jeta-t-il, toujours bougon.

— Il m'a demandé de ne plus le quitter!

— Et tu as accepté?

— En principe, oui, mon père! Tant qu'il ne sera pas guéri, qu'il n'aura pas fait sa vie, je ne l'abandonnerai pas!

— Tu es folle! ma pauvre Nysette!

— Peut-être, papa, mais j'ai compris que cet engagement était la rançon de notre réconciliation.

— Eh bien! tu paies cher! Mais ton avenir? ta destinée à toi?... Je ne veux pas que tu te sacrifies!...

Elle eut un geste désabusé.

— Ma vie,... ma destinée,... c'était peut-être cela, papa Mich'!

— Mais, voyons ! tu es absurde... ou plutôt non, tu es admirable. Si Maurice a un peu de cœur, il comprendra bien qu'il se doit de te rendre ta parole...

— Je ne le voudrais pas ! Du moins tant qu'il ne sera pas mieux ; d'ailleurs, continua-t-elle songeuse, mon bonheur n'est pas absolument incompatible avec le sien...

Mornacq regarda sa fille avec étonnement.

— Que veux-tu dire ? Nysette.

Elle rougit légèrement :

— Je peux trouver à me marier dans le pays... pas très loin de lui...

— Ah ! fit-il, l'air assez surpris... En effet, ce ne serait pas impossible.

— De cette façon, poursuivit-elle, je pourrais toujours continuer à m'occuper de mon jeune frère.

— Tout ça n'est que sentimentalité excessive ; je te croyais plus pratique, ma petite Nysette ! au fond, tu cultives la chimère.

Elle regarda son père d'un air attristé, et, appuyant sa petite main à l'épaule paternelle, elle dit avec émoi :

— Papa Mich' ! vous n'êtes donc pas content de me garder avec vous ? Parfois... il semblerait que non ! et alors mon grand chagrin d'enfant me revient... car il fut un temps où je croyais mon père vivant aussi loin de moi que ma mère morte... plus peut-être !

Michel Mornacq s'était levé, il était très pâle, une émotion profonde creusait ses traits ; son amour paternel, longtemps combattu, triomphait en ce moment de toutes ses faiblesses... Avec une sorte de violence, il serra sa fille dans ses bras et, d'une voix brisée :

— Ne parle pas comme cela, Nysette ! tu me fais de la peine... Je voudrais... j'aurais besoin de te garder toujours... toi... quoi qu'il arrive ! N'es-tu pas la meilleure tendresse de mon cœur ?

« Quoi qu'il arrive » ; que voulait-il donc dire ? Penserait-il encore ?...

Alors, sans se lasser, elle revint à l'assaut.

— Votre cœur ? ah ! je désire qu'à côté de moi il y ait une grande place pour Liliane... pour Maurice surtout, à qui votre affection est nécessaire.

Le brasseur d'affaires s'était reculé ; son visage expressif, qui ne savait pas se voiler d'indifférence, se rembrunissait, se contractait ; il eut un geste de dépit.

— Toute ta pitié va vers eux... Et moi... penses-tu que je n'ai pas souffert ? que je ne souffre pas encore ? Cette pauvre femme dolente, gémissante, sans nul courage devant l'épreuve, saurait-elle me consoler de la mort de notre fille, de l'infirmité de notre fils... de ce fils tant désiré... et qui m'a tant déçu...

— Est-ce sa faute, le pauvre enfant ? Oh ! je vous plains, allez ! je sais bien que, vous aussi, vous avez de la peine... Seulement... vous, vous êtes un fort, et eux sont si faibles ! Cependant, Liliane se ressaisit... tenez... vous porterez de sa part, demain, à Lourdes, cette lettre à tante Nadette.

— Ma femme écrit à tante Nadette ?

— Mais oui ! afin de l'inviter à venir finir l'été avec nous à *Saint-Bertrand*.

De nouveau, Mornacq resta stupéfait.

— Comment ! tu as obtenu cela aussi ? Décidément, tu as une persuasion qui transporte les montagnes !... Pauvre vieille ! comme elle sera contente... et que de l'avoir chez moi me sera précieux !...

— Ah ! je vous assure qu'elle sera bien accueillie !... et nous serons tous là, près de vous... nous, les représentants du passé, du présent et de l'avenir de votre famille.

Elle se tut et, sur le visage tendu, elle lut qu'il avait compris ce qu'elle ne disait pas par pudeur filiale...

A ce moment, la porte du cabinet de travail s'ouvrit, et Darrens parut au seuil. Il eut un mouvement de recul en voyant le père et la fille ensemble.

— Oh ! pardon ! fit-il, je vous croyais seul.

— Entre ! mais entre donc ! que venais-tu me dire ?

— Oh ! rien ! répondit le jeune homme, l'air un peu embarrassé... La nuit est admirable ! et je venais vous convier à faire un tour, en fumant... C'est dommage de rester enfermé par un temps pareil... Suivez-moi donc.

Mornacq eut un geste un peu las.

— Je n'ai point l'esprit à la rêverie, fit-il... mais vas-y, toi, Nysette, tu as comme Darrens l'âme sentimentale et poétique, car, Bernard, bien que tu t'en défendes, tu n'es, au fond, qu'un sentimental honteux !... Denise, raconte-lui donc ce qui vient de se passer, là-haut... cela l'intéressera, j'en suis sûr... Pour le coup, ça c'est du sentiment, ou je ne m'y connais pas !...

Et il demeura seul, troublé, hésitant.

Par trois fois, il relut une petite carte satinée, dissimulée sous la feuille blanche, et dont le parfum subtil, ce soir, le tourmentait comme une mauvaise tentation.

Son cœur était le théâtre d'une lutte violente... Celui qui avait vaincu la fortune ne saurait-il donc pas se vaincre lui-même ?

Enfin, il eut un geste résolu.

Prenant de nouveau le carton entre ses doigts, sans le relire, cette fois, il le déchira en mille morceaux, le jeta au panier, et se levant, l'air farouche et décidé :

— Je ne répondrai pas ! déclara-t-il..., tout au moins pas ce soir.

Dehors, c'était en effet la radieuse vision d'une douce nuit d'été. Pas de lune au ciel, mais une voûte de velours sombre cloutée d'argent ; une lueur sidérale baignait la terre d'une molle clarté ; cette lueur s'épandait au loin, sur la plaine, éclairant faiblement le cirque des montagnes et, tout près, les parterres qui enlaçaient la vieille demeure. Toutes les fleurs de l'été étaient là, enchantant de leur féerie ce tertre rocailleux, par ailleurs si austère.

Les deux jeunes gens se promenaient, silencieux, sur la terrasse. Tout à coup, Darrens s'arrêta, et

Denise sentit peser sur elle le beau regard de bronze clair.

— Eh bien ? fit-il d'une voix conciliante, comme pour l'engager à parler.

Elle ne répondit pas tout de suite... Cette halte dans la nuit paisible, au milieu du silence, de l'enchantement de la nature endormie, de l'encens des fleurs, comme elle en goûtait la douceur ! Pourquoi parler encore, retomber dans la lutte ?... Même après ce petit triomphe, elle aurait voulu ne plus penser, se taire, savourer dans la paix cet instant de répit.

Elle se fit violence, cependant, et tournant vers Bernard son pur visage qui se détachait en chaude pâleur sur le fond de la nuit :

— Eh bien ! c'est fait ! répondit-elle avec un soupir d'allègement. Maurice sait que la nurse Margaret et Denise Mornacq ne font qu'un. Tout s'est admirablement bien passé, cela a été si facile...

Une sourde exclamation de joie accueillit les paroles de la jeune fille.

Celle-ci, à ce moment même, eut une sorte d'intuition.

— C'est vous qui avez provoqué l'événement ? demanda-t-elle.

Il ne s'en défendit pas et expliqua simplement qu'il le désirait depuis longtemps et commençait de s'inquiéter en voyant le temps passer, miss Gladys sur le point de revenir, et aucun moyen de faire naître une circonstance favorable.

— Alors, ce soir, ajouta-t-il, vous sachant chez Liliane, Mademoiselle, j'ai quitté Maurice sous je ne sais quel prétexte ; je savais bien qu'il ne demeurerait pas longtemps seul, qu'il irait retrouver sa mère, et se rencontrerait, non pas avec miss Margaret, mais avec sa sœur, Nysette !

Il avait mis, involontairement, dans ces mots, une intonation attendrie.

Elle le comprit et dit, d'une voix douce :

— Comme vous avez bien fait ! Moi aussi, j'avais hâte d'en finir avec une situation vraiment intolérable, des cachotteries indignes de nous.

Et, pour la seconde fois, elle refit le récit de

« l'événement », seulement elle omit volontairement de parler de la promesse imprudente arrachée par l'enfant : c'était susciter des interprétations aussi prématurées qu'irréalisables, sans doute ; l'heure n'était pas venue de parler de cela devant lui, surtout, car elle n'oubliait point le regard à la fois désolé et furieux que lui avait jeté le jeune homme, lorsqu'il l'avait rencontrée dernièrement avec Saint-Bertrand.

— Enfin, dit-elle, grâces soient rendues au Ciel qui a permis que j'accomplisse une partie de ma mission.

— Une mission ? répéta-t-il, souriant à demi.

— Le mot vous paraît prétentieux ; en effet, il l'est... et pourtant, comment vous dire ?

Puis un peu embarrassée :

— Oui, j'étais venue ici avec l'ambition d'arranger bien des choses, je ne pensais pas que ce serait si difficile... enfin, la conquête de Maurice est un point acquis.

— Et dont vous avez le droit d'être fière !

— Dont je suis très heureuse, seulement, répliqua-t-elle, avec simplicité ; je compte d'ailleurs que vous m'aidez, monsieur Darrens. A nous deux, nous essaierons, n'est-ce pas, de faire tout le bier possible à ce pauvre petit.

Il eut un regard heureux, tandis qu'elle lui faisait part de tout un programme qu'il approuva en y joignant quelques suggestions.

— Seulement, ajouta-t-il, il ne faudrait pas qu'un accident grave... vienne réduire à néant tous nos efforts.

— Un accident grave ! répéta-t-elle avec angoisse, devinant tout de suite ce à quoi il faisait allusion. Le croyez-vous donc si imminent ?

Il garda un instant le silence.

— Mademoiselle, dit-il enfin, je pense qu'on peut tout vous dire, car vous avez le courage et les compréhensions d'une femme faite... Vous l'avez pressenti, sans doute : votre père est sur le point de prendre une décision importante... Vous devinez sous quelle influence il est tous ces temps-ci, torturé, sollicité, harcelé... Cependant, je ne crois pas

que son cœur est en jeu ! Il s'agit plutôt d'une sorte de griserie passagère, dans laquelle la vanité a une grosse part... Les avances d'une personne jeune, réputée, séduisante, intellectuelle, le flattent évidemment, lui qui a l'âge d'être grand-père... Par ailleurs, il tient à son indépendance, veut rester son maître et ne point paraître céder aux objurgations familiales... objets des railleries de cette impitoyable créature, qui ne croit en rien.

— C'est donc à une femme de ce genre qu'il nous sacrifierait tous ! gémit Denise.

— J'espère qu'il hésitera ! Dans tous les cas, nous devons tout tenter, pour empêcher un tel malheur... J'étais venu ce soir pour lui parler...

— Que ne l'avez-vous fait ? Moi-même, en lui contant mon aventure avec Maurice, j'ai porté un premier coup... Il m'a semblé, en effet, troublé devant mes allusions évidentes... A un moment donné, il a lancé un « quoi qu'il arrive » qui m'a remplie d'inquiétude... Cependant il ne me paraît pas possible qu'il ait déjà pris une telle résolution...

— Alors que Dieu nous aide ! car l'instant est grave... Ah ! il y a longtemps que, dans mes heures solitaires, je creuse ce drame muet dont la raison de Maurice — je dis bien, la raison — et les espoirs de Liliane sont l'enjeu ! Un divorce imposé par Mornaëq serait un coup mortel porté à ces deux pauvres êtres. Comment voulez-vous que, livrés à eux-mêmes — lui, un enfant, elle, une malade, si désarmée devant l'épreuve, — comment voulez-vous qu'ils ne restent pas anéantis... fauchés à tout jamais ?...

« Et lui... mon ami... mon seul ami ! va-t-il tous nous abandonner ? car ce sera fini de notre amitié profonde, je romprai avec lui, complètement, radicalement ! »

Et, disant cela, cet homme calme, imperturbable, faisait le geste de trancher les liens à tout jamais ; il poursuivit :

— Vous, enfin, vous, sa fille si chère, si vaillante, si sage, pénétrée des saines traditions de sa famille, il vous écarterait donc une seconde fois de sa route... ou bien vous imposerait-il la promis-

cuité odieuse de cette intrigante habile, avide d'argent et de considération?... Non! cela est impossible, il ne faut pas que cela soit!

Et comme Denise, maintenant accoudée à la rampe de pierre du perron, ensevelissait son visage dans ses mains, pour cacher ses larmes :

— Oh! dit-il, pardonnez-moi de vous faire pleurer, j'aurais donné beaucoup pour ne pas avoir à vous dire ces choses pénibles... mais il fallait bien qu'elles soient dites... Nous devons unir nos efforts pour mieux combattre.

— Oui, dit-elle en le quittant et lui tendant la main, vous avez raison, soyons unis!

XIV

— Bernard... je t'en prie, n'insiste pas davantage, je ne veux pas... je ne peux pas aller à ce goûter... ma force morale n'est pas suffisamment grande pour me permettre d'assister, impassible, au triomphe de ma rivale.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Des mots, tout cela! des enfantillages! Je ne sais pas ce qu'ont les femmes de la maison aujourd'hui, mais on les sent toutes prêtes à dire ou à faire des folies, jusqu'à ta sage petite belle-fille qui s'était mis dans la tête d'arriver chez les Saint-Bertrand flanquée de sa tante Nadette! Pauvre M^{lle} Pascapert! c'est qu'elle, dans sa candeur naïve, n'aurait pas mieux demandé. Heureusement que Mornacq les en a dissuadées!... La brave fille sera plus à son aise près de Maurice qui l'a si bien adoptée.

— Je crois bien! Maurice veut tout ce que veut Nysette; ah! elle en a une influence!...

— Vas-tu être jalouse?

— Oh! non! je ne pense pas! Evidemment, j'aimerais avoir sur mon fils l'emprise qu'elle a su prendre, elle... presque encore une inconnue...

Darrens eut un bon rire réconfortant.

— Privilège de la jeunesse ! ne te plains pas, va, tout est bien ainsi ! Pour le moment, songe à te préparer... Il ne faut pas que tu fasses attendre l'auto, ton mari n'est pas déjà d'humeur si patiente...

— Oh ! tu t'en es aperçu, toi aussi ? Aujourd'hui, il n'est plus le même !

— Dame ! c'est la réaction ! il a été angélique tous ces temps-ci.

— Cela ne pouvait durer, n'est-ce pas ? Il a dû recevoir quelque mise en demeure de cette jeune personne... Ah ! non ! jamais je ne pourrai supporter de les voir ensemble de nouveau ! J'ai trop souffert l'autre semaine !

— Et, moi, je te dis, Liliane, que ton devoir est d'accompagner Mornacq, de ne pas avoir l'air d'abdiquer, d'abandonner la partie.

— Tu as raison, peut-être ; mais quelle toilette vais-je mettre ?

Et la pauvre femme s'attarda à énumérer la couleur de ses robes et de ses parures...

— Aimes-tu mon collier d'opales, Bernard ? Jadis Michel trouvait qu'il m'allait fort bien... mais l'opale porte malheur... Je prendrai donc ma parure d'émeraudes... le vert est la couleur de l'espérance...

Bernard eut un sourire à la fois indulgent et railleur.

— Parfait ! il est certain qu'ainsi défendue tu seras invulnérable... aucun maléfice ne pourra t'atteindre...

— Tu te moques !

— De tes petites superstitions, oui... ce n'est pas un crime !... Mais je me sauve.

— Où vas-tu donc ?

— Pau et Biarritz ! Je ne rentrerai que demain soir ; as-tu des commissions ?

— Oui : les livres que tu sais pour Maurice, de la musique pour Denise, ce Chopin qu'elle réclame... Pour moi... un parfum de chez Coty, l'Or ou Paris, cela m'est égal !

Gravement, tout en inscrivant sur son carnet les fantaisies de sa tante, Bernard ne pouvait s'em-

pêcher de penser à la vanité de cette pauvre âme qui, à l'heure où elle tremblait de voir s'effondrer son bonheur, trouvait encore le moyen de s'intéresser à de telles futilités... Mais elle était ainsi, et qu'y faire ?

Soudain, on frappa à la porte du boudoir et Denise apparut, toute simple, mais charmante dans une toilette légère.

— Déjà prête, petite ! s'écria M^{me} Mornacq désolée, et moi qui n'ai pas commencé ! Viens dans ma chambre m'aider à m'habiller, je t'en supplie.

— Je veux bien, je venais justement vous dire... oh ! ne vous fâchez pas... mais pas trop de maquillage aujourd'hui, Liliane, je vous en prie ! à peine un peu de poudre rose, si vous vous sentez trop pâle... puis pas de parfums violents, mon père les déteste... enfin, mettez votre robe de voile de soie noir, celle qui fait des pointes, vous savez, et qui vous va si bien, avec votre collier de perles, sans plus, vous serez charmante !...

— C'est ça ! tu as décidé de me donner des allures d'ancêtre !

— Non, Liliane, je voudrais, au contraire, qu'on vous vît sous votre plus beau jour !

Elle parlait avec conviction et émoi, on sentait que, du fond du cœur, elle souhaitait en effet que sa belle-mère fût, ce jour-là, tout à son avantage.

Darrens regardait la jeune fille avec admiration.

A travers tous les potins de salon, rapportés devant lui par sa jeune tante et les belles Européennes, à Luang, il s'était fait l'idée que toutes les femmes sont vaines de leurs charmes, et jalouses de ceux des autres qu'elles dénigrent volontiers. Or, cette étonnante petite Française semblait éprouver un vrai plaisir à contempler un beau visage féminin, et trouver des avantages, même à celles qui n'en avaient guère.

En revanche, peut-être assez satisfaite de la façon dont elle était douée au point de vue intellectuel, elle ne paraissait attacher aucune importance à son propre minois, cependant charmant, et si en harmonie avec son allure délurée de belle fille du Midi.

— Vous pensez à tout, Mademoiselle, lui dit Darrens, tandis que Liliane se dirigeait vers sa chambre... Grâce à vous, ma pauvre tante sera dans les meilleures conditions pour supporter la comparaison, votre présence aussi la réconfortera.

— Pourquoi ne venez-vous pas, vous ? demanda Denise d'un air de reproche.

— Oh ! moi ! fit-il avec un rire un peu amer, que ferais-je là-bas ?

Puis, se reprenant :

— Impossible, Mademoiselle ! et les affaires ? vous oubliez ces malheureuses affaires, un peu négligées depuis quelques jours !

Et, de fait, la réconciliation de Maurice et de sa sœur avait semblé changer l'atmosphère de *Saint-Bertrand*.

Le petit malade, ayant consenti à quitter ce qu'il appelait en raillant « son repaire », prenait, maintenant, ses repas en famille, sortait dans la torpédo avec Nysette ou son père, travaillait régulièrement chaque jour sous la direction de Darrens, et se complaisait surtout à entendre ce dernier accompagner, au piano, le violon que Denise ne faisait plus mystère d'accorder. Tante Nadette, arrivée vingt-quatre heures après l'invitation de sa nièce, avait apporté avec elle sa franche bonhomie, son dévouement enjoué ; on parlait, on discutait, on riait maintenant dans l'austère demeure ; la pauvre Liliane n'en croyait pas ses yeux de voir son fils mieux portant, joyeux, ayant oublié toutes ses phobies, son mari presque en train, enfin Darrens lui-même, détendu, rajeuni, vivant sur le pied d'une cordiale entente auprès d'une Nysette rayonnante.

Mais, le jour du second thé-bridge de la comtesse de Saint-Bertrand, tout sembla se brouiller. Il y avait incontestablement de l'orage dans l'air : Maurice récriminait qu'on le quittât, sa mère recommandait à parler de migraine, Mornacq redevenait grincheux ; Denise, presque agressive, déclarait qu'elle n'irait à la villa *Sylvabelle* qu'accompagnée de tante Nadette, qu'elle entendait la présenter à la

Jouaïrière : toutes choses vraiment si absurdes que Bernard le Sage dut intervenir...

.

Les deux salons de la villa *Sylvabelle* sont bourdonnants et animés. Il y a là, outre les Saint-Bertrand, les Louchett, une famille espagnole qui mène grand tapage.

Tout à l'heure, l'entrée des Mornacq n'a pas été sans causer quelque sensation ; l'industriel arrive habituellement seul, dans sa propre voiture, jamais à la même heure que les siens ; aujourd'hui il suit le sillage de sa femme, vraiment charmante dans sa toilette noire qui fait ressortir la blancheur de son teint, l'éclat de ses yeux d'Andalouse et l'or de ses cheveux légers... Liliane se sent en beauté et puise dans cette certitude une vague confiance.

Quant à Denise, elle s'est amusée à constater l'air anxieux du jeune comte s'attendant à la voir arriver, flanquée de la tante Pascapert.

Ouf ! quelle délivrance, lorsque la porte s'est refermée derrière elle et que le pénible cauchemar a été dissipé !

— Je vous parie qu'elle porte le capulet noir ! avait-il confié un instant auparavant à Dody, devenue sa confidente... Vous voyez d'ici la tête de mon aïeule !

L'Américaine, riant comme une folle, avait déclaré que « ce serait hilarant » de voir cette chose un peu *shocking* se passer dans les salons aristocratiques de la noble comtesse de Saint-Bertrand !

Dody se plaît fort dans la compagnie de Vivien, elle le trouve beau et « très aristocratique », elle flirte volontiers avec lui et voudrait que ce soit pour le bon motif... Malheureusement, il y a cette petite Mornacq, gentille, elle en convient, mais originale, avec ses idées, et tout de même pas aussi riche qu'elle.

En ce moment les deux jeunes gens causent en aparté, tandis que l'oncle Charley s'empresse auprès de M^{me} Mornacq qui, peu bavarde, le laisse

parler, en ayant l'air de s'intéresser beaucoup à ce qu'il dit.

M^{me} Odile s'attarde auprès de Nysette que son cœur maternel souhaiterait avoir pour fille. Quant à la comtesse mère, reine condescendante, elle va de groupe en groupe ; arrivée devant Michel Mornacq, elle le prend familièrement par le bras et, sur un ton confidentiel :

— Mon cher ! dit-elle, jamais encore je n'avais remarqué comme aujourd'hui la beauté de votre femme ! Mr Louchett la trouve à son goût... regardez-moi ces regards d'admiration... c'est une épouse comme celle-là qu'il lui faudrait pour le consoler de son veuvage, et non cette ensorceleuse de Lola qui lui fait une cour inconvenante...

Mornacq a tressailli, et cherchant à dissimuler son dépit :

— Ah ! M^{lle} Enrico fait la cour à Louchett ? dit-il, l'air détaché.

— Et comment ? A l'américaine, cher Monsieur, c'est tout dire !

— Et quel attrait lui trouve-t-elle, grand Dieu !

— Mais sa galette ! — pour parler argot, ne vous en déplaît, — pas autre chose, bien entendu.

— Elle n'en a pas besoin, voyons ; n'est-elle pas, elle-même, très riche ?

— Riche, Lola ? Mais vous ne savez donc pas ? elle n'a pas ça !

Et la comtesse fait claquer son ongle sous sa dent la meilleure, ce qui eût amusé Mornacq en tout autre circonstance.

Pour le moment, il ne pensait point à rire ; il écoutait — avec quel intérêt passionné — l'histoire du mariage des deux sœurs, dactylo, l'une convoquant avec son patron millionnaire, l'autre faisant du sentiment avec le pauvre Enrico... Somme toute, la belle Lola, sans les Louchett, serait tout simplement dans la misère... Dody, oui, était un parti intéressant, et quelle gentille enfant, simple et honnête !

Disant cela, inconsciemment, les yeux de la grande dame cherchaient la silhouette élégante de son petit-fils, et elle eut un sourire de satisfaction

en le voyant en grande conversation avec la jeune héritière.

« Compris, pensait aussitôt l'industriel... La grand'mère et le petit-fils, sous ses instigations, tentent l'assaut du gros sac de dollars... J'aurais cru pourtant que le domaine de *Saint-Bertrand* les tenterait... ma fille aussi ! D'ailleurs, le jeune hobereau avait l'air de la trouver à son goût... et il ne déplaisait certainement pas à Nysette, bien qu'elle soit infiniment plus intelligente que lui... mais, voilà, nous ne valons pas assez cher !... »

Quant à M^{lle} Enrico, eh bien ! me voilà fixé, c'est toujours ça ! pensa-t-il avec un sourire amer... elle a joué double jeu... Si ce n'est pas l'un, ce sera l'autre... Louchett, je m'en flatte, devait être le pis-aller... la poire pour la soif... et moi !... moi ? elle trouvait que je ne me décidais pas vite, devina l'influence de ma fille !... l'enfant de Marguerite-Marie. »

Et tout en monologuant ainsi, plus ému qu'il ne voulait le paraître, Michel Mornacq promenait son regard fier, son regard de vainqueur sur cette assistance cosmopolite, assez étrange. Liliane, un instant, retint son attention ; c'est vrai qu'elle était charmante aujourd'hui, sans peinture et d'une mise discrète. Il lui savait gré d'être venue, de ne point avoir recommencé ses simagrées habituelles, d'avoir, au milieu de tous ces gens, une attitude si réservée, si comme il faut... Tout de même, pauvre femme ! elle n'était point méchante, il l'avait bien aimée jadis et, somme toute, elle était la mère de ses enfants... Que de liens à briser pour satisfaire un caprice !... oui, un caprice, mais très violent... A quoi se résoudrait-il ?...

Pour l'instant, il répondit à l'appel de Dolorès qui l'invitait à prendre place à sa table de bridge ; ils commencèrent une partie étrange dont l'enjeu n'était certainement pas l'attrait du gain ; leurs partenaires comprenant mal le français, tout en ayant l'air très absorbés, ils commencèrent d'échanger quelques phrases coupées :

— Vous savez, insinuait la perfide, prenant un détour pour arriver à ses fins, vous savez qu'on

entrevoit la possibilité d'un mariage entre Dody et le jeune comte ?

— Mais, cela me paraît tout indiqué, répliqua Mornacq, l'air paisible.

— Moi qui croyais que vous convoitiez ce preux pour votre fille !..

— Allons donc, le contraire, peut-être... Les Saint-Bertrand eussent été bien contents de récupérer leur domaine... c'est assez compréhensible.

— Alors, c'est M^{lle} Mornacq qui ne veut pas de lui ?...

— Je ne dis pas cela ! Pour le quart d'heure, ma fille n'a pas du tout l'air de songer au mariage... elle a trop de bonnes choses en train.

— Alors, vous ne comptez pas le mariage parmi les bonnes choses ?

— Pourquoi donc ? N'ai-je pas prouvé le contraire en me mariant deux fois !

— Vous n'ajoutez pas : « hélas !... »

— Mon Dieu ! non, pas aujourd'hui tout au moins... On a des lubies, savez-vous ?

— Je m'en aperçois, mon cher ! vous êtes tout drôle cette après-midi... Je vous disais donc que, si Dody se marie, Louchett ne veut plus rester seul à courir le monde...

— Je comprends cela !

— Alors il cherche à refaire sa vie... il veut aménager son superbe hôtel de la V^e avenue dont les fenêtres ouvrent sur les pelouses veloutées, les arbres magnifiques du parc central de New-York. L'élue de son cœur sera à la tête d'une fortune princière.

— Eh bien ! miss Lola, il nous restera à adresser nos félicitations et nos vœux à l'élue du cœur de M. Louchett !... Nous n'y manquerons pas...

A ce moment-là, Denise passait, un peu solitaire ; elle s'arrêta près des jouents.

— Prenez donc ma place, mademoiselle Mornacq, fit Lola, l'air agacé ; avec votre père je perds tout ce que je veux, aujourd'hui, j'en ai assez !

Et elle s'éloigna, l'air impertinent, tandis que Nysette, un peu interdite, s'asseyait et tâchait de

s'absorber dans les combinaisons du bridge ; mais elle n'avait guère la tête au jeu.

Tout à l'heure, la comtesse douairière s'était approchée d'elle et, la prenant à part avec cette courtoisie un peu distante dont elle ne se départait jamais, elle s'était mise, de but en blanc, à lui parler de M^{lle} Pascapert.

— Est-il vrai qu'elle soit actuellement à *Saint-Bertrand* ? Je croyais qu'elle n'y fréquentait guère ?

Et Denise, enchantée de l'occasion, avait répondu, le ton assez vif :

— Je ne sais pas ce que faisaient mes parents avant mon arrivée, Madame, mais, moi, j'ai été trop heureuse de les voir l'inviter, tout dernièrement, pour la fin des vacances... Mon père doit à notre tante une gratitude dont je me juge solidaire ; c'est une très belle âme, elle m'est intimement sympathique.

La douairière porta à ses yeux son face-à-main, pour voir de plus près cette jolie fille qui montrait si nettement qu'elle avait le courage de ses opinions.

« Pas commode, la petite », pensa-t-elle en refermant son lorgnon.

Puis, négligemment, l'air détaché :

— Oui, je crois que c'est une sainte fille ! Votre grand'mère aussi était parfaite... avec cela supérieure à sa sœur comme physique, comme allure, vraiment, oui... supérieure.

Elle se tut brusquement, semblant regretter d'en avoir trop dit. Mais Denise se sentait d'humeur belliqueuse ; de plus, elle aimait les explications nettes.

— Supérieure à la situation qu'elle occupait, voulez-vous dire, sans doute, Madame ? Vous le savez, lorsque mon aïeule devint veuve, peu de carrières étaient ouvertes aux femmes, il lui fallut bien prendre un petit métier pour l'aider à élever son fils... car elle était, comme moi, au-dessus de bien des préjugés. D'ailleurs, — et Nysette prit son joli petit air de bravade — que l'on vende des cierges fabriqués en France, ou du cirage confectionné en Amérique, c'est bien tout pareil,

pourvu qu'on atteigne son but avec honorabilité, n'est-ce pas ?

A cette allusion à la firme importante des Louchett, la douairière fronça imperceptiblement les sourcils et quitta la trop clairvoyante Denise ; décidément, cette petite lui paraissait plutôt désagréable.

Justement Dody et Vivien rejoignirent Nysette à ce moment-là, et tous trois, abrités derrière un paravent, entamèrent une causerie joyeuse. Dody était simple, franche, vraiment attrayante, et le jeune conte un agréable conteur, sans aucune profondeur dans l'esprit, mais un rien d'humour et plein d'entrain. Vivre auprès de lui ne serait pas ennuyeux, songeait la fille de Mornacq... Mais ne pas s'ennuyer, était-ce donc assez ? Pouvait-on aliéner sa liberté pour un sentiment fait de sympathie... à peine réciproque, peut-être ! car ce beau garçon-là, de caractère faible, ne devait point savoir ce qu'était un grand amour... celui dont elle, Nysette, avait rêvé toute sa vie... Ah ! se contenter d'un si médiocre bonheur l'abaisserait dans sa propre estime.

Et voici que, brusquement, cette pensée lui avait traversé l'esprit... Les yeux de bronze clair, en la regardant, n'exprimeraient plus nulle admiration... s'ils savaient !...

Décidément, Mornacq, qui aimait le bridge, n'avait pas de chance avec ses partenaires ; Nysette, bonne joueuse habituellement, ne faisait que des fautes. Ce fut le moment du goûter, heureusement. La jeune fille se précipita dans la salle à manger pour aider M^{me} Odile à servir le thé. La corvée touchait à sa fin ; Liliane et son mari, d'un commun accord, décidèrent de partir aussitôt et, malgré les protestations de Vivien, M^{lle} Mornacq les suivit.

Au moment où elle allait monter en voiture, Dody s'approcha d'elle, et la prenant à part :

— Est-il vrai, *dear*, que vous continuez à visiter Bertille, chaque jour ?

Et, sur la réponse affirmative de son amie, elle ajouta :

— Cela m'amuserait beaucoup de grimper un jour là-haut avec vous ; voulez-vous que nous y allions prochainement ?

Et Denise, trouvant ce désir très naturel, invita la jeune fille à venir la prendre dès le lendemain.

XV

Lorsque, ce dit lendemain, vers midi, M. Mornacq, de retour de Bagnères, franchit le seuil du château, de larges gouttes de pluie venaient s'écraser sur le cailloutis de la terrasse, et des grondements sourds, répercutés par les échos, emplissaient de leurs clameurs le cirque de Suz-Sainte-Marie.

Dans le vestibule, soudain si assombri qu'il fallut allumer les ampoules du lustre de fer forgé, il trouva Liliane en proie à une forte émotion.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'ingénieur, étonné de voir sa femme dans cet état.

— Denise est sortie depuis longtemps, en compagnie de la jeune Dody... Je suis inquiète de la savoir seule dans la montagne, par cet orage...

— Où allaient-elles ?

— Elles devaient monter chez Bertille !

— Quelle étrange idée par ce temps menaçant ! Il n'y a qu'à aller les chercher...

Et, comme il faisait mine de ressortir, Liliane l'arrêta d'un geste suppliant :

— Non, pas toi, Michel ; Bernard s'en est chargé... Voilà une demi-heure qu'il est parti... Dieu ! quelle bourrasque !

En effet, le vent brusquement se mettait de la partie, enflait sa voix, couvrant celle du Gave, et mêlait ses hurlements au fracas du tonnerre.

— Gros temps, en effet, jeta Mornacq agacé... Qui sait où ces imprudentes auront été se réfugier?... Bien heureux encore que tu aies pu décider Darrens à aller quérir ma fille...

— Ah ! tu sais bien qu'il est la complaisance

même ! D'ailleurs, je n'ai point eu à le lui demander, il est parti de son plein gré.

— Ah ! fit seulement Mornacq.

Et il attacha sur le joli visage de sa femme, moins fardé, vraiment charmant dans ce demi-jour, un regard interrogateur.

Elle le comprit tout de suite :

— Oui, dit-elle, souriant à demi, car l'orage en ce moment redoublait de fureur ; elle frissonnait de peur, ponctuant ses paroles de petits cris apeurés, se voilant même les yeux pour ne pas voir les éclairs... Je crois, vraiment, que notre cher neveu... n'oserait plus se vanter de n'avoir jamais rencontré... — Dieu ! que j'ai peur ! — la femme capable d'émouvoir son cœur rebelle.

Michel haussa les épaules.

— Que dis-tu là, voyons ! L'orage te fait divaguer... D'abord, tu ne devrais pas avoir peur, puisque je suis avec toi...

« Alors tu disais que Bernard, cet iceberg, aimerait Denise ? »

— Comme un fou, mon pauvre ami, seulement il ne le lui dira jamais !

— Pourquoi donc, grand Dieu ?

— Parce qu'il a dû comprendre, dès l'arrivée de la petite, ... que celle-ci avait des préventions contre lui... oui... elle se serait imaginé que mon insistance à la faire venir ici... n'était qu'un complot entre Bernard et moi... pour l'accaparer, la lui faire épouser...

— Quelle absurdité ! Bernard est absolument incapable d'un tel calcul ! Que ne m'as-tu dit cela ? j'aurais ouvert les yeux à Denise... Je me souviens bien, en effet, que, dans les premiers temps, elle témoignait un peu de parti pris contre lui... Elle est assez intelligente pour avoir compris depuis qu'elle s'était trompée, ne crois-tu pas ? Ils me paraissent être dans de bons termes en ce moment.

— Oui, certes ! la conquête de Maurice les a rapprochés... ils sont si bons l'un et l'autre...

Et Mornacq, l'air pensif :

— Ah ! quel rêve ! voir ma Denise épouser ce Bernard que j'aime comme un fils, les garder, de

ce fait, toujours près de moi!... C'eût été trop beau! Nysette n'est pas une fille à se laisser influencer; d'ailleurs, j'ai cru un moment que le comte Vivien lui plairait.

— Moi aussi, je le croyais; mais sais-tu ce qu'elle m'a dit en parlant de Dody, tout à l'heure: « Je vais tâcher de faire deux heureux, en consultant à cette douce enfant d'offrir ses dollars au beau Saint-Bertrand: cela comblera les ambitions du jeune homme, et surtout celles de sa grand-mère. » Je n'ai pu m'empêcher de me récrier, car je croyais vraiment que notre fille et Saint-Bertrand avaient un penchant l'un pour l'autre... Je lui ai dit, et elle a nié en ce qui la concernait. « Quant à Vivien, ajouta-t-elle, il est possible que je lui plaise; mais, pour le voir boudier un si fastueux destin, il lui faudrait au cœur un grand amour désintéressé, ce qu'il n'a pas, ce qu'il est incapable d'avoir. »

— Etrange! tout cela; les jeunes gens d'aujourd'hui discutent tout, décident tout, sans demander conseil!... Enfin! ils ont peut-être raison... N'empêche que l'ouragan n'a pas l'air de se calmer... qu'ils ne reviennent pas, et que je commence à m'ennuyer de les savoir dehors.

Disant ces mots, il entr'ouvrait un des battants de la lourde porte d'entrée. L'orage redoublait de violence, les éclairs traçaient des traits de feu sur le ciel couleur d'encre, la tête chauve des montagnes semblait enveloppée de fumée d'incendie, un vent furieux tordait les arbres de la garenne.

Soudain, la foudre tomba dans un fracas épouvantable.

Liliane blêmit de terreur, poussa un cri strident:

— Oh! ferme! Michel, s'écria-t-elle, ferme cette porte, je t'en supplie!... Ne reste pas là exposé sur ce seuil... le vent t'entraînerait, le feu du ciel pourrait t'atteindre, je t'en prie!

Il la regarda avec pitié.

— La mort te fait donc bien peur?

— Oh! une peur atroce.

— La vie n'est pourtant pas si belle!...

— Ah! certes! Mais ce n'est pas à toi de dire

cela... toi à qui tout réussit... toi, le maître de ta destinée.

— Tu trouves ? fit-il, l'air amer. Mais qu'as-tu ? tu pleures ?

Elle eut un pauvre élan de tendresse timide.

— Michel, si tu venais à disparaître, je ne te survivrais pas !

Il regarda sa femme, étonné. Elle avait l'air tellement sincère qu'il se retint d'ironiser.

— Crois-tu ? dit-il ; pourtant le chagrin ne tue pas, va... et personne n'est indispensable !

Puis, revenant à son souci :

— Pourvu que ces enfants soient à l'abri ! Rien de plus irritant que de ne pas savoir... A la première accalmie, je file à leur rencontre ; je n'y tiens plus... c'est trop stupide de rester là, sans agir, alors qu'ils sont peut-être dans la peine.

Et, tout à son inquiétude, Mornacq se mit à faire les cent pas dans le vestibule : il avait totalement oublié la présence de la pauvre Liliane.

Mais un gémissement le ramena vers elle ; elle balbutiait :

— Michel, si tu as décidé de sortir tout à l'heure... quand l'orage sera calmé, ramène-moi chez Maurice... je voudrais aller près de lui... Impressionnable comme il est, il s'inquiète peut-être de mon absence... mais il fait si sombre, cette tempête est si terrifiante.

— Et toi, tu es si peu courageuse, ma pauvre femme !

Il y avait dans l'inflexion de sa voix de la compassion et un peu de douceur. Cependant, sans protester davantage, il la suivit... Par deux fois, à la vue des éclairs fulgurants, elle saisit le bras de son mari, s'arrêtant toute tremblante.

— Toujours bien peu brave, Liliane ! murmura-t-il, soudain ému par une faiblesse qui jadis le faisait sourire, l'amusait.

— Oh ! toujours, avoua-t-elle, et si incapable de lutter seule...

— Pourtant, remets-toi, je t'en prie, il le faut ! tu ne dois pas te montrer dans cet état devant ton fils.

Et comme un sanglot secouait le buste amaigri.

— Tu m'entends? Liliane, je veux que tu sois raisonnable... C'est honteux d'être peureuse à ce point.

— Ce n'est point à cause de l'orage que je pleure, Michel, je te le jure.

— Pourquoi donc, alors?...

Elle bégaya entre deux sanglots...

— Il y a si longtemps que tu ne t'étais montré aussi bon pour moi!...

Sans rien dire, il déposa un baiser sur les blonds cheveux éparpillés.

La porte de la chambre de Maurice s'ouvrit à ce moment, brusquement.

— Oh! papa et maman qui sont là! s'écria l'enfant, quel bonheur!

Il était, lui aussi, un peu pâle et ressemblait en ce moment étrangement à sa mère; mais il prenait sur lui pour rester calme et ne rien montrer de son émoi.

M^{lle} l'ascapert avait allumé un cierge béni devant une vieille statue de la Vierge, et, à genoux par terre, récitait son chapelet.

A la vue de ses neveux, ses yeux interrogèrent anxieusement leurs visages, tandis que l'adolescent demandait, la voix frémissante :

— Denise n'est pas rentrée?

— Non, mais ton parrain a été à sa recherche... Ils ont sûrement trouvé un abri... peut-être dans la grotte des Fades... ces génies de la montagne dont ta sœur t'a conté la jolie légende, assura Liliane qui dominait son émoi pour ne pas effrayer l'enfant.

— Dieu le veuille! murmura, avec ferveur, tante Nadette;... puis s'adressant à son petit-neveu :

— Pourquoi n'as-tu pas embrassé ton père que tu n'avais point vu de la journée?

L'infirme, appuyé sur ses cannes, marcha vers l'homme vraiment tourmenté par une inquiétude dont il ne pouvait se défendre... Quelle place cette Denise avait donc pris dans son cœur!

Quand Maurice fut près de lui, il murmura timidement :

— Papa !

Michel alors se retourna.

— Vous êtes préoccupé, mon pauvre papa.

Et comme le père se défendait d'un geste vague.

— Oh ! si, je le vois bien ! moi aussi, allez !... je l'aime tant ! cette grande sœur. Ah ! que rien de fâcheux ne lui arrive, au moins... car, si l'un de nous devait disparaître, il vaudrait mieux que ce soit moi.

L'infirme avait prononcé ces mots avec une tristesse si profonde que le cœur du père en fut déchiré... Prenant brusquement son fils dans ses bras, il s'écria :

— Ni toi... ni elle... C'est assez d'un enfant perdu, grand Dieu ! toi, tu vas mieux, tu guériras, mon cher petit.

La tête appuyée à l'épaule paternelle, l'adolescent soupira :

— Oui, maintenant, je voudrais bien vivre.

A cet instant, les Laotiens parurent... Epouvantés, ne doutant pas que cet orage, qui ressemblait aux typhons d'Extrême-Orient, ne fût une manifestation des génies de la montagne, ils venaient se réfugier auprès des maîtres Européens, assez savants pour conjurer les maléfices des malins esprits.

Et la pluie, à présent, tombait avec une violence qui faisait évoquer la pensée d'un déluge...

.

Cet orage, tout d'abord, Denise ne l'avait pas vu venir. Escortée de Dody, elle montait sans effort, légère et souple, s'appuyant sans peine à son alpenstock ; elle respirait, à pleins poumons, l'air frais qui venait de caresser les neiges éternelles, coupé, par instants, de bouffées de chaleur, signes précurseurs de la prochaine tourmente.

Et, tout de suite, dès les premiers pas, l'étrangère, peu soucieuse des transitions, attaqua un sujet brûlant :

— *Dear !* je vous suis très reconnaissante de m'avoir permis de vous accompagner... Je dois vous dire que cette Bertille n'est qu'un prétexte,

je voulais seulement être seule avec vous pour vous demander si vous teniez beaucoup au comte de Saint-Bertrand ?

— Moi ? fit Denise, surprise de se voir devancer sur ce terrain brûlant... Je le trouve charmant, mais, c'est tout ! Je ne peux vraiment pas être attachée à un jeune homme que j'ai vu à peine dix fois dans ma vie.

— Oh ! cela ne fait rien du tout... Moi, je ne l'ai pas vu autant, et je tiens beaucoup à lui...

Denise ne put s'empêcher de rire :

— Vous allez très vite, en Amérique !

Dody répondit flegmatiquement :

— Très vite, et c'est mieux ainsi ; on n'a pas le temps de réfléchir aux choses ennuyeuses... on fait tout de suite ce qui fait plaisir... tant pis, si cela ne dure pas longtemps... Mais j'espère que, dans ce cas, cela durerait... Le comte Vivien est un gentleman.

— Je le crois, Dody, répondit calmement Denise ; en sorte que si ce jeune homme partage vos sentiments...

— Ça, je ne sais pas très bien ! Certainement, il est très gentil pour moi... seulement... je crois que vous, vous lui plaisez davantage.

Les fins sourcils de Nysette se rapprochèrent :

— Je ne le pense pas, fit-elle. Jamais je ne croirai aux sentiments sérieux d'un jeune homme qui courtise deux jeunes filles à la fois...

— Alors... il a flirté avec vous ?

— Non ! il n'en a pas eu le temps ! répliqua M^{lle} Mornacq qui prenait le parti d'en rire, ... puis, moi, je n'encourage pas le flirt... c'est une chose que j'ai en horreur.

La petite Américaine regarda sa compagne avec étonnement.

— Alors, si vous ne tenez pas à Vivien, cela ne vous fâchera pas que je lui demande de m'épouser ?... Comme je suis très riche, vous savez, et lui, si peu, cela ne me gênera pas du tout.

— A la bonne heure ! voilà qui est bien parlé !... non, non, cela ne me fâchera pas le moins du monde... soyez bien tranquille.

— Alors, entendu ! je peux dire au jeune comte que vous ne tenez pas à lui ?

— Si vous voulez, oui, Dody ; ajoutez que je vous désire, à tous deux, beaucoup de bonheur, ce qui est la vérité.

Nysette avait dit cela avec une certaine douceur.

La jeune Américaine exultait.

— Ah ! vous êtes un ange, vous, je le savais bien... Permettez que je vous embrasse !

Puis, un peu hésitante... :

— Maintenant que j'ai dit... est-ce que vous croyez que j'ai besoin de monter avec vous jusque chez Bertille ? Vivien devait m'attendre justement près de la petite église de Suz : j'aimerais parler tout de suite avec lui.

— Allez, allez, moi, je continue ma course en me hâtant, car on dirait qu'il va faire de l'orage.

Maintenant Denise était seule, et elle se sentait toute surprise que cette chose ait été si vite réglée et qu'elle en éprouvât si peu de peine...

Tout en grimpant, elle se plut à imaginer ce que serait, dans un instant, la rencontre des deux jeunes gens.

Dody, si positive, même en matière de sentiment, mais aussi, simple et vraie, dirait de but en blanc :

« Voilà ! J'ai interrogé, tout à l'heure, Denise Mornacq pour savoir quel sentiment vous lui inspirez ; elle m'a répondu qu'elle vous trouvait charmant, mais que c'était tout ; alors, du moment que je ne vais point sur ses brisées, que je ne lui cause aucune peine, je viens vous dire, cher comte, que j'aimerais beaucoup vous épouser, et que j'ai, comme dot, tant de dollars... »

Et Vivien, d'abord interloqué, puis touché par cette tendresse qui s'offre ingénument à lui, content de devenir multi-millionnaire... si facilement, ravi de n'avoir plus de luttes à soutenir contre son autoritaire aïeule.. Vivien acceptera... et tout sera bien ainsi.

Et elle continua de grimper, un peu oppressée maintenant, car l'orage commençait à se faire sentir.

Elle ne fit qu'une courte apparition chez Bertille, et, en courant, redescendit le sentier escarpé dont tous les méandres lui étaient devenus familiers.

Déjà des éclairs sillonnaient le ciel ; le tonnerre grondait, tout proche ; le vent commençait à hurler, de larges gouttes d'eau tombaient, une à une, lourdement, martelant la terre brûlante.

Denise, devinant l'inquiétude que devaient éprouver les siens, n'avait qu'une pensée : gagner *Saint-Bertrand* pour échapper au gros de l'orage ; mais, comme elle venait de passer la grotte des Fades, elle s'entendit héler par une voix vibrante :

— Mademoiselle Denise ! dans la grotte ! revenez sur vos pas, nous n'avons pas le temps de chercher un autre abri... Allez, je vous rejoins.

Au même moment, terrassée par la tourmente, suffoquée par de véritables paquets d'eau et de grêle, Denise sentait tout tourbillonner autour d'elle, lorsque deux bras robustes l'enlevèrent.

Juste à ce moment-là, un éclair fulgurant suivi d'un fracas épouvantable... : la foudre venait de tomber.

Assourdie, commotionnée, Denise, au milieu de ce cauchemar atroce, entendit la voix amie qui disait : « Il était temps !... »

Ce fut alors qu'elle perdit connaissance.

Combien de temps ? quelques minutes à peine, sans doute.

Mais, quand elle rouvrit les yeux, elle se retrouvait étendue sur le sable fin de la grotte.

Un homme, penché sur elle, scrutait de son regard torturé le pauvre visage convulsé, tandis que des doigts tremblants interrogeaient son pouls.

Elle ouvrit les yeux.

De sa vie, Nysette ne devait jamais oublier l'expression d'adoration, de crainte et d'espoir que, dans la pénombre, elle découvrit sur ce visage.

— Bernard Darrens ! murmura-t-elle en le reconnaissant.

Puis faisant un effort pour se relever, un peu confuse, le sang revenant à ses joues exsangues :

— Qu'y a-t-il donc ? fit-elle, je me suis évanouie ? C'est la première fois qu'une sottise semblable m'arrive... Mais comment êtes-vous là ?...

Et passant la main sur son front :

— Ah ! quel affreux orage ! La foudre est tombée tout près de nous, n'est-ce pas ?... Heureusement que vous étiez là,... par quel miracle ?

— J'étais venu vous chercher, murmura-t-il, avec l'air de s'en excuser.

— Oh ! merci, fit-elle, en lui tendant ses deux mains.

Ce fut tout ce qu'ils dirent...

La tempête apaisée, ensemble, ils quittèrent leur abri.

Quelques pas plus loin, ils retrouvèrent Michel Mornacq. Inquiet de sa fille, malgré les objections de sa femme, il était parti à sa rencontre.

XVI

Au lendemain soir de ce même jour.

Accoudés à l'appui de la grande fenêtre ouverte, à voix basse, Mornacq et Darrens causent ensemble ; tout à coup, Michel se redresse :

— Je le vois, dit-il enfin, tu aimes ma fille comme moi j'ai aimé sa mère, c'est tout pareil.

Mais la voix triste et profonde de son jeune ami répond :

— Avec cette différence que votre amour fut un amour partagé et infiniment heureux... alors que le mien est un amour désespéré...

— Pourquoi dis-tu cela, Bernard ? tu n'en sais rien !

— Si, il y a longtemps que je suis fixé ! il y a des évidences qui ne peuvent se nier !... Du reste, vous-même n'avez pas été sans vous apercevoir que M. de Saint-Bertrand se montre assidu auprès de votre fille, et qu'elle n'a point l'air de s'en plaindre.

— Je crois, en effet, qu'il a eu, pour elle, une petite fantaisie... point davantage.

Mais Darrens, ayant perdu son calme habituel, répond avec nervosité.

— Ah! comme vous êtes mauvais psychologue! On voit bien que vous vivez absorbé dans vos affaires! Et si je vous disais, moi, que je les ai rencontrés dernièrement, ensemble et seuls! avec des allures de fiancés.

— Vraiment? des allures de fiancés! tu m'amuses! Alors tu n'admet pas que, de nos jours, un jeune homme et une jeune fille puissent se rencontrer, se promener, causer ensemble, sans avoir engagé leurs vies?

Comme Bernard persiste dans ses affirmations :

— Tiens donc! puisqu'il te faut des preuves, regarde! et crois, Thomas.

Et, faisant de la lumière, Mornacq cherche, sur sa table à écrire, une carte signée de la comtesse de Saint-Bertrand, et ainsi libellée :

CHERS AMIS,

En hâte, je vous fais part de notre grande joie. Hier au soir, après le lunch, mon petit-fils, Vivien, s'est fiancé avec miss Louchett, cette délicieuse enfant, dont vous avez tous pu apprécier la simplicité, la franchise et le charme... Nous sommes ravis! Veuillez en faire part aux vôtres.

Et comme Bernard demeurerait interdit.

— Cette carte nous a été apportée ce soir, vers six heures; Liliane et moi en avons pris connaissance en même temps.

— Et M^{lle} Mornacq connaît la nouvelle?

— Bien entendu qu'elle la connaît, M^{lle} Mornacq! répond Michel ironiquement... Elle le savait même avant nous, pour la bonne raison qu'elle est un peu son œuvre, cette nouvelle;... du moins a-t-elle encouragé la petite qui, hier encore, était hésitante... Donc, Bernard, tu m'entends bien!... Nysette est libre, et tu l'aimes!...

Le jeune homme baissa la tête, comme accablé, en murmurant :

— Oui ! mais cela ne fait pas qu'elle m'aimera jamais, elle !

— Nous allons bien voir ! riposta l'homme d'affaires résolu.

Et avant que Darrens ait pu l'en empêcher, il ouvre la porte du bureau et appelle d'un accent sonore et impérieux.

— Nysette ! Nysette, viens tout de suite ... dans mon cabinet !

Une petite voix lointaine répond :

— Voilà, papa Mich' ! justement, je descendais.

Cependant Darrens, absolument désespéré, arpente la pièce à grandes enjambées, met son mouchoir en lambeaux, fait même mine au dernier moment de vouloir s'en aller.

— Reste, je te l'ordonne ! gronde Michel Mornacq avec un geste impérieux.

Et Denise est déjà là, d'abord intriguée, puis alarmée par l'attitude étrange de Bernard qui ne l'a même pas saluée, et semble au supplice, l'air désespéré.

Alors, elle pense à un malheur ; les mains jointes, elle se retourne vers son père :

— Papa : ... que se passe-t-il, tu veux nous quitter ?

Tout d'abord Mornacq n'a pas saisi, puis comprend enfin :

— Vous quitter ? moi.. en ce moment ? Ah ! il s'agit bien de ça ! Tout à l'heure, nous en causons, rassure-toi : c'est d'ailleurs ta réponse qui dictera ma décision.

Puis après une pause et désignant Darrens :

— Voilà un garçon qui t'aime, Denise !

Nysette immédiatement se sent apaisée, un peu de rose monte à ses joues.

— Je le sais ! répond-elle, avec un beau sourire triomphant.

— Comment, tu le sais, jeune présomptueuse ; il te l'a donc dit ?

— Oh ! que non pas ! mais, moi, je l'ai compris !

— Quand cela ?

— Hier, lorsque je suis revenue de mon évanouissement. j'ai lu dans ses yeux... j'ai lu dans

son cœur, que celui-là m'aimait comme je veux être aimée... d'un grand amour!... profond, inaltérable!...

— Denise, érie une voix qu'elle ne reconnaît pas.

Les yeux de bronze lancent des éclairs ; le beau visage de guerrier romain est couleur de cendre ; Bernard, les bras tendus, supplie :

— Mais, vous, Denise!... vous!... cela seul importe, car je ne veux pas de votre pitié!...

— Qui parle de pitié? jette-t-elle.

Et maintenant, très pâle, elle aussi, mais frémissante de tendresse, elle vient s'abattre contre ce cœur mystérieux qui, depuis longtemps, bat silencieusement pour elle.

— Mon ami, murmure-t-elle, je ne savais pas! mais, depuis toujours, c'est vous que j'attendais!

— Et tu ne pouvais pas le dire! rugit Mornacq, des larmes pleins les yeux, se faisant bougon pour ne pas paraître attendri.

— Mais quand je vous assure, papa, que je ne le savais pas! sanglote-t-elle sur l'épaule de son ami.

Doucement, déjà dans son rôle protecteur, il la soutient, l'apaise et la ranime :

— Oh! mon cher amour! murmure-t-il, dites-moi que ce sont là des pleurs de joie!

Elle fait signe que oui, et, vite souriante, telle le clair soleil après l'orage, prenant Bernard par la main :

— Venez, dit-elle tendrement, allons annoncer nos fiançailles à Liliane et à Maurice... Je crois qu'aucune nouvelle ne pourra leur faire plus plaisir.

— Si, dit gravement Mornacq en les arrêtant, il y a celle-ci encore! J'ai parlé d'une décision tout à l'heure, la voilà, lisez tous les deux.

C'était une brève missive, adressée à Dolorès Enrico.

En termes courtois, légèrement ironiques, Mornacq s'excusait de ne pouvoir se joindre à elle pour le voyage qu'ils avaient projeté de faire ensemble ; des affaires de familles l'appelaient en Boulonnais, et il partait, incessamment, avec tout

les siens (ces derniers mots soulignés), pour ne revenir qu'à la fin de l'automne, époque à laquelle, certainement, miss Enrico serait installée dans son hôtel de la V^e avenue!... Suivaient des formules de regrets et de politesse.

— Mais c'est un P. P. C. en règle, mon cher papa! s'écria Denise au comble de la joie.

— Appelle-le comme tu voudras, fillette! repartit l'ingénieur en riant. Pour le moment, allons dire à Liliane qu'il nous faut apprendre ensemble l'art d'être deux bons aïeux.

.
Le lendemain matin, à la première heure, Denise, encore en déshabillé, rédige pour Souvigny un télégramme ainsi conçu :

Mission heureusement terminée. Il n'y a plus, ici, d'ombres dans notre jardin... Arriverons tous cinq demain soir pour vous montrer notre bonheur.

NYSETTE.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

